VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS

CLASSIQUES

ET

ROMANTIQUES

PAR

LUCIEN MAURY

Balzac 196 à 207

Librairie académique PERRIN et Cie.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/classiquesetrom00maur

PQ
287
.M336
1912
SMRS

VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

DU MÊME AUTEUR

Figures littéraires. — *Écrivains français et étrangers*. — Albert Vandal. — Maurice Barrès. — Romain Rolland. — Louis Bertrand. — J. H. Rosny jeune. — André Gide. — Humilis. — Maurice Maindron. — E.-M. de Vogüé. — Huysmans. — Émile Zola. — Georges Renard. — Edme Champion. — Docteur Gustave Le Bon. — Tolstoï. — B. Bjœrnson. — J. Bojer. — Enrique Larreta. — Blasco Ibanez. — George Moore. — Edith Wharton. — Chesterton. — Levertin. — Ch. V. Langlois. — O. Gréard. — Desdevises du Dézert. — Trois poétesses : L. Delarue-Mardrus. — Hélène Picard. — J. Perdriel-Vaissière. Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50

VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS

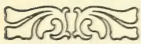
CLASSIQUES

ET

ROMANTIQUES

PAR

LUCIEN MAURY



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1912

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Notre époque a tant de conseillers et de si divers qu'elle ne sait auquel entendre : certains de nos maîtres d'histoire assurent avec une modestie désabusée que l'histoire « ne sert à rien ». Ils l'écrivirent naguère, et ne semblent point, que je crois, prêts à se rétracter... Un maître éminent de l'histoire de nos Lettres, comme on le priait de répondre à une récente enquête sur la critique littéraire, hasarda tout de go que la critique ne l'intéressait point, et que l'activité des critiques lui paraissait superflue. Notez qu'il n'entendait point dénoncer l'insipide verbiage auquel la lâcheté d'un temps d'universelle complaisance et d'audacieux sabotage accorde, sans nul droit, le beau nom de critique. Ce savant maître condamne par principe la critique et les critiques.

Je prie que l'on veuille bien considérer ces faits.

N'allez point avoir là l'effet d'un détachement à la Renan, une ironie élégante, une attitude philosophique ; nos maîtres sont fort sérieux — entendez qu'ils s'interdisent les vues trop générales, et répudient les captieuses élégances de l'incertitude ; rendons-leur cette justice qu'ils ne se piquent point d'avoir le sourire... Non, ils affirment gravement ce qu'ils croient être la vérité, avec je ne sais quelle obstination découragée, je ne sais quel sombre accent de pessimisme vérécondieux ; ils affirment, ils tranchent... Un secret pressentiment leur murmure-t-il que leurs paroles, mal comprises, pourraient bien être blasphématoires, et que leur négation serait aisément un attentat à la vie de l'esprit ?

Pourtant ils nous apportent leur vérité, dont nous ne saurions faire fi. Elle n'est, en effet, néfaste que parce qu'elle est incomplète. Telle quelle, elle ajoute un élément de trouble au désordre intellectuel où s'épuisent tant de nos contemporains ; elle ajoute au singulier désarroi où aboutissent les idées — combien vagues et confuses, — du public touchant la critique.

*
* *

La critique, nul ne sait plus au juste ce qu'elle est, ce qu'elle doit être, ce qu'il importe plus que jamais qu'elle soit.

Nous connûmes tant de sortes de critiques, sans compter celles qui usurpèrent une étiquette imméritée ! critique érudite, critique légère, critique ironique, critique enthousiaste, critique des défauts — combien rare ! — critique des beautés — naïve, ou trop bonne fille ; — critique universitaire, honnête, un peu lente, et sauf exception que tout le monde connaît, peu au fait des nouveautés ; critique journalistique, si spirituelle souvent, mais envahie par les gâte-métiers, et pervertie par la réclame ; critique des idées ; critique moralisante, vieille bavarde qui scrute les mœurs avec des yeux fripons, moralise, édifie, pontifie, et n'intéresse personne ; critique ésotérique ; critique acrobatique ; critique théorique, ou si vous préférez, systématique ; critique anarchiste ; critique nonchalante, véhémente...

J'admire les gens qui vont déplorant la disparition de la critique. Déchéance, peut-être — encore faudrait-il préciser ce qu'on entend par là, et montrer que cette déchéance s'accompagne d'un déploiement singulier de talents ingénieux, brillants

et séduisants. Décadence plutôt, s'il demeure vrai que ce qui manque le plus à la critique c'est... l'autorité. Sans autorité la critique ne vit que d'une vie diminuée, languissante, inopérante; sans autorité, elle ne remplit point sa mission; elle manque à sa raison d'être, et se manque à elle-même; elle est en décadence...

Mais, qu'on ne s'émerveille pas de ce déluge de critique, de ce pullulement de critiques dont notre temps nous inflige le spectacle, voilà de quoi surprendre — ou plutôt rien ne révèle davantage à quel point nous ignorons les exigences, les titres, les devoirs et les droits de la critique. A la vérité, tout le monde s'en mêle : nous vivons sous le régime de la cohue : critiques, romanciers ou poètes, notre sort est commun ; il faut en prendre notre parti.

La critique ne s'en porterait ni mieux ni plus mal si ceux qui ont accepté la tâche d'en faire triompher une définition ample et nette, généreuse et haute, et digne de sa mission, s'étaient mieux appliqués à leur rôle; la critique peut bien être galvaudée par les soins tenaces d'une foule d'écrivailleurs ; subissant le destin de l'art et des lettres, rien n'importerait moins si le public était vigoureusement invité à sauvegarder la notion d'un infrangible idéal.

Nous voici, je crois bien, au centre du problème.

Causes secondaires, et généralement négligeables de la confusion des idées en matière de critique, que ces causes dont on nous rebat les oreilles ! progrès de la grande (!) presse, progrès colossal de la publicité, démocratisation de l'art, avilissement de la critique par une nuée de subalternes... Une critique forte trouve en elle-même tant de ressources qu'elle peut et doit triompher du mauvais vouloir des uns, des complaisances des autres, de la médiocrité de ceux-ci, de la vénalité de ceux-là, de tous les vices et de tous les pièges des mœurs littéraires et sociales. Qu'elle soit seulement, elle a partie gagnée, car ils sont nombreux, ceux qui vivent de sa force, et ceux qui lui doivent une aide précieuse ; car elle apporte à tous de l'ordre, de la clarté; chaleureuse, elle favorise la vie; on l'aime pour son ardeur, et cette fierté dont elle stimule et encourage les nobles joies et les plaisirs désintéressés.

Cette critique-là n'existe pas, et j'en demande bien pardon à plusieurs de mes confrères dont j'estime infiniment la science, l'esprit, le talent.

Esprit, science, talent, il me semble que certains critiques dépensent tout cela avec quelque hâte inconsidérée, et peut-être libéralement, mais non point de la manière qui serait la plus utile et répondrait le mieux au devoir primordial de leur état. Et certes je n'interdis à personne de cultiver

un domaine étroit de la critique, de s'y enfermer jalousement, ou bien encore de tenter de lointaines reconnaissances, de suivre son caprice, et d'obéir à toutes les intuitions de son génie personnel ; nous connaissons plusieurs sortes de critiques savoureuses, en quelque sorte excentriques, très précieuses ; il y a aussi les critiques spéciales, ou si vous préférez techniques... Mais à poursuivre tant d'objets divers et charmants, et peut-être nécessaires, n'a-t-on point perdu de vue une plus urgente, sinon plus haute nécessité ?

Certains furent entraînés par leur talent, et l'on n'aura pas le courage de leur en tenir rigueur ; d'autres par une discipline particulière ou une habitude professionnelle... Or, parler au nom d'une fantaisie individuelle, ou encore au nom d'une discipline spéciale et exclusive, ce n'est point offrir un titre suffisant pour être entendu d'un grand nombre de lecteurs ; parmi tant d'augures, le public choisit mal ou ne choisit pas ; à aucun il n'accorde cette confiance équitable qui engendre l'autorité : la cacophonie de tant de vérités fragmentaires retentit en lui douloureusement ; celles qu'il adopte, il les déforme monstrueusement ; l'individualisme de notre temps, si favorable au développement des personnalités vigoureuses, condamne le plus grand nombre à l'incohérence, c'est-à-dire à l'inculture...

Il est temps de réagir : le public ne peut atten-

dre de secours que d'une critique ardente et résolue ; il n'écoutera ni les spécialistes des diverses éruditions ou de la philosophie, ni les esthètes, non plus que les impressionnistes ou les dilettantes — à ses yeux, et je crois qu'il a raison, la critique est le contraire du dilettantisme — mais il ira au-devant de quiconque, invoquant tour à tour la science des uns, les intuitions des autres, témoignera de la plus large audience ; de quiconque, embrassant le plus grand nombre possible d'expériences, tentera de se dérober aux partialités et aux aveuglements ; de quiconque lui apportera, non point sans doute des certitudes, mais, selon l'expression de Henri Ghéon, des directions, c'est-à-dire, encore une fois, de l'ordre, des points d'appui inébranlables et des excitants de méditation.

*
* *

Cette critique-là sera vivante ; elle sera préoccupée de justesse et de justice, elle ne méprisera ni le fait, ni la méthode, mais saura quand il le faudra s'en affranchir... Elle sera surtout préoccupée de découvrir et de suivre les manifestations de la vie ; elle recherchera passionnément, dans les œuvres contemporaines et celles du passé, les éléments de vie, les signes impérissables de l'activité de l'esprit, ces ferments indestructibles, ce feu la-

tent qui peuvent prolonger et répandre parmi nous l'éternel miracle. Elle s'efforcera d'entrer et de rester en communication avec la vie profonde des œuvres et des hommes; elle recherchera pour s'y fixer le confluent des grands courants de la vie contemporaine : la vie — et non les systèmes — sera son idéal, sa norme, son critère.

Quel autre gage de fécondité exiger d'elle ?

Car cette critique sera féconde — mérite-t-elle d'être appelée critique, celle qui est uniquement négative ? — cette critique sera féconde, et j'ose le dire, créatrice, puisque son sang, sa substance, toutes ses forces, elle les vouera au bienfaisant Moloch, puisqu'elle aussi nourrira de sa chair le grand incendie, et contribuera à créer de nouvelles valeurs brillantes et réconfortantes.

Et c'est ce que je prie, très humblement, MM. les érudits de vouloir bien considérer.

Nous accordons à l'érudition un grand crédit : prenons garde qu'elle ne nous égare : qu'est-elle sinon l'abdication de l'esprit devant la méthode ? Reconnaissons l'abnégation, souvent méritoire, des érudits, mais ne l'imitons pas. L'érudition semble nous conseiller non pas seulement la prudence, mais le renoncement devant les plus magnifiques richesses : l'érudit extrait des ténèbres profondes maints diamants qu'il ne sait ni ne doit dégager de leur gangue et lancer dans la circulation; il est

trop évident que le fait en soi, le fait brut, n'a qu'une importance secondaire, et pour ainsi dire un intérêt latent ; ce qui importe, c'est l'activité de l'esprit à propos de ce fait. L'érudit semble nous conseiller la paresse d'esprit; ne suivons point un tel conseil ; admirons sa probité, emparons-nous de ses trésors, multiplions autour de ses froides enquêtes les démarches d'une insatiable et chaleureuse curiosité ; et tandis qu'il oublie son temps pour explorer le passé, soyons des hommes d'aujourd'hui, anxieux de tisser entre les morts et nous un réseau de relations nombreuses et opportunes. Jugeons enfin hardiment, puisque juger, c'est prendre de soi-même une plus nette conscience; affirmons-nous en nous enrichissant.

Que l'érudit proclame lui-même la stérilité de son labeur, il n'a qu'à demi-raison ; stérile, l'érudition l'est assurément quand elle demeure réduite à ses seules forces, confinée en sa méthode, ses préoccupations, son isolement du monde et de la vie ; source éternellement jaillissante de fécondités quand elle sollicite le concours de l'esprit... Et c'est là qu'intervient la critique. Plusieurs maîtres de l'érudition le savent bien, qui sont des critiques éminents.

Puisse leur exemple n'être point perdu. Il devra inspirer cette critique que j'appelle de mes vœux, dont j'essaie d'esquisser la tâche et le caractère,

les devoirs de cette critique sont multiples ; elle transgresserait l'un des plus évidents si elle négligeait le passé : car elle doit, infatigable, franchir toutes les frontières et explorer tous les siècles ; le temps non moins que l'espace est nécessaire au discernement des proportions et des perspectives... Et d'abord elle ne devra jamais perdre de vue notre propre passé, nos classiques, nos ancêtres, leur art, leurs mœurs, et enfin et toujours leur vie. Elle sera largement rétrospective, pour être mieux assurée de demeurer dans la vérité de notre existence contemporaine.

J'oserai même l'affirmer, elle ne sera tout à fait elle-même que dans cet effort rétrospectif : ici nul ménagement : sur les hommes aussi bien que sur les œuvres elle peut tout dire... Mais alors qu'elle dise tout ; qu'elle ne se borne pas à des jugements strictement littéraires : qu'elle fasse revivre tantôt la société, tantôt l'individu, et parfois un chef-d'œuvre, et parfois un acte ou une existence. Elle ne sera jamais trop largement accueillante ; qu'elle accepte tous les concours, mais ne s'asservisse à aucun : car elle est d'abord l'effort de l'esprit pour pénétrer et s'assimiler la vie, elle doit être un effort obstiné, patient, multiforme, savant et indiscipliné, modeste, respectueux, prudent, enthousiaste..; un tel effort ne saurait être enfermé dans la prison d'une formule : sa raison d'être est d'abord d'échap-

per à toutes les contraintes et de nous être une leçon d'affranchissement, d'indépendance et de vie

*
* *

Formuler un tel idéal en offrant au public quelques essais rétrospectifs, ce n'est pas se flatter de l'avoir réalisé, ni même approché : on n'a point cette ridicule prétention ; on n'a d'autre prétention que de signaler un ordre d'inquiétudes d'où ce volume tire — on le croit fermement — son unité ; du moins, ces inquiétudes, s'est-on efforcé de ne les point repousser, et bien au contraire de les constamment accueillir sans atténuations ni vains ménagements, ni lâches concessions.

VIES ET ŒUVRES D'AUTREFOIS
CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

I

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

FÉNELON ET MADAME GUYON

Ce fut certes une étrange aventure : une mystique visionnaire, une prophétesse, une détraquée, demi sainte, demi folle, s'éprend des théories d'un théologien d'outre-Pyrénées ; ses extases, ses crises, la conviction qui frémit dans ses paroles et ses gestes, les surprenants hasards de sa vie errante et mouvementée, les « persécutions » qu'elle subit, bien plus que ses écrits servent sa renommée : sa réputation ne souffre point de circonstances d'apparence fâcheuse dont nul n'a jamais pénétré le mystère : que furent ces relations avec ce barnabite au sujet duquel elle écrit : « après que Notre-Seigneur nous eût bien fait souf-

frir, le père La Combe et moi, dans notre union, afin de l'éprouver entièrement, elle devint si parfaite que ce n'était plus qu'une entière unité, et cela de manière que je ne puis plus le distinguer de Dieu ». Le père La Combe, convaincu de molinisme, fut emprisonné, condamné en cour de Rome, et mourut fou à Charenton. Mme Guyon, dont la folie parut moins redoutable, fut retenue huit mois à la Visitation, puis relâchée grâce à l'intervention de Mme de Maintenon... Il est dans sa vie des circonstances obscures; il en est d'inquiétantes et peut-être de trop significatives; voyez comme la peint le père Paulin d'Aumale :

« Depuis ce temps-là, Mme Guyon me vint voir encore une fois d'une manière assez surprenante; et sans beaucoup de discours elle me dit d'un air et d'un ton fort passionné, les lèvres toutes tremblantes et comme livides, le visage enflammé et le corps tout ému, qu'elle cherchoit et vouloit des cœurs; ce qu'elle répéta plusieurs fois sans me dire autre chose. »

Et sans doute ne prodigue-t-elle point ces airs de pythonisse chez les pieuses dames et les dévots grands seigneurs qui recherchent les directions de sa tumultueuse éloquence ; certaine scène cependant, chez la duchesse de Charost, à Beynes, où il fallut la délacer parce qu'elle « mourait de plénitude », eût ouvert les yeux à des admirateurs moins prévenus : « ... mon corps creva. Je sentis alors comme une rivière qui, trouvant une digue, surmonte du côté de sa source ».

Cette hystérique rencontre l'élégant abbé que ses succès oratoires, son talent de plaire et l'amitié de Bossuet désignent aux égards attentifs de tous les ambitieux. Des amis communs leur ménagent une en-

trevue, un long tête-à-tête dans une berline de voyage : Mme Guyon parle abondamment ; sa parole entre-t-elle dans le cerveau de l'abbé ? « Cela y entre, répond-il, par la porte cochère. » Cela y entrait bien mieux que ne pensait l'aimable gascon. — Fénelon conquis, les initiés de la petite Église se groupent autour des gendres de Colbert, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse ; de Beynes, Mme Guyon va à Versailles « conférer mystiquement » avec les duchesses de Beauvilliers, de Chevreuse, de Mortemart... conventicules délicieusement aristocratiques, où bientôt pénètre l'austère et puissante dame, toujours en quête du fin du fin en fait de dévotion, qui règne sur la Cour et le roi. Mme de Maintenon installe presque officiellement Mme Guyon à Saint-Cyr.

« Presque toute la maison devient quiétiste sans le savoir, écrit la mère du Péron ; on ne parlait plus que d'amour pur de Dieu, d'abandon, de sainte indifférence, de simplicité ; cette dernière vertu servait de voile à la recherche de toutes les petites satisfactions personnelles... on prenait ses aises et ses commodités avec la sainte liberté des enfants de Dieu ; on ne s'embarrassait de rien, pas même de son salut. »

Mme Guyon est riche : sa fille épouse le fils du surintendant Fouquet. Beauvilliers devient gouverneur, Fénelon précepteur du duc de Bourgogne. La cabale grandit : le complot mystique s'organise ; Mme Guyon est l'initiatrice, la femme visitée de Dieu, Fénelon l'élu du Seigneur, le prédestiné par qui s'accomplira la rénovation religieuse de la France et du monde. Mme Guyon dénomme son armée l'ordre des Michelins : Fénelon en est le général : la hiérarchie

micheline comprend deux assistants, un secrétaire, un aumônier, un maître des novices, un geôlier, un portefaix, une bouquetière, une portière, une sacristine, une intendante des récréations, d'autres officiers et « officières » de rang subalterne. Les enfants du Petit Maître fonderont l'empire d'union ; le duc de Bourgogne sera leur chef : la sainte l'a prédit ; n'écrit-elle pas à Fénelon : « Dieu a des desseins sur ce prince d'une miséricorde singulière : je suis certaine qu'il en fera un saint. » Certes l'empire d'union triomphera : « ce sera lui (le duc de Bourgogne) qui le fera fleurir, il en sera le chef comme mon saint (saint Michel) sera son protecteur spécial. »... Effusions, oraisons, élans de pure piété, aspirations au détachement suprême, ambitions douteuses, appétits très profanes, foi enfantine, intrigues puériles, entreprise redoutable, est-ce donc la première fois que la religion et la politique s'associaient pour établir leur domination sur les âmes ?

Le réveil fut terrible : Nicole publie une réfutation du *Moyen court :* le livre de Mme Guyon est condamné par l'inquisition romaine. Godet-Desmarais suggère à Mme de Maintenon de tardifs scrupules. Les conférences d'Issy prévinrent le scandale : la question religieuse semble réglée ; la vraie lutte éclate : voici aux prises l'archevêque de Cambrai et l'évêque de Meaux, deux théologies, deux méthodes, deux tempéraments ; la Sorbonne incertaine, la ville et la cour divisées, les consciences inquiètes, douloureusement assaillies par des appels auxquels nul ne saurait se dérober, le débat s'étend implacablement ; l'Église et l'État, la religion, la morale sont intéressés à son

issue : des deux parts on manisfeste une furie exaspérée : d'une « espèce » insignifiante la passion française a fait surgir une de ces « affaires » qui ébranlent toute une époque, et dont il semble que nous ayons le monopole — ou le privilège.

L'affaire du quiétisme est si vaste qu'elle semble avoir découragé les historiens ; critiques et érudits se sont enfoncés dans le détail ; les uns ont approfondi les doctrines, d'autres les campagnes de la diplomatie laïque ou ecclésiastique ; certains n'ont voulu discerner que la conduite de tel protagoniste ; aussi les nombreux récits que nous possédons de ce grand conflit d'idées et d'intérêts sont-ils tous incomplets par quelque côté, incomplets, donc partiaux. Quel historien soucieux de vérité objective et intégrale, et ambitieux d'art, restituera dans son impressionnant ensemble la « tragédie théologique » où se passionnèrent les contemporains du grand roi ?

*
* *

L'ambition de M. Maurice Masson[1], pour justifiée et opportune qu'elle soit, est moins haute : son livre jette quelque lumière sur l'épisode fondamental, et le moins expliqué, de toute cette histoire : M. Maurice Masson s'attache au « roman mystique » de Fénelon.

De ce roman mystique nous connaissions les plus apparentes péripéties, la conclusion : nous n'ignorions point que Fénelon fut le disciple singulièrement docile de Mme Guyon : le guyonisme est à la base des *Maximes des saints :* la rude polémique de Bossuet

1. *Fénelon et Mme Guyon*, Documents nouveaux et inédits.

nous en avertit avec insistance; Bossuet s'acharnait à atteindre par delà Fénelon la prophétesse; les démentis de Fénelon ne prouvent rien contre les faits; en vain réclame-t-il pour lui seul une responsabilité qui ne lui appartient pas tout entière; en vain s'efforce-t-il de rompre une solidarité trop évidente; stratagème de généreux défenseur! Bossuet n'en fut point dupe : après lui l'érudition moderne relève l'évolution des idées de Fénelon. Avant de connaître Mme Guyon, Fénelon penche vers une dévotion tendre : l'érudit Crouslé constate que ses élans vers Dieu sont plutôt familiers et confiants que passionnés : « ses règles de direction sont ordinairement sévères et plutôt austères qu'attendries ». Fénelon n'aspire qu'à une « intimité paisible avec Dieu ». Ne lui demandez pas de passionner la dévotion. — Mme Guyon paraît; les écrits de Fénelon trahissent un étrange appétit du néant, le renoncement à toute volonté, à toute conscience; l'abdication de la personnalité, l'abandon de tout l'être aux mystérieux caprices de la divinité permettent seuls d'atteindre à l'état d'absolue perfection : le quiétisme aboutit à l'inertie fataliste, au désir du Nirvâna boudhique :

« ... Il est sensible qu'à un certain moment, antérieur à la connaissance de Mme Guyon, Fénelon paraît très modéré et très sage dans ses préceptes sur l'oraison, et qu'après sa rencontre avec la prophétesse, il va aux dernières conséquences du raffinement dans l'amour pur, et enfin jusqu'à la soif idéale de l'anéantissement. » (Crouslé.)

Tels sont les faits. Mais par quels prestiges Fénelon fut-il séduit? Comment l'ecclésiastique prudent,

le méridional pratique, fin, « précautionneux », le courtisan avisé, inquiet de l'opinion, lia-t-il partie avec cette déséquilibrée, demi sainte, demi folle, plus folle en vérité que sainte ? C'est ce que l'on ne s'était point, jusqu'ici, mis en peine d'éclaircir ; l'allègre explication de Saint-Simon : « Leur esprit se plut, leur sublime s'amalgama » n'explique rien. La raison de cet amalgame, le motif de cette attraction, de cet engouement subit et durable ? Nul ne les avait encore aperçus ; « c'est ce qui nous échappe », avoue l'érudit et honnête Crouslé — faute d'avoir consulté les documents que publie enfin M. Maurice Masson.

S'il est une explication, un secret que réussit à dissimuler, même aux contemporains, la complexe et fuyante nature de Fénelon, nul doute que la correspondance échangée entre l'abbé et Mme Guyon pendant les deux premières années de leurs relations ne nous livre une partie de ce secret et de cette explication. Sur la foi d'éditeurs trop prompts à s'effaroucher d'apparences hétérodoxes, cette correspondance, dite secrète, passa longtemps pour apocryphe. Brunetière inclinait à la croire authentique : l'authenticité semble définitivement prouvée par une très forte démonstration de M. Maurice Masson.

De cette correspondance, M. Maurice Masson tire à peu près tout ce qu'elle peut donner ; il en tire les éléments essentiels de ce « Télémaque spirituel » dont Fénelon fut le héros enthousiaste, douloureux, héroïque, et qui fut, en effet, un étrange et assez beau roman. Il n'est point malhabile aux analyses gracieuses et fortes ; il évoque en des pages alertes un Fénelon ardent et aventureux qui « mêle dans ses

aspirations et ses projets le fantastique et le réel »; tout jeune, le futur auteur de *Télémaque* se grise de beaux rêves « qu'il poursuivait passionnément sans les sentir inattingibles » (inattingibles ! M. Maurice Masson écrit sans hésiter : une âme imprécautionnée ! un sage précautionné ! et l'on sait de lui des lettres enthousiastes et folles ; et son imagination surexcite sa piété :

« Le merveilleux biblique s'était si fortement incorporé à sa pensée qu'elle se mouvait comme naturellement en plein miracle. On ne l'aurait point surpris en lui montrant quelque David parmi les bergers de Sainte-Modane ; il aurait reçu d'un cœur docile la révélation divine par la bouche d'un pastoureau ignorant, et aurait suivi à l'aveugle « un Chinois ou un Arabe » s'il l'avait cru envoyé de Dieu. »

La sainteté l'attire : le souvenir de François de Sales et de Jean de la Croix vit en lui. Une naturelle curiosité le guidera vers Mme Guyon : Mme Guyon est une âme privilégiée : il espère connaître par elle « ces états mystiques qu'il n'avait point éprouvés », et où son âme, avide de jouissances rares et d'émotions religieuses, désirait atteindre. Mme Guyon sera pour lui une « âme d'expérience » : il écrira :

« J'ai cru Mme Guyon une très sainte personne, avec une lumière fort particulière *par expérience* sur la vie intérieure. Je la crus fort *expérimentée* et éclairée sur les voies intérieures quoiqu'elle fût très ignorante. Je crus apprendre plus sur la pratique de ses voies en examinant avec elle *ses expériences*, que je n'eusse pu faire en consultant des personnes fort savantes, mais *sans expérience* par la pratique. »

Et il faut bien en croire les affirmations répétées, et que tout d'ailleurs corrobore, de Fénelon lui-même. Mais M. Maurice Masson découvre dans le tempérament de Fénelon les raisons du surprenant empire que très vite le sujet s'arrogea sur l'observateur : n'oublions pas que l'archevêque de Cambrai fut « un faible » : une santé chancelante, « une langueur universelle » et qui lui fait « la vie triste et sèche », une perpétuelle inquiétude expliquent ces changements d'humeur, ces « hauts et bas qui le secouent rudement », ces alternatives d'orgueil et d'humilité, d'abattement et de ferme courage qui le déconcertent lui-même, ce besoin de tendre et réconfortante amitié, ce goût des aveux qui soulagent et des bienfaisantes confessions ; Fénelon est un « pauvre homme » que le sentiment de sa détresse intérieure pousse vers la guérisseuse d'âmes : « son cœur surtout demandait un médecin. Il alla à Mme Guyon comme il aurait été à M. Chirac. » Mme Guyon l'adopte, elle le console, le pacifie. Avec la plus compatissante complaisance, M. Maurice Masson vous dira les secrets de cette thérapeutique spirituelle et les jouissances qu'elle procure au prélat endolori, le charme des instants où ils « se taisent ensemble » dans la joie et dans le calme, la douceur de cette tendresse enveloppante, la vertu d'apaisement de ces doctrines, de ces oraisons, de ce commerce.

Mme Guyon était laide. Fénelon l'assure de son « attachement froid et sec »; il l'aime « en Dieu »; on sait ce que lui coûta cet amour; il demeura toujours fidèle à celle qui fut » la directrice et presque la maîtresse de sa vie », et proche « du dernier

âge », il lui adresse ces strophes, dont on peut railler le rythme essouflé et les rimes pauvres, mais où s'exprime en une plainte très douce et désespérée l'ardeur mélancolique d'une inaltérable affection.

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien,
Une heureuse ignorance
  Est ma science :
Jésus et son enfance,
  C'est tout mon bien.

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais tout savoir.
Je n'ai plus en partage
  Que badinage,
Et touche au dernier âge
  Sans rien prévoir.

Au gré de ma folie
Je vais sans savoir où,
Tais-toi philosophie !
  Que tu m'ennuies !
Les savants je défie,
  Heureux les fous !
. . . . . .

Loin de toute espérance
Je vis en pleine paix;
Je n'ai ni confiance
  Ni défiance,
Mais l'intime assurance
  Ne meurt jamais.

Amour, toi seul peux dire,
Par quel puissant moyen
Tu fais sous ton empire
  Ce doux martyre,
Où toujours l'on soupire
  Sans vouloir rien.

. . . . . .

Content dans cet abîme
Où l'amour m'a jeté,
Je n'en vois plus la cime.
Et Dieu m'opprime :
Mais je suis la victime
  De vérité.

État qu'on ne peut peindre ;
Ne plus rien désirer.
Vivre sans se contraindre
  Et sans se plaindre.
Enfin ne pouvoir craindre
    De s'égarer.

*
* *

Tout cela est bien déduit, assez solidement étayé et neuf dans le détail et les preuves. Peut-être M. Maurice Masson néglige-t-il trop de voir qu'une psychologie plus poussée de Mme Guyon ne nous serait point inutile : roman à deux ! la conduite de Fénelon ne nous sera parfaitement intelligible que lorsque nous serons édifiés sur Mme Guyon.

Car enfin cette femme fut-elle la folle qu'il nous paraît, et qu'il parut à son temps, raisonneur, ennemi du sentiment, des fantaisies du « sens propre », et qui ne parla jamais qu'au figuré le langage des

mystiques ? M. Maurice Masson, qui ne se prononce pas, semble en douter : le doute est permis ; certes, le génie de Mme Guyon n'égale pas celui d'une Thérèse ou même d'une Chantal ; n'est-il pas cependant de même nature ? Sa démence mystique ne séduisit point que de beaux esprits chimériques ou de précieuses exaltées ; ses disciples n'étaient point tous capables de crédulité enfantine ; comment affirmer qu'un Chevreuse « honnête homme », épris de science et de métaphysique, eût été à la merci d'une extravagance vulgaire ? Et il n'est point seul ! J'avoue n'être point touché par la très spécieuse distinction établie par Bossuet entre vrais et faux mystiques ; on ne voit pas d'ailleurs que le rationalisme moderne puisse en faire état. Et si les protestants de Hollande, de Suisse, d'Angleterre, d'Amérique tiennent encore aujourd'hui Mme Guyon pour une initiatrice inspirée de la vie intérieure, si Schopenhauer témoigne de son « respect » pour cette « belle et grande âme », devons-nous point admettre qu'il serait temps de réviser le jugement porté sur elle par l'Église catholique, et qui, si lourdement, pèse encore sur sa mémoire ? Et s'il nous importe assez peu qu'elle reconquière dans l'innombrable famille des mystiques la place à laquelle elle a peut-être droit, il ne nous est point indifférent que justice soit enfin rendue aux indulgences, aux curiosités, aux hardiesses sentimentales et intellectuelles du grand esprit — et si séduisant par ses curiosités et ses audaces de pensée — que fut Fénelon.

Enfin la psychologie si ingénieusement pénétrante et informée de M. Maurice Masson ne me satisfait

point complètement : M. Maurice Masson se laisse-t-il entraîner par les besoins de sa cause ? Exagère-t-il certains traits de la physionomie de Fénelon ? Pouvait-il échapper au danger de les exagérer en une rapide esquisse destinée à les mettre en lumière et non point à nous donner une idée d'ensemble du caractère et de l'intelligence de l'archevêque de Cambrai ? Son argumentation provoque des réserves et fait souhaiter je ne sais quel complément d'impartiale analyse : je consens que Fénelon n'ait point joui d'une très robuste santé : ses défaillances physiques déterminèrent-elles, aussi nécessairement que le proclame M. Maurice Masson, les particularités de son humeur, ses préférences et ses penchants intellectuels ?

M. Maurice Masson semble portraicturer un neurasthénique, un podagre, que mènent ses nerfs excitables et débilités : or, c'est l'harmonieux équilibre de toutes ses facultés que révélait, au dire de Saint-Simon, l'expression ordinaire de son visage ; M. Maurice Masson lui-même observe que ce malade avait « une raison... merveilleusement sûre et fine ».

« Aucun esprit, dit Crouslé, ne nous paraît plus libre que le sien. » Plus libre, plus raisonnable, insistons. Défions-nous de ses airs de victime souffrante ; suspectons, ou plutôt, comprenons mieux son langage de méridional et de mystique d'intention, ne prenons point trop à la lettre ses lamentations de « pauvre homme ». J'eusse aimé que M. Maurice Masson précisât davantage le caractère des lettres « secrètes » qu'il publie. Compromettantes, ces lettres ! M. Maurice Masson soutient avec raison que l'on n'y trouve rien que Fénelon n'ait répété ailleurs : que n'ajoute-

t-il qu'elles fournissent le plus éclatant témoignage de l'inaptitude de Fénelon à vivre la vie mystique.

Comparez ces lettres et celles de Mme Guyon ! quelle froideur, quelle impuissance lyrique, quelle sécheresse d'âme ! rien qui rappelle les images physiques, la candide sensualité d'un François de Sales : nourri de rêves platoniciens, Fénelon ne s'enthousiasme que pour la beauté la plus idéale et la plus décolorée, la beauté abstraite ! La correspondance de Mme Guyon déborde du plus ardent lyrisme — assez platement exprimé. — Fénelon s'efforce de dégager de cet incohérent fatras des formules claires : il résume, discute, ne suit son amie que de loin, rebelle aux mystiques envolées : « Vous raisonnez trop », lui répète-t-elle : il répond : « Je veux aller, sans savoir où, partout où Dieu me mènera, pourvu que ce soit lui, mais je ne voudrais pas me dépouiller de ma propre sagesse, pour marcher à l'aveugle sans savoir que c'est celle de Dieu qui m'en prive. L'état de pure foi demande bien qu'on ne cherche à rien voir, pour le chemin par où Dieu me conduit, mais il ne demande pas qu'on marche sans savoir si c'est Dieu qui nous fait marcher ; autrement ce ne serait plus foi en Dieu, mais foi en son propre égarement. » Fénelon s'efforça de pratiquer plutôt qu'il ne connut les joies de l' « amour pur », et si sa tendresse est grande pour l'amie qu'il vénère comme une sainte, cette tendresse est sans exaltation : Crouslé, à qui il faut bien revenir, avait dit : « L'énergie de ses sentiments ne va pas ordinairement au delà d'une flatteuse sympathie et d'un intérêt caressant. Dans son cercle intime, la vie dut être facile, riante, égayée par l'esprit et

exempte d'orages. » Flatteuse sympathie, intérêt caressant ! Le contraste si violent de leurs deux natures fit qu'il éprouva pour Mme Guyon un intérêt plus profond, une sympathie plus voluptueusement obstinée, une grande, tenace et saine amitié...

Je ne fais qu'indiquer de rapides restrictions : qui donc rassemblera tous les faits, toutes les observations, toutes les analyses : qui donc peindra Fénelon à grands traits vigoureux ? Qui donc fera revivre l'attachante et insaisissable figure de ce troublant vaincu ?

Plus heureux, Bossuet nous apparaît dans une lumière rayonnante : ignorons-nous rien de ses mérites, de ses vertus, de ses talents ? Sa vie et ses œuvres nous sont familières : nous avons cessé de le considérer « comme un marbre, — d'autres diraient comme une borne — planté au milieu du siècle de Louis XIV ». Avec une érudition aisée, un tact fin et sûr, un rare bonheur d'expression, M. Alfred Rebelliau nous révélait naguère « le Bossuet vrai qui a changé, lutté, qui a vécu ». Qui donc nous dira les étonnantes vicissitudes de la vie et de la pensée de Fénelon ? Fénelon porte-t-il la peine d'avoir été inconsidérément loué par Voltaire, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Marie-Joseph Chénier ? Ne saurions-nous oublier sa retentissante défaite ? Nos plus autorisés connaisseurs ne peuvent se mettre d'accord sur les mérites de son style ; nul n'est en mesure de porter sur son caractère un jugement formel. C'est une gloire littéraire qu'il importe de réhabiliter, une grande mémoire qui sollicite un historien, un critique et un juge.

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ANGLETERRE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE [1]

L'an 1624, l'Anglais Howell étant à Paris, malade, reçut la visite de docteurs français ; l'un d'eux, doctoralement, vanta les qualités de l'ale; l'ale n'est point seulement le plus délicieux breuvage : les Anglais, parce qu'ils se gorgent d'ale, sont vigoureux, endurants, habiles à tirer de l'arc... Howell laissa dire et cependant but à ses amis avec « la meilleure liqueur du raisin de France ». Comme tel de ses compatriotes qui se proclamait amiral de Bordeaux, duc de Bourgogne, comte de Champagne, vicomte des Canaries et baron de Xérès, Howell préférait le vin : « Ce vin produit de bon sang, le bon sang produit la bonne humeur, la bonne humeur crée de bonnes idées, de bonnes idées produisent de bonnes œuvres, de bonnes œuvres élèvent l'homme jusqu'au ciel, ergo le vin

1. L. Charlanne, *L'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle. La vie sociale, la vie littéraire. Étude sur les relations sociales et littéraires de la France et de l'Angleterre surtout dans la seconde moitié du dix-septième siècle.*

élève l'homme jusqu'au ciel. Et si cela est vrai, il y a beaucoup plus d'Anglais qui vont au ciel comme cela qu'autrement. » Très peu de Français au dix-septième siècle savent apprécier la rude saveur de l'ale ; beaucoup d'Anglais doivent au vin de France le réconfort d'une gaieté légère, et cette douce excitation, si favorable à l'hygiène spirituelle des hommes du Nord; gaieté, hygiène, parfois talent, exaltation heureuse, le salut en ce monde !

Les mets français s'accommodent du vin de France; nos vignerons et nos cuisiniers remportent de communes victoires; leur suprématie d'invisibles alliés n'est point, aujourd'hui encore, de celles dont nous devons faire fi. Au dix-septième siècle, nos cuisiniers conquirent l'Angleterre : le joyeux Ragoût fit grande figure à la cour des Stuarts; il eut des confrères français dans toutes les demeures seigneuriales ; nul ne put les déloger, non point même Addison, défenseur éloquent du roast-beef national : « C'est, assurait-il, cette nourriture qui a formé cette race vigoureuse d'hommes, les vainqueurs de Crécy et d'Azincourt. » Et que serait-il advenu en vérité à Blenheim et à Ramillies si les soldats de Malborough s'étaient contentés de fricassées et de ragoûts, de bisques et de potages, et de ces liqueurs et de ces pâtisseries, et de « ces petits riens venus de France » dont les élégants se régalaient aux soupers fins du Green Garret ?...

La colère d'Addison eût été toutefois moins agressive si nos sommeliers, nos marmitons et nos officiers de bouche n'eussent été accompagnés d'une armée de laquais, de tailleurs, modistes, perruquiers, droguistes, et bientôt de médecins, sculpteurs, peintres,

architectes, acteurs, maîtres de danse et d'escrime et de français.

L'Angleterre s'éprenait de nos modes et de nos costumes, de nos arts et de nos plaisirs : nos rubans, nos plumes, nos mouches, nos masques, nos « boëtes », nos éventails, nos bijoux, nos meubles, nos carrosses, nos jeux, nos belles manières, nos galanteries, le charme de notre société polie, l'élégance et la perfection de notre luxe, l'Angleterre éprise nous enviait tout, et s'efforçait de nous imiter, de nous copier et de nous dépasser. Les gants d'une Anglaise de qualité doivent venir de Paris, et si ses bas de soie verte ont été fabriqués à Londres, ses jarretières furent achetées à une étrangère qu'annonce dans le Strand le cri « Aux jarretières de France ! » Une Anglaise a une caméristo ou un valet de chambre français, qui n'ignore point l'art de placer la settée, ou la cuppée, ou la frelange, ou la fontange, ou encore la bourgoigne ou la jardinée ; sa tête est parée d'aimables boucles, *cruches* sur le front, *confidents* autour des oreilles, *crève-cœurs*, *meurtriers*... ; sur son sein s'étale ce nœud qu'on appelle *assassin* ou *venez à moi*. Elle est parfumée à l'*eau de Salville* ou à l'*eau d'Hongrie*, et possède dans son cabinet de toilette tous les dentifrices, pâtes, poudres et essences, de *Monsieur Marchand de Montpellier*. Une Anglaise danse le branle, la courante, le menuet, les contre-danses de l'Ile-de-France, les rigaudons, la bourrée, la danse d'amour, la chasse de l'écureuil, la danse aux baisers. Une Anglaise est initiée à tous les raffinements d'élégance ; il y eut à Londres des *ruelles* que fréquentèrent des *illustres*.

Une Anglaise ne saurait vivre que conformément

aux *Lois de la galanterie ;* un Anglais n'avoue point d'autre tailleur que Barroy, d'autre bottier que Piccat ; ses dentelles, Le Gras en imagina le dessin ; sa perruque, De Chedreux en ordonna la majestueuse ampleur. Il n'importe que les auteurs de comédies raillent le *Monsieur Anglais*, ou sir Fopling Flutter, ou le comte Rodophile, ou M. de Paris ; la séduction du petit-maître est irrésistible : M. de Paris a une tabatière, il a une calèche et des valets français : « Hé ! Champagne, Norman, la Rose, la Fleur, la Tour, La Verdure ! » M. de Paris se bat en duel. Il est maître dans l'art d'écrire des *billets doux*. Il parle un anglais détestable et ne jure qu'en français : « Ventre bleu ! jarnie ! teste bleu ! » Il a lu l'*Art de l'affectation*, et prodigue dans sa conversation *le galant*, *le doux*, *le tendre*, *le délicat*, *le bien tourné*. Sa maîtresse le congédie ; si le congé est en français, M. de Paris est charmé. Il a de surprenantes délicatesses et de déconcertantes perspicacités : découvrant sur le sable des empreintes de pas, il s'écrie :

« — Je parie cent livres que ce sont trois Anglaises qui nous ont précédés ici.
— Et comment pensez-vous le savoir ?
— Parce que j'ai été en France.
— .....!
— En France j'ai souvent remarqué dans les jardins, quand la société se promenait après une légère averse, l'empreinte que faisaient les pieds des Françaises. J'ai vu tant de bon ton dans leurs pas que le maître de danse du roi de France n'aurait rien trouvé à reprendre même pour un seul pas. Ici, je vois que les orteils des dames anglaises ont l'air d'être prêts à monter les uns sur les autres. »

M. de Paris est une caricature, un modèle ; on le raille, on l'admire, on l'envie, on l'imite. La France

du dix-septième siècle enseigne aux Anglais à manger, à se vêtir, à marcher, à saluer, à vivre et à se divertir noblement. Comparez les Anglais de la fin du siècle, et par exemple sir William Temple, ce type d'urbanité naissante, dont Taine ne dédaigna point d'esquisser le portrait, aux contemporains de Shakespeare ! Constatez les progrès, soyez surpris ensuite que la nation anglaise ait voué à la française en ces temps lointains une gratitude mêlée de quelque amertume...

*
* *

Je ne suis point de ceux qui reprocheront à M. Louis Charlanne d'avoir fait précéder une étude d'histoire littéraire de chapitres sur la mode française, le costume, le mobilier, la cuisine et les sciences et les arts, médecine, peinture, architecture, horticulture, musique, danse, escrime. Peut-être serions-nous tentés — n'est-il pas vrai — d'attribuer plus d'importance à la peinture, à l'architecture qu'à la cuisine et au mobilier, à la médecine et d'une façon générale aux sciences qu'à l'escrime et à la danse et même à l'horticulture. Pas un instant M. Louis Charlanne n'y songea; je ne suis point sûr qu'il ait eu tort; son érudition — un peu trop aisément abondante et souvent prolixe — collectionne et classe par séries des faits aussi nombreux que possible. Raisonnez sur ces faits, si le cœur vous en dit. Raisonnez : n'oubliez pas cependant que le roast-beef ne saurait être exclu de la littérature anglaise; jetez plutôt les yeux sur n'importe quel ouvrage de critique britannique; il vous sera fort difficile de ne

point rencontrer des affirmations analogues à celle-ci, que j'emprunte à un écrivain américain : « La tendre passion de Racine semble de la galanterie sentimentale au type de l'Anglais mangeur de bœuf. » C'est ainsi : tout ce qui, à la cour de Charles II, ou de Guillaume d'Orange, ou de la reine Anne se nourrit de bisques et de potages et de ragoûts français, comprend et apprécie la raison délicate et la poétique émotion de Racine ; le robuste type populaire de l'Anglais mangeur de bœuf (the beef-eating type of Englishman) demeure rebelle au charme étranger, et condamne les fadeurs françaises.

Et ne pourrait-on en outre soutenir que l'influence d'un peuple et d'une civilisation sur une civilisation et un peuple voisins se révèle surtout dans les faits les moins solennels de la vie familière ? Ah ! connaissons les menus des Anglais distingués du dix-septième siècle, dénombrons leur garde-robe, n'ignorons point leurs fournisseurs ; il n'est point en une pareille étude de détail si infime qui n'ait son importance. Et ne nous hâtons point de sourire des patientes curiosités de M. Louis Charlanne. M. Louis Charlanne recherchant tous les symptômes de la « gallomanie » aiguë dont l'Angleterre fut atteinte au dix-septième siècle n'écrit point seulement — avec quelle extrême minutie ! — un chapitre de l'histoire des arts et des coutumes ; par delà les couleurs du vaste tableau qu'il nous offre des mœurs d'une partie de la société anglaise, tentons de discerner les causes profondes de l'influence de la pensée française.

Pourtant ! sommes-nous si assurés que l'invasion des modes françaises ait favorisé en Angleterre l'in-

fluence de notre pensée et de notre littérature ! M. Louis Charlanne ne le démontre pas, et l'on serait presque tenté de croire le contraire après avoir lu son gros livre.

Gallomanie ! terme inquiétant, et qui ne saurait définir qu'une tendance passagère, exagérée en ses effets, provocatrice de sentimentalités violentes et de réactions nationales peu favorables à la libre expansion des œuvres et des idées ! M. Louis Charlanne observe que notre suprématie littéraire s'est rarement imposée aux époques où s'affirmait notre prépondérance politique; est-il certain que les crises de gallomanie (toutes les nations en ont connu) n'ont point ralenti plutôt qu'accéléré les progrès de notre littérature par delà nos frontières ? La réciproque n'est point exacte, et l'on ne serait point embarrassé de citer telle nation fort peu suspecte de gallomanie qui, de nos jours, accueille avec l'empressement le plus marqué nos livres et nos écrivains.

En Angleterre même, au dix-septième siècle, que voyons-nous ? une société où l'étude du français est de tradition. Que de grammairiens, et de lexicographes, et de commentateurs uniquement occupés au cours des siècles antérieurs de vulgariser l'étude de notre langue ! Grandes dames, gentilshommes, poètes, quiconque, sous le règne d'Élisabeth ou de Jacques Ier, joue un rôle, sait le français; Ben Jonson séjourne à Paris, où en 1613 il s'entretient avec le cardinal du Perron de Virgile et de Ronsard dont il admire fort les odes; ni Chaucer, ni Butler, ni Cowley, ni Lodge n'ignorent le français. Comment Dryden et Granville et Rowe et Etheredge et Pope et Prior et Addison se dispenseraient-ils de l'ap-

prendre ? Et quand il n'est aucune œuvre importante de notre seizième siècle qui n'ait passé en Angleterre en éditions françaises et anglaises, était-il point évident que celles de notre grand siècle retentiraient plus puissamment encore par delà la Manche ?

Les modes vinrent cependant : la cour d'Henriette de France les lança : Charles II et ses courtisans, au retour de France, étaient à demi français ; la gallomanie fut dénoncée, combattue, et c'est beaucoup moins contre notre littérature que l'on s'insurgea que contre nos mœurs ; et si les « fats francisés » eussent été moins nombreux autour de lui, Dryden n'en eût pas moins subi l'ascendant de Corneille, de Bossuet et de Boileau, il eût peut-être mis moins d'âpreté dans ses attaques contre l'art et la langue de France.

Devrons-nous donc admettre qu'une littérature rayonne par la seule vertu des œuvres, que le concours des prestiges mondains est peu efficace, souvent nuisible et partant bien moins désirable qu'on ne l'imagine généralement ?

*
* *

Notre littérature fut au dix-septième siècle bien puissante : moins éprise de nos mœurs l'Angleterre ne l'eût pas méconnue, l'Angleterre, certes, n'eût méconnu ni Bossuet, ni Boileau, ni Pascal, ni La Fontaine ; peut-être eût-elle été plus sévère à Gombault et à Gomberville, à la Calprenède et aux Scudéry, et c'eût été tout profit ; car peut-être eût-elle mieux com-

pris, et surtout plus heureusement assimilé, l'art de Corneille et de Racine.

M. Louis Charlanne prouve la vogue extraordinaire de nos romans en Angleterre; il sait quels libraires à Londres en détenaient la marché toujours achalandé : l'*Endymion* et *Cassandre*, et *Ibrahim ou l'Illustre Bassa*, et le *Grand Cyrus*, et *Clélie*, et *Célinte*, et le *Discours de la gloire*, les meilleurs et les pires, étaient accueillis avec enthousiasme jusque dans les comtés les plus reculés, en Écosse et en Irlande; les Anglais y prirent le goût des fictions indéfiniment prolongées auquel ils sont depuis restés fidèles ; et n'est-ce point le personnel de ces romans que l'on retrouve dans la tragédie héroïque, ce genre bâtard dont les d'Avenant, les Boyle et les Dryden tentèrent de doter leur patrie ? Mêmes personnages, même conception de l'amour, même emphase, mêmes invraisemblances qui parfois n'excluent point un certain charme extravagant, ni même quelque force tragique. La tragédie héroïque ne devait point vivre ; ses éphémères succès firent-ils point tort cependant aux œuvres de Corneille et de Racine ?

M. Louis Charlanne énumère avec un vif souci d'exactitude les traductions et les représentations anglaises des pièces de Molière, de Corneille et de Racine : a-t-il connu l'ouvrage de D. F. Canfield : *Corneille and Racine in England ?*

Peut-être eût-il tiré de l'écrivain américain quelques précisions qui ne sont point sans intérêt : il n'est point sans intérêt de prouver que la traduction anglaise du *Cid* fut imprimée le même mois que la première édition française du retentissant chef-d'œuvre ; il n'est point

sans intérêt de montrer que la flamme et l'héroïsme et la couleur romantique des pièces de Corneille étaient beaucoup plus « sympathiques » aux Anglais que la délicate langueur et la psychologie et l'art discret de Racine.

D. F. Canfield établit une distinction qu'il faut bien relever entre les traductions de la Restauration et celles du dix-huitième siècle : les premières, généralement supérieures aux secondes, étaient destinées surtout à être lues, et si Corneille fut peu représenté et Racine bien moins encore, l'un et l'autre séduisirent un nombre très considérable de lecteurs; le succès des tragédies continue celui des romans : voulez-vous des chiffres? Sous Charles II, en vingt-cinq ans, huit pièces françaises sont traduites en anglais; en dix années, sous la reine Anne, dix traductions nouvelles sont publiées; quatorze paraissent au cours des quatorze années qui suivent l'apparition de la première traduction du dix-huitième siècle. Ni les traducteurs, ni les adaptateurs ne purent acclimater sur la scène anglaise la tragédie classique; leur échec s'explique par de nombreuses causes parmi lesquelles il convient de n'omettre point la décadence de l'art de la diction en Angleterre au début du dix-huitième siècle : Garrick et son école en proscrivant la déclamation classique achevèrent de discréditer notre art dramatique.

M. Louis Charlanne n'a point négligé de constater l'influence de la critique française et, spécialement de Boileau, sur la critique anglaise et notamment Dryden, ce Boileau britannique : on eût aimé qu'il n'omît pas de citer la substantielle étude de L. J. Wy-

lie : *Studies in the evolution of english criticism :* même après M. Louis Charlanne il faudra bien relire L. J. Wylie...

*
* *

La France domine au dix-septième siècle l'Angleterre par le double ascendant de sa littérature et de ses mœurs brillantes, aimables, polies : le profit pour l'Angleterre n'est pas douteux. Taine, jadis, ne semble pas s'en être suffisamment rendu compte : et certes il a bien vu que la littérature anglaise acquit au contact de la française d'incontestables qualités de forme ; il sait ce que la comédie de Wycherley, de Congreve, de Wanbrugh, de Farquhar dut au théâtre de France : « Wycherley écrit bien, très clairement... presque à la française. » Rochester lui-même, le courtisan cynique, pare de quelque discrétion française la brutalité britannique : « Rochester est correct même au milieu des immondices ; il ne dit d'ordures que dans le style habile et solide de Boileau. »... Taine, cependant, sous l'influence d'une certaine critique anglaise, semble avoir aperçu les inconvénients de la gallomanie bien plus distinctement que les effets de la très réelle et profonde et bienfaisante influence du génie français sur les mœurs et le caractère anglais : « L'air français ne va pas aux gens d'outre-Manche. Catholiques, ils tombent dans la superstition étroite, sceptiques dans l'athéisme débraillé. Cette cour (de Charles II) ne sait imiter que nos ameublements et nos costumes. L'extérieur de régularité et de décence que le bon goût public maintient à Versailles est rejeté d'ici comme incommode... (Cette cour) imite celle de

Louis XIV comme un faiseur d'enseignes copie un peintre... »

M. Louis Charlanne est plus équitable : certes l'influence française adoucit, affina les mœurs anglaises : quant aux lettres anglaises, « ni la force, ni l'élévation, ni la splendeur même, ni l'originalité surtout ne leur avaient manqué. Ce qu'on pouvait souhaiter pour elles, c'était une construction plus logique, quelque chose de plus lucide, de moins recherché, de plus décent aussi, toutes vertus d'ordre éminemment classiques. Si elles perdirent un peu de la hardiesse et de la spontanéité shakespeariennes, elles gagnèrent des qualités d'ordre, de proportion, de mesure, de goût enfin, qui ne sont pas moins précieuses... la littérature anglaise, qui courait grands risques de rester longtemps insulaire, acquit une valeur didactique, une force d'expression qui la rendirent bientôt européenne. » On ne saurait mieux dire : relisons donc l'inoubliable *Histoire de la littérature anglaise* de Taine, mais souscrivons aux jugements modérés, étayés d'une information critique considérable de M. Louis Charlanne

PORT-ROYAL

Le bon M. Hamon, le timide Nicole, et son ami le pugnace Arnauld, et tous les « Messieurs » de leur compagnie, s'il leur eût été donné de prévoir la curiosité que nous inspirent leurs vies, leurs œuvres, le prodigieux roman de leurs saintes aventures et de leurs pieuses intrigues, grande eût été leur indignation. « Tout ce qui de près ou de loin touche à Port-Royal, écrit M. André Hallays, excite la curiosité de nos contemporains. » Les solitaires estimeraient bien vaine, et presque criminelle, une curiosité qui s'attarde aux particularités des personnes et des lieux, à la figure des gens, au pittoresque de leurs mœurs, au piquant de leurs vertus étrangement démodées, et néglige le tout de leurs préoccupations essentielles.

Car il n'est pas douteux que notre indiscrétion se modère dès qu'il s'agit de la fréquente communion ou du mystère de la grâce. Les œuvres, même profanes, de la plupart de ces graves personnages, nous les considérons avec un respect plein de rete-

nue : Mme de Sévigné écrivait d'un traité de Nicole : « Je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler » ; et encore : « Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots ! On croit n'avoir lu de français que dans ce livre. » Son fils, le marquis de Sévigné, assurait que le traité de la *Connaissance de soi-même* était « distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre ». Nous applaudissons la marquise, mais nous ne sommes pas éloignés de nous ranger de l'avis du marquis. Ennuyeux, oui, oui : ouvrez plutôt ce livre célèbre. M. André Hallays, notoire port-royaliste et qui ne se cache pas de quelque sympathie pour Nicole, a tenté l'expérience ; certes, sa sympathie n'a pas décru, mais il avoue sa prompte lassitude... Ils sont rares parmi nous les esprits qui ne seraient pas conduits très vite au même aveu : nos curiosités sont vives, mais qu'elles sont donc aisément découragées ! Il y a quelque chose de dérisoire dans ce culte que nous vouons à la mémoire de ces hommes admirables, dont nous ne saurions supporter les œuvres l'espace d'une matinée.

Et ce n'est point, vous l'entendez, de vanité littéraire qu'il s'agit : les solitaires n'en avaient point ; mais quel n'eût pas été leur étonnement scandalisé en constatant notre indifférence aux idées, aux questions, aux croyances pour lesquelles ils vécurent et souffrirent ! tout cela, presque tout cela est désormais lettre morte ; nous ne nous hasardons plus qu'avec répugnance aux maquis de la théologie ; la prose de Saint-Cyran nous paraît broussailleuse ; celle de Nicole, du

bon Nicole, nous accable d'un ennui morne ; et je n'affirmerai pas qu'au sortir du traité de la *Connaissance de soi-même*, on éprouve l'irrésistible besoin de puiser un réconfort spirituel dans les ouvrages de Courteline ou de Tristan Bernard ; tout de même, on a besoin d'air, d'air respirable, et d'une moins poussiéreuse « nourriture »...

Et cela n'empêche pas que nous soyons très épris de Port-Royal, et passionnés pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'histoire de cette sainte maison ; nous admirons fort les solitaires, leur héroïsme intellectuel, leurs surhumaines vertus ; leur hérétique ardeur nous attire, puisqu'elle s'employa à lutter contre une double et effroyable tyrannie ; certes, nous admirons Port-Royal avec désintéressement. Gage plus certain de la durée de nos enthousiasmes, nous admirons Port-Royal en égoïstes ; nous nous réchauffons à sa flamme — du moins en avons-nous la flatteuse illusion — devant ces géants, les meilleurs d'entre nous prennent conscience de leur petitesse ; il n'est plus guère d'âme si haute et désabusée qui n'éprouve la surprise de se découvrir quelque vulgarité auprès de ces purs esprits passionnés. Port-Royal nous invite à la modestie non moins qu'à l'opiniâtre effort. Port-Royal demeure notre refuge, le plus merveilleux lazaret ouvert à nos impuissances et à nos neurasthénies.

Et je ne pense pas que si M. Hamon, ou Nicole, ou le grand Arnauld, ou quelqu'un de leurs amis pouvaient le lire, l'ouvrage de M. André Hallays [1] échap-

1. André Hallays, *le Pèlerinage de Port-Royal*. Cf. : Jean Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal* ; avec un avant-propos,

pât au double reproche de frivolité et de sensualité. M. André Hallays, qui est bien de son temps, le flatte habilement. Tout le monde, je vous l'accorde, n'a pas le loisir de relire fréquemment l'inoubliable livre de Sainte-Beuve ; elle est infiniment louable l'initiative des lettrés qui ravivent en nous de chers souvenirs, et, sans doute, y ajoutent des impressions nouvelles, quelques faits, de ces menus détails, familiers, souvent négligés, où se reconnaît pourtant l'accent d'une figure ou d'une parole. M. André Hallays, qui connaît son temps, et le flatte jusque dans ses travers, publie le livre le mieux fait pour nous séduire : il met Port-Royal en promenades, comme d'autres le mirent en roman ; il sait la vertu des ruines, et que l'on ne fait plus de bonne psychologie sans aperçus archéologiques. Il cultive l'archéologie, sans excès, car il a du goût ; l'archéologie est souvent envahissante : M. André Hallays ne permet point que les vieilles pierres nous détournent des hommes. Il sait nos manies, l'éducation que nous ont faite les méthodes du reportage appliquées à l'histoire : il se défend contre l'érudition oiseuse ; il a infiniment de tact, de mesure, de goût. Et s'il agrémente sa topologie de quelques esquisses légères de paysages, c'est qu'en vérité il prit plaisir à parcourir ces lieux jadis célèbres, ces vallons, ces plaines riantes, et qu'en artiste il entend bien nous faire part de ses joies.

Là toutefois prenons garde : M. André Hallays gagne Boullay-les-Troux, où vous n'ignorez point qu'il faut chercher la sépulture de Du Gué de Bagnols ;

un appendice, des notes, un essai bibliographique et trois illustrations, par A. Gazier.

il écrit : « La bise souffle aigrement. Des nuages sombres courent sous le ciel gris. Soudain une lumière très douce perce la nuée. Tout s'éclaire : les toits des fermes, la cime des bois lointains, les labours humides, les troncs noirs des pommiers. Des lueurs d'argent passent sur la campagne. Il semble que la terre va sourire. La nuée se referme, et tout s'obscurcit de nouveau. Cette nature désolée, ces fugitives éclaircies, ces gris infiniment nuancés, n'est-ce pas toute la beauté du jansénisme ! » Ah ! que cela est finement senti, et joliment analysé ! Pourtant, s'il existe un lien, une subtile concordance entre le janséni sme et le coin de nature où la doctrine prit son essor, je ne crois guère qu'on puisse encore les apercevoir aujourd'hui.

Palaiseau, Boullay-les-Troux, Port-Royal des Champs, Les Granges, Magny, Saint-Lambert, tous ces noms rappellent au Parisien d'aujourd'hui de gracieux paysages, sans grandeur, mais de la plus noble élégance, d'une élégance sobre et d'une simplicité souriante : nulle sévérité, en ces vallons accueillants, arrosés d'humbles et limpides ruisselets, en ces plateaux aux lentes ondulations, couverts de moissons où surgissent çà et là les plus décoratives futaies... Est-ce donc en cet aimable pays que naquit l'une des plus rudes disciplines dont l'esprit des hommes se soit jamais avisé ? peut-on croire que cette douce Ile-de-France fut jamais conseillère d'austérité, d'ascétisme mystique ? M. André Hallays a vu Boullay-les-Troux un maussade jour d'hiver : qu'il y retourne en été, et dise si cette terre, opulente sans splendeur, mais heureuse, mais riche, et comme humanisée, n'éveille pas tout d'abord des idées de vie

aisée, de calme et délicat bonheur ? Contre Hallays j'en appelle à Hallays lui-même, qui note ailleurs ceci :

« Avant de quitter Saint-Lambert, arrêtons-nous encore un instant dans le grand verger de l'école pour donner un dernier regard à la vallée de Port-Royal.

« *Tout le charme de ce paysage tient à une harmonie incomparable, harmonie des lignes qui s'infléchissent avec une divine élégance, harmonie des verdures qui se dégradent doucement depuis les prairies éclatantes du vallon jusqu'aux sombres taillis des collines*, harmonie des souvenirs qui flottent sur les champs, les ruines et les tombes, car l'accord est merveilleux entre la simplicité du site et la simplicité des âmes qui vinrent jadis y prier et faire pénitence. »

Fallait-il qu'elles fussent hautainement insensibles aux harmonies naturelles, et comme murées dans leur rêve visionnaire, ces âmes simples, pour ne point se détendre et se laisser apaiser dans l'enchantement des choses ?

Ce qui ne semble pas avoir frappé M. André Hallays — du moins ne tire-t-il pas des citations qu'il fait tout le sens dont elles éclairent la question — c'est que les Français du dix-septième siècle interprétèrent fort différemment une nature sans doute moins aimable; ici les témoignages sont unanimes : cette vallée de Port-Royal, qu'attriste à peine de nos jours la multiplicité des ruines et des tombes illustres, cette vallée parut aux sujets de Louis XIII et de Louis XIV un sinistre lieu d'exil : M. André Hallays ne l'ignore pas, qui écrit : « On le sait, Port-Royal apparaissait aux imaginations du dix-septième siècle comme un « désert affreux », et qui analyse longuement le journal de route d'une parisienne en visite à l'abbaye :

cette dévote demoiselle rencontra sur le chemin de Port-Royal plus de difficultés que nous ne serions tentés d'en redouter dans les pays les plus sauvages ; et l'on voit bien qu'il faut tenir compte de ses habitudes de bourgeoise casanière, et faire la part de l' « imagination » — par exemple quand elle déclare :

« Je n'entreprends pas de faire une description exacte de cette admirable maison ; il faudrait une autre plume que la mienne pour en tracer un plan qui fût achevé, mais je puis dire que la situation de ce lieu est enfoncée, que je doute que les déserts de la Thébaïde le soient davantage (*sic*) ; que ce monastère est situé dans un fond entouré de prodigieuses montagnes, qui d'un côté surpassent de beaucoup le clocher de la maison ; que le pays est tout rempli de bois ; qu'il faut être dans la maison pour la voir... »

Mais s'il est vrai qu'au commencement du dix-septième siècle, cette vallée « marécageuse, pleine de vipères et d'eaux stagnantes, était horrible », s'il est certain que les premiers solitaires y firent l'office de pionniers, on peut penser que la région environnante ressemblait peu à ce que nous voyons aujourd'hui : trois siècles de déboisement et de patient et ingénieux aménagement, ont transformé en un jardin délicieux une forêt quasi impénétrable et « déserte » en effet. — Je prétends que pèlerin informé, attentif à nous rendre la figure du passé, M. André Hallays devait avoir plus présent à l'esprit ce contraste probable...

A moins qu'entre tant de vanités contre lesquelles nous nous défendons mal, la plus grande ne consiste à prétendre reconstituer le décor d'un

ancien drame, à moins qu'il n'existe entre ce drame et ce décor qu'un rapport tout fortuit, à moins qu'un chapitre de géographie historique ne soit que très peu propre à éclairer un conflit d'âmes et de tempéraments et une crise religieuse.

*
* *

On a quelque scrupule à poser les prémisses d'un tel débat à propos d'un livre alerte et séduisant; sachons gré à M. André Hallays de ce qu'il nous donne : s'il ne replace point les solitaires dans l'atmosphère qu'ils connurent, s'il se borne à décrire l'aspect actuel des lieux où ils vécurent, du moins ne se laisse-t-il pas distraire, et ne nous distrait-il pas d'eux.

Il conte leurs carrières sur un ton de familiarité déférente : il vénère « ces admirables bonshommes » ; il les vénère sans renoncer, si j'ose dire, à les blaguer : ainsi, il loue avec la plus convenable délicatesse les talents de M. Hamon, épitaphiste éloquent, ingénieux, de Port-Royal. M. Hamon savait prodigieusement le latin : M. André Hallays l'en loue avec à-propos : ce solitaire exultait aux fortes antithèses : il se plaisait au cliquetis des termes contradictoires, il aimait l'accord forcé des épithètes dissonantes ; il écrivait : « pieusement grave, et saintement joyeux, *Pie gravis et sancte hilaris* », ou encore : « grande par les dons de l'esprit, plus grande encore par le mépris où elle les tenait. *Dotibus ingenii magna, major contemptu.* — Entre nous, ce sont là des finesses dont nous sommes moins curieux depuis que l'usage s'en est exagéré-

ment répandu : ce bon M. Hamon cultivait un petit jeu d'une facile complication, et pour tout dire, des stratagèmes d'une rouerie un peu puérile ; mais il écrivait en latin : je consens que l'on vante son latin, et que l'on en célèbre la forte harmonie, la concision, la solide contexture ; surtout je souscris au jugement de M. André Hallays :

« Les épitaphes de M. Hamon présentent encore cette originalité qu'on y retrouve le tour d'esprit familier à ce délicieux mystique, sa vive et fraîche imagination, son goût des symboles, cette naïveté de sentiment, qui vivifie les réminiscences des livres saints. Pour célébrer la piété de la Mère Angélique de Saint-Jean, il transpose les images de la parabole des vierges folles et des vierges sages : « Elle fut seule à ne point être vaine de la magnificence de sa lampe précieuse ; son unique soin fut de la remplir de l'huile éternelle... Quand l'époux vint frapper à sa porte, terriblement malade, elle ouvrit avec joie. *Pretiosæ lampadis magnitudinem sola non magnefecit, hoc unum curavit ut æterno oleo impleretur... Pulsanti sponso in magni morbi vehementia aperuit gaudens...* »

Certes une pareille langue est sans prix aux yeux même des barbares que nous sommes devenus...

M. André Hallays exalte avec justesse — avec un communicatif plaisir — les talents du bon M. Hamon ; avec non moins d'opportunité il exalte les mérites de M. Dodart qui, après M. Hamon, est chargé de commémorer les vertus des saints de Port-Royal ; ces deux solitaires étaient médecins ; M. André Hallays n'hésite pas à conclure : « il semble qu'en ce temps-là les médecins ne se croyaient point quittes envers leurs clients trépassés ». Aimable traîtrise ! rosserie sans méchanceté !

M. André Hallays blague légèrement, si j'ose dire, les prodigieux « bonshommes » ; il sait bien qu'un furtif sourire est la rançon de nos admirations les plus fermes et de nos affections les plus chères. Mais il nous rend très fidèlement les visages des solitaires ; il n'affaiblit ni leurs caractères, ni leurs vertus ; son exacte et spirituelle érudition nous invite aux plus profitables méditations...

Enfin son zèle, qui ne s'attarde point aux vies les plus connues, nous révèle des personnages secondaires et nous ménage la surprise de demi-découvertes.

Parmi tant de comparses en est-il dont le cas soit plus significatif que M. Mercier, jardinier de Port-Royal des Champs ?

M. Mercier s'appelait de son vrai nom Sébastien-Joseph du Camboût de Pontchâteau : il eut une jeunesse aventureuse : sa naissance, les hautes alliances de sa famille le destinaient pour une fortune brillante ; à six ans il possédait trois abbayes ; vers l'âge de dix-sept ans il rencontra M. Singlin : désormais le plaisir ne l'occupe plus tout entier, il connaît des périodes de dure pénitence... il s'éprend d'une fille de chambre de sa sœur, veuve du duc d'Epernon. Il l'épousera... à condition qu'il se repente du dérangement de sa vie passée : il se confesse, mais alors il est touché de la grâce et prend la résolution « d'embrasser le reste de ses jours une vie entièrement pénitente et éloignée du monde ».

Et sa fiancée ?

« ... Il écrivit à M. Singlin l'état où il était et l'embarras où ce changement jetterait cette demoiselle. Et en effet la

nouvelle d'un changement si subit attrista si fort cette demoiselle qu'elle tomba malade, et en mourut âgée de vingt-deux ans. Ainsi Dieu accorda à M. de Pontchâteau la prière qu'il lui avait faite de rompre tous ses liens qui l'attachaient au siècle. Depuis, tous les ans, il en faisait tous les jours une fête d'action de grâces et disait le psaume LXXXVIII : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

NICOLAS PAVILLON[1]

Paris, la bourgeoisie parisienne au commencement du grand siècle, le Parlement, l'Église, saint François de Sales et ses sermons, M. Vincent (de Paul), Richelieu, la cour, la province, une étrange province, barbare, moyennâgeuse, les routiers, les étapiers, la vie ecclésiastique — encore si profondément enracinée parmi les intérêts séculiers, les affaires, la politique — les colères, les triomphes d'un évêque de village, les luttes d'un prélat intrépide contre le roi et le pape, le formulaire, la Régale, Port-Royal... quel beau livre pittoresque et plein eût pu écrire M. Étienne Dejean !

Le dix-septième siècle, que nous voila longtemps je ne sais quelle vision de monotone grandeur, le vrai dix-septième siècle, nos historiens ont à peine commencé de nous en montrer les contrastes et la diversité vigoureuse : quel bouillonnement de sève

1. Étienne Dejean, *Un Prélat indépendant au dix-septième siècle : Nicolas Pavillon, évêque d'Alet* (1637-1677).

en nos provinces, quelle débauche d'activité, quel suprême fleurissement de tous nos terroirs !

Chichement, et comme à regret, M. Étienne Dejean nous dispense des informations nouvelles, qui nous font désirer d'en apprendre beaucoup plus : quel beau livre pittoresque et varié lui eût aisément fourni sa précieuse et considérable documentation !

Et sans doute il n'était point facile d'enfermer en un seul livre une si grande part du siècle le plus heureusement actif et entreprenant : la vie religieuse, si ardente et si riche, suffirait à elle seule à remplir le cadre que n'entendait point dépasser M. Étienne Dejean — et l'on sait quels attachants tableaux en firent les Rebelliau, les Strowski... — mais il était interdit au biographe de Nicolas Pavillon de s'enfermer en de strictes limites ; il lui était certes interdit de se borner aux questions morales, à la discipline ecclésiastique, à la théologie, puisque Nicolas Pavillon, moraliste d'expérience, évêque très canonique, théologien d'occasion, vécut dans le siècle, et comme nous dirions aujourd'hui, participa aux multiples circonstances de la vie sociale.

M. Étienne Dejean était bien obligé d'accueillir en son récit les mœurs, les lettres, l'administration, la politique... il était bien obligé d'introduire en son livre la pittoresque variété des hommes et des milieux, des provinces et des œuvres, parmi lesquels se déroula l'existence féconde en travaux de Nicolas Pavillon. Il ne s'est point soustrait à une évidente et impérieuse obligation ; il n'en a point tiré tout le bénéfice que d'autres eussent d'abord escompté... Si attrayants sont devenus les ouvrages d'histoire, tel est l'art de tant d'historiens, soucieux de notre plaisir,

habiles à ranimer la couleur du passé, et à manier heureusement et très légitimement la science et la littérature, qu'une certaine austérité de forme nous déconcerte.

Délibérément M. Étienne Dejean écrivit un livre austère : la couleur, à peine consent-il à nous la laisser deviner : il est de cette école qui n'admet le pittoresque qu'au bas des pages, et parce qu'il ne convient point de priver de ce régal les esprits frivoles... Ceux-là liront d'abord les abondantes notes de certains chapitres, et peut-être, ayant lu avec un vif contentement ces proses massives et savoureuses, parcourront-ils avec quelque distraction le savant commentaire — un peu froid et pâle — dont les fit précéder, non sans une certaine hâte, un chercheur diligent.

Bref ce livre n'est point d'un historien artiste, et si je le constate, ce n'est point que j'entende faire le procès d'une méthode historique, ni incriminer les principes d'une sévère érudition : nous sommes trop redevables à cette méthode et à cette érudition, elles enseignent un ascétisme qui n'est point sans grandeur. Pourtant il est des sujets qui s'accommodent mal d'une excessive sécheresse ; tel pourrait bien être celui qui retint l'effort de M. Étienne Dejean : que de scènes, de tableaux entrevus, ou devinés, écourtés ou sommairement dessinés d'un crayon hâtif ! Laissons les partisans d'une histoire décharnée louer la rigidité du plan et la discipline à laquelle ne craignit point de s'astreindre un éminent archiviste. Nous voyons bien qu'il ne put tenir jusqu'au bout sa gageure : ce livre austère suggère en quelque sorte malgré l'auteur les plus attrayantes digressions...

Alors nous pensons qu'un peu plus d'abandon n'eût point été si condamnable : certains érudits considèrent l'art de haut en bas : l'art, absent de leurs œuvres, nous inspire un regret mélancolique : une science marâtre ne prive point seulement ses servants de mérites esthétiques : elle leur interdit une certaine profondeur qu'il faut atteindre sous peine de demeurer savamment, mais irrémédiablement superficiel : elle n'a souci que de la vérité extérieure : je ne sais quelle grâce insinuante est nécessaire à qui prétend peindre la vie, et qui donc a plus besoin des avertissements d'une sensibilité délicate que l'historien d'une vocation religieuse ? Sensibilité, imagination, allez donc, si vous n'êtes point artiste, nous rendre la flamme de certaines âmes, l'émerveillement miraculeux des héros de la vie intérieure, et des saints !

*
* *

Nicolas Pavillon eut d'un saint toutes les vertus ; il ne lui manqua guère, pour s'élever au premier rang, et faire figure de conseiller de l'Église ou de directeur de conscience de son temps, qu'un peu de pieuse astuce : l'esprit d'accommodement, le zèle souple, le prosélytisme opportuniste, que l'église canonisa en la personne de M. Vincent, n'étaient point le fait de M. d'Alet : ne point se déjuger — non par orgueil, mais parce qu'il associait Dieu à toutes ses résolutions, et redoutait le démenti de sa conscience — lui parut toujours simple probité ; ainsi entendaient-ils l'intégrité, ces ancêtres parlemen-

taires qui lui léguèrent un courage indomptable et le goût d'une fière intransigeance.

Noblesse de robe, « bourgeois de la meilleure souche », avocats généraux à Paris, à Metz, correcteurs en la Chambre des comptes, robins lettrés, nourris d'argumentation juridique, a-t-on assez remarqué qu'au dix-septième siècle l'Église tire de cette classe ses clercs les plus éminents ? Ils administrent les choses saintes en légistes, ils ne séparent pas la foi du droit, ils sont les incorruptibles trésoriers du dogme, les greffiers méthodiques des saints canons.

Nicolas Pavillon naît dans l'aisance; intérieur grave et digne, où ne pénètre guère la frivolité élégante : « le saint prélat racontait que son père s'habillait toujours de noir, et passait un cordon de crêpe pour éviter de se conformer aux différentes modes »; les contemporains n'ignoraient point que, charitable et habile à soigner les pauvres, Madame sa mère avait imaginé la composition et la distribution de « cet onguent qu'on appelle *divin* ». Et sans nul doute le Paris du Béarnais était fort éloigné de ressembler à la métropole « mondiale » que nous connaissons : le Palais n'avait point renoncé aux joies champêtres et aux mœurs rustiques. M. d'Alet évoquant ses souvenirs d'enfance rappelait de gracieux épisodes, tel celui-ci : « Je lui ai ouï dire que Monsieur son père ayant une maison de campagne, on mettait lui et ses sœurs dans des paniers, sur un âne conduit par une servante, pour les mener à cette maison, et qu'un jour ils furent rencontrés par Henri IV, qui chassait, et qui voulut savoir qui ils étaient... »

Une simple et vertueuse maison, des maîtres pieux et sévères, le collège de Navarre, une adolescence et une jeunesse de scrupuleux lévite, un entourage influent et hautement apparenté, Nicolas Pavillon semblait promis aux fructueux bénéfices... il les dédaigne, mieux les écarte; la quarantaine passée seulement, il accepte en hésitant, et dans un esprit d'évangélique sacrifice, un évêché misérable, et si éloigné, que nul exil n'eût semblé plus rude à ses amis, à sa famille éplorés.

Il a entre temps fréquenté la Sorbonne des docteurs et des théologiens : l'Écriture, les Pères, et surtout saint Thomas soutiennent et orientent ses méditations jusqu'au jour où il s'éprend des instructions de saint Charles Borromée et des sermons de saint François de Sales. Quelles secrètes réserves de tendresse et de poétique sensibilité révèlent ces prédilections ? quel étrange contraste entre la raideur de cet esprit entier, qui ira droit au jansénisme, qui étonnera de sa fermeté intraitable un Arnauld, et l'émotion de l'auditeur de l'évêque de Genève ? un contemporain a noté la déférence humble et charmée de Nicolas Pavillon envers François de Sales :

« Il lut les ouvrages de piété de saint François de Sales avec beaucoup d'assiduité. Ce saint étant venu à Paris avec le prince à qui on fit une entrée magnifique, M. Pavillon alla à cette entrée pour voir François de Sales. Ayant su qu'il était dans le second carrosse de cette entrée, il s'en approcha et le suivit autant qu'il put, afin d'avoir la satisfaction de voir et de considérer ce saint prélat. M. Pavillon alla même chez lui pour s'informer où il disait la messe et où il prêchait, et il allait exactement entendre ses messes et ses prédications. Il s'approchait même de lui le plus qu'il pouvait, quand il en avait la

commodité, et il reconnut que ce saint évêque y prenait garde. Néanmoins, il n'eut jamais la hardiesse de le saluer ni de lui parler, quoiqu'il en eût un très grand désir. »

Par quel miracle le timide et voluptueux lecteur de l'*Introduction à la vie dévote* devait-il se plaire ensuite à la broussailleuse scolastique de l'*Augustinus ?* M. Étienne Dejean n'y insiste point, étant peu curieux de la vie d'une âme; plus désireux de pénétrer et de faire revivre son personnage, un historien psychologue eût peut-être découvert ici le secret d'une double nature, et nous eût montré l'origine de ce feu qui éclaire et échauffe une vie d'apostolat aux heures même où elle semble ne se soutenir qu'avec le secours d'une froide et impassible raison.

Aussi bien M. Étienne Dejean, qui s'en tient aux faits, qui ne sollicite point les textes, et repousse l'hypothèse, même féconde, s'étend-il davantage sur les relations mieux connues de Nicolas Pavillon et de Vincent de Paul : certes l'influence sur celui-là de celui-ci n'est point niable, si l'on constate que telles « régentes » instituées à Alet copient les Filles de la Charité, qu'en maintes circonstances l'évêque d'Alet s'inspire des initiatives avisées de M. Vincent, et qu'au total l'un et l'autre s'intéressent d'un zèle plus passionné aux « œuvres » qu'à la controverse : « seuls ou presque seuls parmi les jansénistes, Pascal et M. Hamon ont cette tendresse d'âme ; cette religion de la charité, Pavillon l'a bien tirée de M. Vincent, et là-dessus l'accord est parfait entre eux ».

*
* *

Ayant prêché une octave du Saint-Sacrement à Sainte-Croix de la Bretonnerie, où vinrent l'entendre M. d'Andilly et la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, ayant respiré comme un parfum de gloire profane dont s'inquiéta sa modestie, quadragénaire lesté de science ecclésiastique, rompu à la pratique d'une active charité, Nicolas Pavillon pouvait vaincre ses scrupules et accepter la crosse et la mitre : il allait être le bon ouvrier d'une âpre et formidable besogne.

L'intérêt de sa biographie se complique ici singulièrement : allez donc parmi tant d'affaires, d'intrigues, de procès, de souffrances, suivre l'intime roman d'une vie spirituelle ! Ce roman, nous regrettons moins désormais qu'on néglige de nous en révéler l'ardeur passionnée, séduits par tant d'objets divers qui appellent notre curiosité.

L'étrange province, qui perpétue en plein dix-septième siècle une barbarie médiévale, des mœurs à demi sauvages ! Lorsqu'après trois semaines de voyage, Nicolas Pavillon parvint aux rives de l'Aude, il oublia presque qu'il était en France : Alet est de nos jours une souriante bourgade ; d'autres nous ont dit le charme du paysage environnant, la grâce de cette cathédrale et de ce cloître en ruines parmi une abondante végétation fleurie; au dix-septième siècle, la difficulté des chemins, la crainte des montagnes, le dénuement des villageois inspirent aux arrivants je ne sais quel sentiment d'horreur épouvantée. Lancelot lui-même, qui fit le pèlerinage d'Alet, pensa y re-

trouver un autre « désert », et résuma son impression en une description d'une solennelle gaucherie : « Après avoir quitté le pays du Languedoc, qu'on pourrait comparer à ces plaines de Gomorrhe, dont il est parlé dans l'Écriture, on rencontre, au delà de Limoux, une campagne... et puis on trouve pour entrer dans Alet un détroit de montagnes. D'un côté du torrent, il y a un chemin élargi depuis peu, assez pour y faire passer une petite charrette, et de l'autre il n'y a qu'un sentier de gens de pied ou de cheval, et celui-ci est beaucoup plus élevé que l'autre au-dessus de l'eau... Ce ne sont que montagnes les unes sur les autres. » Les habitants de ces montagnes sont de lamentables paysans ou des hobereaux pillards d'une féroce avidité : les curés eux-mêmes entretiennent la superstition des uns, encouragent les rapines des autres : le prédécesseur de Nicolas Pavillon avait donné à tous de singuliers exemples : ancien capitaine de cavalerie, Étienne de Polverel était demeuré un galant soudard, et que ne choquait point le spectacle étalé des débauches de son clergé. O douceur du bon vieux temps ! merveilles d'un régime encore féodal, et qui unissait aux atrocités du plus sombre moyen âge les cruautés d'un pouvoir lointain, inhumainement tyrannique.

Aux brigandages des seigneurs, aux ripailles des mauvais prêtres, ajoutez les exactions des gens du roi, les vols du fisc, les pilleries des soldats ; jugez de la misère et de la démoralisation des infortunées ouailles de Nicolas Pavillon : considérez les faits que rapporte M. Étienne Dejean — ici fort à son aise — ceux qu'il laisse deviner... Certes ce coin de France avait besoin d'un apôtre qui eût un tempérament de justicier.

Tel fut, durant près d'un demi-siècle, le rôle de Nicolas Pavillon : évêque redresseur de torts, son austérité s'exagère en présence de l'universel relâchement des mœurs; son caractère s'affermit; il impose à tous le respect et la crainte d'un effrayant ascétisme; nous distinguons assez bien, à travers les souvenirs de quelques-uns de ses hôtes, son attitude de douloureux et volontaire recueillement : « C'est un prélat fort recueilli, et il a presque toujours les yeux fermés, à table même. Il n'est pas somptueux en habits, sa robe de chambre étant rhabillée aux épaules et au derrière. » Le diocèse d'Alet dut à ce prélat peu reluisant le bienfait d'un commencement de civilisation : hobereaux voleurs, curés coureurs, étapiers criminels se liguèrent contre lui ; il connut la révolte de son chapitre, la rebellion de la jeunesse dansante, à qui il ne craignit point d'imposer une retenue décente... il soutint de fantastiques procès : l'histoire de ses démêlés avec les frères Aosthène est un roman judiciaire qui ne le cède à nul autre en imprévu...

Une vie de luttes constantes développa en lui cette énergie combative dont Port-Royal défaillant allait bientôt rechercher le concours; affaires de la Régale et du formulaire, Nicolas Pavillon y parut l'invincible champion du droit épiscopal et des libertés gallicanes, compromis ou menacés tour à tour par le pape et le roi : ce roi étant Louis XIV, je ne sais guère, au dix-septième siècle, de page plus émouvante ni d'une plus sobre éloquence que telle lettre adressée à Versailles par cet « évêque de village » opiniâtrement héroïque et, sans doute, n'est-il point superflu de la citer ici tout entière :

« Quand il serait aussi véritable qu'il y a une secte janséniennne, comme il est certain qu'il n'y en a point, Votre Majesté n'aurait pu ordonner les peines portées par sa déclaration qu'après un jugement ecclésiastique définitif : puisque, selon la doctrine et l'usage constant de l'Église, il n'appartient point aux Rois et aux puissances séculières de disposer de choses purement ecclésiastiques. Tous les princes vraiment chrétiens ne se sont jamais attribué l'autorité de faire des lois et des canons dans l'Église; mais bien ont tenu à gloire d'en être les exécuteurs et non point les instituteurs. Les conciles n'obligent pas à signer le formulaire. Le Pape, par son dernier bref, laisse les évêques libres de se servir des moyens qu'ils jugeront plus convenables pour assoupir entièrement les contestations sur ces matières. Les assemblées générales, et moins encore les particulières du clergé, n'ont point d'autorité ni de commission légitime pour avoir pu l'ordonner. Et cependant, Sire, on ne craint point, s'appuyant sur la déclaration de Votre Majesté, de blâmer la conduite si canonique de ces évêques, de les vouloir faire passer pour des hérétiques ou fauteurs d'hérésie, et pour rebelles à vos ordres, et l'on va jusqu'à ce point de les menacer, eux et leurs ecclésiastiques, de votre autorité, bien qu'il paraisse que les Rois et les princes souverains ne puissent les employer dans des occasions semblables à celle-ci sans encourir (et à plus forte raison) le reproche que saint Bernard a cru pouvoir faire au Pape, qu'en agissant contre les canons et la discipline de l'Eglise, il faisait bien paraître qu'il avait la plénitude de la puissance, mais non pas de la justice. »

Sainte-Beuve, quand il composa son *Port-Royal*, s'est-il douté qu'une armée de chercheurs marcherait sur ces traces ? Le maître livre demeure d'une inébranlable solidité : peut-être ignorerions-nous encore à quel point il est définitif, si tant d'érudits ne s'étaient efforcés de le compléter et de le rectifier; compléments superflus ? oiseuses rectifications ? Sur

le fond même du sujet, sur la doctrine, sur la psychologie des « Messieurs », sur le rôle et la portée de leur audace religieuse, on ne nous a presque rien appris d'essentiel que nous ne sachions déjà. Mais il n'est jamais superflu de contrôler dans le détail et de continuer une œuvre grande et forte : le grand mérite des continuateurs de Sainte-Beuve — ils sont nombreux, et le zèle de M. Gazier les encourage infatigablement — est peut-être de nous déterminer à relire son livre inoubliable. Tel est assurément le mérite de M. Étienne Dejean dont l'étude, vigoureuse, semblerait sèche, et assurément imparfaite, si nous pouvions en oublier le caractère complémentaire.

CHARLES PERRAULT [1]

Et si *Peau d'Ane* m'était conté..., *Peau d'Ane* ou le *Petit Poucet*, ou *Barbe Bleue*, ou encore les merveilleuses aventures d'un commis à la surintendance des bâtiments du plus fastueux des rois, j'y prendrais un plaisir extrême. Le tout est de savoir conter; bien qu'il semble plus aisé de parer des grâces d'un style simple et fleuri les discours du Chat botté ou les homélies de la fée Carabosse, un habile homme ne renoncera pas à m ttre quelque agrément dans les harangues d'un authentique ministre, et jusque dans l'exposé d'un rapport d'intendant ; il y a la manière ; si nos fonctionnaires en ont perdu le secret, conseillons-leur de relire *Peau d'Ane*, ou le *Petit Poucet*, ou ces *Mémoires de ma vie*...

Or donc, certain ministre, ayant pressenti que le souverain était dans le dessein de lui confier la su-

1. *Mémoires de ma vie*, par CHARLES PERRAULT. — *Voyage à Bordeaux* (1669), par CLAUDE PERRAULT. Publiés par Paul Bonnefon.

rintendance de ses bâtiments, fut fort inquiet ; non qu'il ne se sentît grandement réjoui de cette nouvelle et éclatante faveur, mais, en vérité, pareille charge n'était point une sinécure : notre ministre se représentait le grand nombre de palais et de châteaux qu'il aurait à construire ou à achever ; il prévoyait qu'il lui reviendrait de faire élever à la gloire de son roi des monuments, comme des arcs de triomphe, des obélisques, des pyramides, des mausolées ; il n'y avait « rien de grand ni de magnifique qu'il ne se proposât d'exécuter ». En outre, quantité de médailles commémoratives devraient être frappées, le roi ayant accompli déjà de grandes actions qu'il importait de célébrer, et ayant annoncé son ambition d'en accomplir d'autres beaucoup plus éclatantes. Ajoutez que tant de grands exploits ne suffiraient point à éteindre l'ardeur d'un monarque jeune et désireux de plaisir, en sorte que l'on pouvait s'attendre à une étonnante prodigalité de fêtes, mascarades, carrousels et autres divertissements dignes de ce prince. Enfin, « toutes ces choses devaient être décrites et gravées avec esprit et avec entente pour passer dans les pays étrangers, où la manière dont elles sont traitées ne fait guère moins d'honneur que les choses mêmes ».

C'est pourquoi le ministre, jugeant qu'il possédait à soi seul une dose suffisante de raison froide et de bon sens, mais doutant d'être servi par un sens de la splendeur assez souple et assez ingénieux, résolut de s'entourer d'un conseil de quatre poètes.

Les trois premiers qu'il appela furent M. Chapelain, M. l'abbé de Bourseis et M. l'abbé de Cassagnes ; M. Chapelain, membre de l'Académie fran-

çaise, était si célèbre que nul ne fut surpris de sa désignation ; M. l'abbé de Bourseis était un prodige de science et de littérature ; M. l'abbé de Cassagnes avait mérité l'estime et la bienveillance du ministre par une pièce en vers qu'il avait faite, où un glorieux ancêtre donnait ses instructions au roi.

Quant au quatrième... M. Chapelain parla des mérites d'un jeune homme nommé Charles Perrault : le ministre demanda s'il n'était pas l'auteur de deux odes, l'une sur la paix, l'autre sur le mariage du roi, qu'il avait lues et trouvées fort bonnes. Assuré que telle était la vérité, le ministre voulut voir de la prose de la façon du jeune homme ; M. Chapelain se chargea de lui demander un discours sur la récente acquisition de Dunkerque. Le discours fut fait, il plut. Un matin, M. Chapelain conduisit Charles Perrault chez le ministre en une chambre où se trouvaient déjà M. l'abbé de Bourseis et M. l'abbé de Cassagnes ; le ministre leur déclara qu'il les avait mandés pour se faire « une espèce de petit conseil qu'il pût consulter sur toutes les choses qui regardent les bâtiments et où il peut entrer de l'esprit et de l'érudition ». Comme il fallait à la Compagnie un secrétaire, Charles Perrault prit la plume, qui lui demeura par la suite. Au bout d'une semaine environ, il reçut des mains d'un envoyé de son nouveau maître, une bourse fort propre où il trouva cinq cents écus d'or. Il comprit que ses talents avaient trouvé leur emploi et ne douta plus de sa fortune.

M. Chapelain était vieux, étant né quelque soixante-sept ans avant la date où ce récit commence ; M. l'abbé de Bourseis n'était point trop

jeune... Charles Perrault n'eut point de peine à surpasser en activité ses collègues ; son zèle fut remarqué ; sa politesse était parfaite ; bientôt il donna aux envieux eux-mêmes l'occasion de louer son gracieux génie. Déjà nos quatre poètes avaient collaboré à la légende d'une médaille que l'on fit en l'honneur des Suisses ; on leur demanda une devise pour Monseigneur le Dauphin, qui n'avait encore que trois ou quatre ans ; Charles Perrault eut le bonheur de faire agréer celle qu'il proposa, et qui fut gravée sur les enseignes du régiment de l'enfant royal et les casaques de ses gardes.

Mais bientôt il eut cette chance qu'une extraordinaire aventure révélât mieux encore son mérite ; une tapisserie représentant les quatre éléments ayant été commandée aux Gobelins, on eut besoin de bonnes devises latines où entrerait la louange du roi ; nos poètes en fournirent quarante-huit ; M. l'abbé de Bourseis en avait composé seize, M. l'abbé de Cassagnes seize, et autant Charles Perrault : toutes ces devises furent mêlées ensemble pour que le ministre en choisît seize sans égard aux auteurs. Or il arriva que quatorze de celles de Charles Perrault furent retenues ; le fait parut si merveilleux que le ministre voulut connaître les deux devises de Charles Perrault qu'il n'avait point choisies ; les ayant lues, il lui dit : « Ces deux-là me semblent aussi bonnes que les deux que j'ai prises à leur place : il faut les joindre avec les autres, et qu'elles soient toutes de vous. »

Il arriva bientôt que le roi lui-même voulut connaître les membres de cette petite Académie qui le servait si bien ; le ministre les présenta ; Sa Majesté

complimenta surtout Charles Perrault, et tint un petit discours qu'elle conclut en ces termes : « Vous pouvez, Messieurs, juger de l'estime que je fais de vous, puisque je vous confie la chose du monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire. Je suis sûr que vous ferez des merveilles ; je tâcherai de ma part de vous fournir de la matière qui mérite d'être mise en œuvre par des gens aussi habiles que vous êtes... »

*
* *

Il faudrait plaindre quiconque ne serait point sensible à ces paroles de roi ; si démodé que soit le mot « gloire », ce n'est point sans quelque mélancolie qu'un Français un peu fier l'entend prononcer : ah ! sans doute, ce n'est qu'un mot... Nos pères l'employaient hardiment ; il retentit d'un bout à l'autre du grand siècle avec une sonorité héroïque ; il est dans tous les écrits de ce temps lointain ; les plus simplement familiers en sont comme rehaussés ; à les lire, on oublie les compétitions basses, les jalousies, l'ignoble intrigue, on ne voit plus qu'une noble émulation... Quelle noblesse, quelle gaillarde aisance, quelle galante simplicité jusque dans les récits d'un aïeul qui se souvient ! La réalité fut moins belle ; l'image que nous en présente un Charles Perrault est si charmante qu'on en accueille sans trop résister la flatterie mensongère.

Un roi qui a pour programme la gloire, des ministres, des commis dévoués à la gloire du roi, mais qui, tous, songent aussi à leur gloire à eux ! Il n'est point de Français d'alors qui ne soit, à l'imitation

de ces grands, soucieux de gloire... Que de glorieux, dira-t-on ! évidemment les sots, de quelque nom qu'on les désigne, furent nombreux toujours ; les gens d'esprit n'étaient ni moins spirituels ni moins aimables, parce qu'ils désignaient d'un mot pompeusement synthétique, ce que nous appelons renom, honneur...

Charles Perrault aime la gloire, il est pompeux sans solennité ; sa modestie ne va pas sans un contentement de soi-même qu'il estime superflu de dissimuler. Aussi bien a-t-il quelque raison d'être satisfait de sa carrière et du rôle qu'il joua dans le monde ; il est durant vingt années le collaborateur de Colbert ; ensemble ils font d'assez grandes choses ; l'initiative vient parfois du ministre et souvent du commis ; Perrault est le dépositaire des grâces de l'État et l'intermédiaire entre le pouvoir et les artistes ; mission délicate et qui fréquemment ne laisse pas d'être ingrate ; il s'en acquitte avec élégance ; somme toute, son influence ne fut point mauvaise. Sur le tard l'âpre humeur du ministre devient plus âpre ; le commis se plaint d'une évidente aigreur ; faut-il croire aussi que le ministre entend faire une place à son fils ? Charles Perrault offre sa démission, qui est acceptée et précède de peu la mort de Colbert.

C'est quelque vingt ans plus tard qu'il écrit ses Mémoires ; il est sans amertume ; à peine note-t-on au cours du récit une sympathie décroissante à l'endroit de Colbert ; il est équitable et témoigne de la puissance de travail de son laborieux chef : « M. Colbert ne connaissait d'autre repos que celui qui se trouve à changer de travail, ou à passer d'un

travail difficile à un autre qui l'est un peu moins. » Colbert est prodigieusement laborieux, son goût de la précision est admirable : voyez-le aux prises avec le cavalier Bernin lors de l'agrandissement du Louvre :

« M. Colbert vouloit de la précision, vouloit voir où et comment le roi seroit logé, comment le service se pourroit faire commodément, et persuadé comme il étoit, et avec raison, qu'il falloit parvenir non seulement à bien loger la personne du roi et toutes les personnes royales, mais donner des logemens commodes à tous les officiers, jusques aux plus petits, qui ne sont pas moins nécessaires que les plus importans, il se tuoit de faire et de faire faire des mémoires de tout ce qu'il falloit observer dans la construction de tous ces logemens et fatiguoit extrêmement le Cavalier avec tous ces mémoires où il n'entendoit rien et ne vouloit rien entendre, s'imaginant mal à propos qu'il étoit indigne d'un grand architecte comme lui de descendre dans ces minuties... »

Suivez la discussion relative à la chambre du roi, cette argumentation pressante et victorieuse qui vient à bout des ruses et de la mauvaise volonté de l'Italien. Sans doute la cause du ministre est ici celle du commis, et l'on peut croire que d'excellentes raisons furent soufflées au premier par le second... Pourtant c'est bien ainsi que le redoutable contrôleur général devait mener son monde et régler une affaire : c'est bien son langage de lucide réaliste que nous révèle Charles Perrault : jamais subordonné ne rendit plus fidèlement l'accent d'une impérieuse parole.

Donc nul aveu de rancune, mais çà et là de ces souvenirs qui fixent une peu favorable posture ; le croiriez-vous ? ce courtisan de Colbert songea à in-

terdire au public les jardins des Tuileries : son commis l'en détourna :

« — Ce ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il.

— Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie, pour y prendre l'air ; on y vient parler d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. — Il sourit à ce discours... »

Ah, qu'en termes galants !...

Un autre jour, cet impitoyable Colbert pense faire murer toutes les fenêtres qui donnent sur le jardin du Palais Royal. Charles Perrault s'y prend si habilement que le projet, d'abord différé, est bientôt oublié.

Ombres légères, habiletés vénielles : quel chef de service disgracié ne serait de nos jours plus cruel à son ministre ? Charles Perrault n'est cruel à personne ; se douterait-on, à lire ces Mémoires, que leur auteur fut mêlé à tant de luttes ardentes et pratiqua lui-même une diplomatie non toujours exempte d'astuce ? Le triomphe de Charles Perrault, ce fut le renvoi du cavalier Bernin, ce fut la substitution du projet de son frère, le médecin, aux plans de l'architecte illustre ; il conte cette aventure sans passion... Ce n'est point seulement détachement de vieillard désabusé, c'est sérénité de bon goût, noble décence, art de conter, et d'orner la vérité sans la dénaturer. Ainsi présentée, une vie de fonctionnaire et d'écrivain courtisan devient une sorte de souriant poème

en prose : les événements s'y classent suivant les lois d'une perspective idéale : l'histoire des seize devises y tient plus de place que celle de la fameuse colonnade. Au fond rien ne ressemble davantage à un beau conte. Et si *Peau d'Ane* m'était conté...

On prendra, à lire ces Mémoires, un plaisir très vif ; on ne pouvait leur souhaiter un éditeur et un commentateur plus autorisé que le lettré délicat et le très ingénieux érudit Paul Bonnefon.

II

Commis à la surintendance des bâtiments, Charles Perrault ne pouvait guère se dispenser de professer une doctrine d'art déterminée : il eut ses théories qu'il s'efforça sans violence de faire triompher.

Théoricien, Charles Perrault l'était avec aisance ; on sait comment, pour défendre une boutade, il se piqua au jeu et se lança dans la querelle des Anciens et des Modernes ; ses thèses littéraires ne nous passionnent plus : on ne lit plus par plaisir les *Parallèles des Anciens et des Modernes*, et ce n'est point faire preuve d'une frivolité condamnable que de préférer aux *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVIIe siècle*, les *Contes de ma mère l'Oye*. On ne se défend pas de quelque sympathie pour la hardiesse novatrice de cet esprit agile et si aimablement vivant. Boileau eut sans doute le triomphe excessif ; la bonne grâce de Charles Perrault vaincu nous plaît fort.

Théories littéraires, théories artistiques : celles-ci ne furent sans doute que les corollaires de celles-là. Prisant les écrivains modernes par dessus les anciens, Charles Perrault pouvait-il préférer aux artistes de son temps les peintres et les sculpteurs de Rome et d'Athènes ? M. André Fontaine, qui analyse avec une subtilité vigoureuse les doctrines d'art en France de Poussin à Diderot [1], nous autorise à conclure : pareille contradiction ne se peut attendre d'un cerveau aussi logique. L'Académie prône le respect absolu des belles antiques et de Raphaël : Charles Perrault est frondeur : il raille le Laocoon ; la légende ne lui impose pas, et voici jugés des peintres trop vantés :

Faut-il un si grand art pour tromper un oiseau ?
Un peintre est-il parfait pour bien peindre un rideau ?
Ces peintres commençants, dans le peu qu'ils apprirent,
N'en surent guère plus que ceux qui les admirent.

Charles Perrault exalte les modernes, proclame

Que nos savants Le Bruns firent tête aux Apelles,
Nos fameux Girardons aux fameux Praxitèles,

Les Le Brun et les Girardon n'étaient point gens à protester contre une aussi flatteuse préférence. L'admirable est qu'ils professent eux-mêmes ce culte exclusif de l'Italie et de l'antique contre lequel s'insurge tout l'effort critique et par certains côtés révolutionnaire de Charles Perrault : la logique a de ces illogismes. Charles Perrault ne s'étonne point d'écrire que les cinq tableaux des batailles

1. *Les Doctrines d'Art en France.* Peintres. Amateurs. Critiques. De Poussin à Diderot.

d'Alexandre « sont peut-être en leur genre les plus beaux qu'il y ait au monde ». Le Brun ne paraît pas se douter que si sa propre doctrine est mise en péril, ce sont les attaques de son fervent ami qui en préparent la ruine. Aveuglés, l'un par la vanité, l'autre par la passion littéraire, ils marchent la main dans la main. Seuls les écrivains s'acharnent contre les sacrilèges audaces de Charles Perrault : les peintres agréent ses retentissants hommages ; et ce n'est point le défenseur de Le Brun, c'est Roger de Piles, infiniment moins hardi en théorie, qui passe pour subversif, et devient aux yeux des contemporains « une sorte de révolté responsable des nombreux libelles qui parurent pour ou contre Poussin et Rubens à partir de 1675 ». Au reste le très intelligent amateur Roger de Piles était un bien meilleur juge que le littérateur Charles Perrault...

Un Colbert, qui a l'esprit précis, et toujours tend aux réalisations pratiques, enjoint aux peintres de l'Académie d'*enregistrer* les résultats de leurs colloques esthétiques, et de les rédiger sous forme de *préceptes :* Testelin met en *table de préceptes* les sentiments de l'Académie : Le Brun élabore un traité de l'*Expression des passions :* les jeunes peintres y apprendront à classer les passions, conformément aux directions du médecin Marin Cureau de la Chambre, en « simples » qui « logent dans l'appétit concupiscible, » et en « composées » qui logent « dans l'appétit irascible ». Le Brun définira les effets de l'amour simple : « L'amour, quand il est seul, c'est-à-dire quand il n'est point accompagné d'aucune forte joie ni désir ou tristesse, le battement du pouls

est égal et beaucoup plus grand et plus fort que de coutume. On sent une douce chaleur dans la poitrine et la digestion des viandes se fait doucement dans l'estomac, en sorte que cette passion est utile pour la santé » ; d'où par une série de déductions que je vous engage à étudier de près, découlent les règles les plus précieuses aux peintres de l'amour.

Colbert, Testelin, Le Brun... des théories s'élaborent, une pédagogie, une doctrine, la doctrine du grand goût : Le Brun est le dieu de l'école, Charles Perrault, le prophète de ce prodigieux messie : Charles Perrault exalte Le Brun pour des mérites exactement inverses de ceux que le peintre s'attribue ; ils sont d'accord ; entre les théories et l'art les rapports sont étranges, souvent déconcertants ; il faut étudier l'art dont la vie profonde se développe hors de l'école, et se manifeste contre les pédagogues ; il ne faut point négliger les doctrines, car il arrive qu'elles soient en harmonie avec l'art, ou qu'étant contradictoires, elles aident à en comprendre la protestation ; très souvent aussi les doctrines n'expliquent rien, si ce n'est qu'elles corroborent la platitude du soi-disant artiste : l'étude des doctrines d'art est d'aventure aride, elle n'est point inutile ; elle est parfois divertissante sans cesser d'être instructive..... à preuve Charles Perrault.

II

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

L'INFLUENCE DE VOLTAIRE

Vous arrive-t-il parfois de relire le *Plaidoyer pour Genest Ramponeau, cabaretier, à la Courtille, prononcé contre Gaudron, entrepreneur d'un théâtre des Bouleverts*, ou bien la *Canonisation de Saint-Cucufin, frère d'Ascoli, et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même*, ou encore le dialogue de l'*Intendant des Menus en exercice avec l'Abbé Grizel*, ou les *Questions sur les miracles*, ou le *Pot pourri...* ?

Certes ! Vous avez des lettres, et vous pensez avec M. Lanson[1] et tous les lettrés qu'en ces bagatelles, « rogatons » et « petits pâtés », Voltaire a souvent mis le meilleur de son esprit ; vous n'affirmeriez point toutefois que Genest Ramponeau et Saint-Cucufin, l'Intendant des Menus et l'Abbé Grizel soient les inspirateurs ou les confidents préférés de votre vie intellectuelle, ni surtout que leur mémoire

1. G. Lanson, *Voltaire*.

obsédât la pensée d'un nombre considérable de nos contemporains : les noms de l'Abbé Grizel, de l'Intendant des Menus, de Saint-Cucufin et de Genest Ramponeau ne se rencontrent plus que très rarement dans les gazettes où se lit d'aventure celui de Voltaire. Il est, en effet, des feuilletonnistes qui tiennent encore à honneur de citer *Zadig et Scarmentado*, et l'*Ingénu*, et parfois la *Princesse de Babylone*, et *Micromégas*, et surtout *Candide*. Ils citent, plus rarement, l'*Essai sur les mœurs*, ou les *Lettres anglaises*, et peut-être le *Siècle de Louis XIV* et la *Correspondance*... Les feuilletonnistes citent. Je crains que la majorité du public, satisfaite des citations, ne penche à négliger l'original.

Parlons net : notre temps, qui vénère la mémoire de Voltaire, semble se déprendre de ses œuvres : notre temps est inhabile à extraire de l'œuvre immense de Voltaire tout ce que cette œuvre contient d'art vivant et de pensée agissante : Voltaire n'exerce point sur notre éducation nationale la part d'influence à laquelle il est en droit de prétendre.

*
* *

Fait reconnu, fait indiscutable, dont il ne faut point se lasser de proclamer l'accablante évidence, encore qu'on ne puisse se flatter d'interrompre aisément une fâcheuse tradition ; et il n'est point si aisé d'inaugurer une tradition plus salutaire. Ah ! notre temps n'est point tellement coupable ! notre temps s'écarte des œuvres de Voltaire ; nos contemporains, qui vouent à la mémoire de Voltaire une inefficace

gratitude, ne se sentent point dans l'obligation de lire et d'étudier ses œuvres. Notre temps n'est point tellement coupable ; n'accusons point ici nos contemporains d'incuriosité ou d'excessive négligence ; soyons justes, et ne concluons point contre eux parce qu'on ne les voit point retirer tout le bénéfice que l'on souhaiterait d'un opulent patrimoine littéraire. L'opulence même de l'héritage voltairien est singulièrement encombrante et oblige à ne concevoir aucun projet de rapide utilisation ; certes l'œuvre de Voltaire est difficilement accessible aux Français d'aujourd'hui : il est peu d'œuvres dont la lecture suppose autant d'efforts préalables et de constante application, une aussi complète éducation de l'esprit, autant de sens littéraire et historique, autant de goût, d'esprit critique. Voltaire n'est pas seulement un « chaos d'idées claires » ; cette clarté est décevante ; ce chaos est tout rempli de pièges, chaos d'idées claires et justes, d'idées claires et fausses, de préjugés étroits, de généreuses intuitions, clarté redoutable, insidieuse, persuasive d'erreur aussi bien que de vérité ; Voltaire touche à tout avec la même inquiétante étourderie, la même précipitation, la même ardeur affirmative ; son temps le mène, il s'affranchit ; un grand amour de l'humanité le guide ; il suit aveuglément ses haines : chaos d'affirmations sans preuves, de vérités nues, d'erreurs involontaires, de mensonges passionnés. Aborder ce chaos ? s'y aventurer, y errer au gré de sa fantaisie ? délices pour un esprit très averti et sensible aux plus délicates élégances. Rebutante, périlleuse entreprise pour les non initiés !

Le fait est là : si l'on n'y prenait garde Voltaire

serait bientôt le moins lu de tous nos classiques ; on n'invoque plus son nom au cours des polémiques religieuses et politiques ; M. Homais lui-même renonce à l'attirail de l'argumentation voltairienne. Ah ! sans doute, les raisons de Voltaire, parfois, n'en sont plus ; ses arguments paraissent redoutables à manier : M. Homais renonce à en accabler ses contradicteurs. Signe des temps ! La domination de Voltaire sur les âmes françaises est-elle donc près de finir ? — Elle renaîtra demain, plus impérieuse, impérissable et bienfaisante ; déjà les maîtres de nos universités se préoccupent de faire plus large dans les programmes de leur enseignement la part du dix-huitième siècle. Voltaire le premier bénéficiera de ces heureuses dispositions : Voltaire sera rendu à l'admiration reconnaissante des foules. L'Université nous rendra Voltaire en vulgarisant les résultats d'une liquidation poursuivie sans relâche, et en vérité presque achevée au cours d'un siècle de recherches érudites et de travaux critiques.

*
* *

Je voudrais que l'on vît, dans le Voltaire de M. Lanson, comme un essai d'inventaire sommaire, essai heureux, digne du sujet et de la tâche entreprise, j'ajouterai digne de l'auteur — c'est faire de ce petit livre un grand éloge. — Et ce n'est point adresser à M. Lanson une critique que de l'affirmer : ce livre satisfera tout le monde, presque tout le monde ; rare privilège quand il s'agit de Voltaire, de son œuvre et de sa philosophie ! Qui ne rendrait

hommage à l'esprit dont cette étude est animée, esprit de parfaite impartialité : esprit critique, esprit de pénétration historique ? Inventaire sommaire, entendez que rien d'essentiel n'y est omis, mais non point sec ; précis, mais non dépourvu de quelque grâce alerte et séduisante ; M. Lanson n'aime point les « colifichets », entendez qu'il n'est point ennemi d'une élégance simple et naturelle, et ne professe d'ailleurs pas l'horreur pédantesque du savoureux néologisme — écoutez-le disserter des « bonshommes de Voltaire » (héros des contes), ou vous prouver, chiffres en mains, que le jeune Voltaire ne pouvait être pour la gracieuse Pimpette « l'amant sérieux ».

M. Lanson se préoccupe beaucoup moins de faire ressortir l'enchaînement logique des doctrines et des idées que d'analyser les conditions de leur formation, de leur croissance et de leur épanouissement ; historien de la littérature, historien avant tout, il explique les âmes par l'époque, les hommes par les contemporains ; l'histoire, l'histoire minutieuse, indifférente aux prestiges de la rhétorique, et aux illusions des faiseurs de système, telle est sa méthode : il n'en est point de plus forte, ni de plus persuasive ; cette méthode triomphe dans le Voltaire ; ainsi s'affirme la physionomie de ce livre que l'on aurait grand tort de rapprocher de l'étude de M. Faguet ; avec une tranquille assurance M. Lanson *explique* Voltaire historiquement : expliquer, c'est s'interdire à peu près constamment de juger ; M. Faguet jugeait, avec quelque sévérité, on s'en souvient : les deux études ne sont point de même ordre : l'une ne réfute ni ne réforme, ni ne remplace l'autre.

D'autant moins que M. Lanson ne concède point à

la biographie proprement dite de Voltaire un développement superflu ; nul n'ignore que cette biographie ne saurait être édifiante ; de fâcheux incidents ne peuvent en être distraits qu'aucune indulgence n'excusera jamais : M. Lanson ne dissimule rien, mais il se hâte ; il n'écrit point une biographie de Voltaire : il *explique* l'homme et surtout l'œuvre ; il explique l'homme ; je ne pense pas qu'il lui attire beaucoup de nouvelles sympathies.

Et l'on regrettera peut-être que l'étonnant roman que fut la vie de Voltaire n'apparaisse pas davantage en ce livre ; on n'en fera point un grief à l'auteur qui n'eut point licence d'accueillir ce roman. Du moins discutera-t-on légitimement du choix des faits que M. G. Lanson a cru devoir mettre en lumière ; on discutera du choix des faits, et on signalera des lacunes qui sont peut-être des oublis, des oublis qu'il n'était pas sans doute indispensable de commettre. Pourquoi, par exemple, M. G. Lanson ne fournit-il aucun éclaircissement sur les relations de Voltaire avec les philosophes ? Il écrit :

« Toujours mordu et mordant, traînant après lui une meute d'ennemis qu'il grossit à plaisir, Fréron, La Beaumelle, Chaumeix, les Pompignan, Nonotte, Patouillet, Larcher, Cogé, n'étant jamais en reste, et voulant toujours avoir le dernier, pour les coups de gueule et pour les coups de dents, tourmenteur diabolique du malheureux Jean-Jacques, qu'il serait prêt à recueillir chez lui, égratignant à tout propos le grand Montesquieu, qu'il a défendu de son vivant, inlassablement attaché aux mollets de gens qu'il déteste et parfois de ceux qu'il ne déteste pas, n'en voulant pas toujours à ceux qu'il crible de ses mortels sarcasmes, ramené souvent par une avance, un bon procédé, et se réconciliant avec Trublet, avec Buffon... »

« Tourmenteur diabolique du malheureux Jean-Jacques ! » c'est tout ! M. G. Lanson n'écrit point une biographie de Voltaire : peut-être cependant eût-il pu ménager dans son livre une place à ces amis et surtout à ces ennemis qui s'en taillèrent une si vaste dans la vie de l'écrivain.

Ce faisant, M. G. Lanson n'eût point contribué au progrès de nos connaissances ; sur d'autres points il lui plut de s'étendre et de nous faire bénéficier de recherches originales : étiez-vous renseigné sur les sources de cet *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui n'est en somme qu'une compilation ? M. G. Lanson a fait « quelques sondages » ; soyons-lui reconnaissant de nous apprendre que les deux chapitres sur Mahomet ont été tirés presque exclusivement de Gagnier et de Sale, « deux bonnes autorités. Pour la Chine du Halde. Pour l'histoire ecclésiastique et pour l'histoire des croisades, son guide est l'excellent Fleury; pour l'histoire d'Angleterre et pour Jeanne d'Arc, le solide Rapin de Thoyras. Ce sont là de bons garants. Il est vrai que pour Henri IV, il ne va guère au delà de Mézeray. Quelquefois, pourtant, il semble qu'il soit remonté aux documents dont ses auteurs lui donnaient les références, pour y recueillir quelque détail caractéristique : il a été amateur aussi de pièces curieuses et peu connues. »

Heureuses surprises du lecteur, qui cherche en ce volume le clair exposé de faits connus, et y rencontre les confidences inédites d'un généreux érudit ! Les vues ingénieuses et nouvelles, les interprétations, les explications qui donnent à penser semblent

sortir si naturellement du récit des faits qu'à peine songe-t-on à en attribuer le mérite à M. G. Lanson; c'est un tort grave que l'on se donne : les chapitres, entre autres, que M. G. Lanson intitule : *Le goût de Voltaire. Poésies et tragédies. — Voltaire historien. — L'art de Voltaire : Contes, Dialogues et Facéties*, sont d'une solidité neuve et délicate, que tout les lettrés apprécieront.

*
* *

L'influence de Voltaire ! peut-on mesurer l'influence de Voltaire ? M. G. Lanson estime que rien n'est plus malaisé ; il y tâche pourtant : je n'oserai point affirmer que ces pages sur lesquelles se clôt son volume soient les plus profondes ou les plus pénétrantes de cette étude ; l'influence de Voltaire est difficilement saisissable ; on détermine l'influence d'un penseur d'après la diffusion de sa doctrine : Voltaire eut des idées, il eut toutes les idées de son temps :

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.
> Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.

Il n'eut point de doctrine cohérente, ni surtout de vues systématiques ; l'influence de Voltaire est universelle ; elle n'est point mesurable ; elle se devine — et ne se prouve que rarement. M. G. Lanson tente de préciser : il compte dix-neuf recueils des œuvres de Voltaire, de 1740 à 1778, sans parler des éditions séparées, fort nombreuses pour les principaux écrits, six éditions de 1778 à 1815, vingt-huit

éditions entre 1815 et 1835 ; rien de 1835 à 1852 ; cinq éditions de 1852 à 1870 : le succès de Voltaire coïncide, on le devinait n'est-il pas vrai, avec les périodes de recrudescence du libéralisme. En littérature, l'influence de Voltaire favorise les goûts conservateurs :

« Les esprits qu'il forme ont le goût étroit et fin, la phrase claire et sèche ; ils sont méticuleux sur la correction et la pureté du langage, s'alarment des nouveautés et des hardiesses d'images. Ils sont prompts à jeter du ridicule sur le détail de l'expression des ouvrages dont la pensée les étonne ou les choque. Les voltairiens s'effareront de Chateaubriand et détesteront le romantisme. Il y aura de ces voltairiens de goût pendant tout le dix-neuvième siècle, en particulier dans l'Université et la magistrature. Thiers représenterait assez bien cet esprit. »

Et M. G. Lanson énumère sans trop de peine les emprunts que ses successeurs firent à Voltaire dans tous les genres, théâtre, poésie légère, histoire, roman, pamphlet et polémique... C'est l'influence *sociale* de Voltaire sur laquelle on eût aimé à être renseigné. — S'agit-il de la période contemporaine, M. G. Lanson n'oublie point qu' « à la fin du dix-neuvième siècle le roman voltairien a un renouveau inattendu par un grand artiste, Anatole France, et par un certain nombre d'écrivains plus jeunes qui, entre le naturalisme, le lyrisme et le symbolisme, tâchent de conserver l'expression légère, spirituelle, mordante, un peu sèche et très claire : je nommerai Veber, Hermant et Beaunier. » Ces trois derniers exemples sont-ils bien choisis ? Choix arbitraire, insuffisant ! Et M. G. Lanson pense « que depuis la chute du naturalisme et la crise symboliste, l'évo-

lution de la prose se fait vers l'aisance et la lumière, c'est-à-dire vers le dix-huitième siècle et Voltaire ». Rien n'est moins certain.

Du moins estimera-t-on que s'il ne détermine point avec netteté l'insaisissable et universelle influence de Voltaire, M. G. Lanson contribue heureusement à restaurer, à étendre et à fortifier parmi nous cette influence : il travaille à une tâche urgente, et qui incombe presque tout entière à l'Université ; suivons-le, remercions-le, et répandons autant qu'il dépend de nous son aimable et savant petit livre.

I

LA LÉGENDE DE J.-J. ROUSSEAU

C'est un grand procès, longtemps traînant, que vient de rouvrir avec éclat une érudite anglaise, Mme Frederika Macdonald[1]. L'affaire est compliquée, mais non sans doute inextricable ; nous y ajoutons nos passions ; elle devient inintelligible, trop simple selon les uns, qui tranchent avec la sécurité d'une ignorance partiale, selon les autres si obscure qu'il convient d'avouer une fois pour toutes notre impuissance à prononcer une sentence équitable. Et rien ne prouve mieux — n'en déplaise à ses détracteurs — à quel point les idées de Rousseau sont vi-

1. FREDERIKA MACDONALD : *Studies in the France of Voltaire and Rousseau. — Jean-Jacques Rousseau, a new study in criticism* (London, 2 vol.). — *The humane philosophy of Jean-Jacques Rousseau; maxims and principles selected and classified*, by Frederika Macdonald (London, Dent). — *La légende de Jean-Jacques Rousseau, rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux* (traduit de l'anglais, par GEORGES ROTH).

vantes, à quel point ce mort demeure présent parmi nous, avec son étrange pouvoir de discorde et son don révolutionnaire d'excitation intellectuelle, que ces querelles, ces partis-pris, cette quasi impossibilité, où nous nous débattons, de nous mettre d'accord sur les faits les plus simples de sa vie et les caractères les plus apparents de son œuvre.

La vie de Jean-Jacques ! serait-il donc impossible d'en retracer avec quelque sûreté le dessin capricieux ? On aime Jean-Jacques, on déteste Jean-Jacques ; sa biographie est encore si obscurcie de légende, que ces sympathies ou ces haines ne peuvent guère se réclamer que de l'instinct ; des faits capitaux demeurent incertains : voilà un père de cinq enfants, de qui la paternité demeure contestable ; supercherie, dont fut victime le protecteur trop confiant de Thérèse, s'écrie Mme Frederika Macdonald, qui développe d'impressionnants arguments, sinon des preuves péremptoires ; mystification, suggère M. Jules Lemaître, qui n'est pas, en l'espèce, suspect d'indulgence. M. Édouard Rod, si informé de la vie de Rousseau, et de qui l'amicale intuition pénètre si profondément l'âme du citoyen de Genève, n'admet pas la mystification : la supercherie lui paraît impossible, qui ferait éclater l' « insondable bêtise » de Jean-Jacques. D'autres disent : la matérialité du fait même des naissances demeure problématique ; il n'importe, si Rousseau s'est cru père, s'il a délibérément commis ce crime de quintuple abandon...

Mais alors, précisez les circonstances, les motifs d'une telle résolution, la pensée vraie de Rousseau, son but, ses remords... On ne précise pas, on n'est

pas sûr, on n'est presque jamais sûr, quand il s'agit de la vie de Jean-Jacques ; on avance parmi des présomptions, on se contente de probabilités ; on ne s'en prononce pas avec moins d'assurance ; amis et adversaires se jettent à la tête d'infortunés enfants qui peut-être n'existèrent point.

S'agit-il des œuvres de Rousseau ? Il semble qu'ici la liberté de l'interprétation ne puisse s'exercer au détriment du texte même. Il est invraisemblable, il est inimaginable que la pensée de Rousseau nous soit mal connue parce que d'innombrables et imprudents exégètes prirent soin de nous la révéler ; pourtant il n'en faut plus douter, la nuée des commentateurs nous cache notre auteur. Quand donc vous aviserez-vous de lire le *Contrat social*, ô vous qui en dissertez savamment sur la foi de pesants et pédants ouvrages ? D'autant qu'ici la prévention politique égare les meilleurs esprits.

Péril de certaines gloires trop vivaces ! nous traitons Rousseau comme tel notoire contemporain dont il nous est interdit de pénétrer la vraie nature, que nous détestons toutefois ou exaltons, selon qu'il semble ou blesser ou flatter nos instincts et nos vanités; rien de moins saisissable qu'un homme vivant : les morts nous appartiennent davantage pour peu qu'il nous convienne de nous emparer d'eux, de capter leur pensée, leur génie. Jean-Jacques Rousseau nous échappe. Un double portrait nous en est présenté par les rousseauistes et leurs adversaires : le nombre de ceux-ci a paru grandir depuis quelques années; leur opinion a semblé prévaloir ; et ce n'est pas l'un des signes les moins frappants de leur apparent triomphe que l'adhésion d'un Jules Lemaître à

telles de leurs sévérités : relisez ses aimables conférences pour y découvrir l'image d'un malade, d'un pauvre fou, irresponsable de sa prodigieuse et néfaste littérature, la condamnation — en vérité sommaire — de toute une philosophie... livre de piété blasphématoire et de terrible commisération. Jules Lemaître a voulu faire une « histoire des sentiments », et non point une « biographie critique » de Rousseau.

Une biographie critique nous serait bien utile. Rousseauistes et anti-rousseauistes s'en doutent-ils ? Dès 1824 Auguis écrivait dans l'un des avant-propos d'une édition complète des œuvres de Rousseau : « La réputation de Jean-Jacques Rousseau est, comme le cadavre de Patrocle, disputée entre deux partis animés l'un contre l'autre. » La lutte continue sous nos yeux : une tradition rousseauiste se perpétue, dont on retrouverait çà et là les héritiers enthousiastes... Rousseauistes, anti-rousseauistes espèrent-ils nous convaincre ? puissent-ils s'aviser que nous exigerons d'abord une précise et loyale enquête ! Les documents ne font point défaut : cherchez, scrutez, prouvez, dressez un inventaire des actes et des pensées de Jean-Jacques : place aux greffiers minutieux de l'érudition ! Tout ce débat n'est si confus et irritant que parce qu'on n'a pas suffisamment sollicité leur préalable intervention.

*
* *

Cette biographie critique qui nous manque, qu'il nous faut, que nous ne cesserons de réclamer, non seulement par déférence pour les sommations et les

appels à la justice de Jean-Jacques, mais parce que nous y trouverons la véritable clef de l'œuvre la plus subjective qui soit, cette biographie nécessaire, souhaitée, attendue, de l'intérêt le plus actuel et le plus pressant, Mme Frederika Macdonald eût été sans doute fort capable de nous en apporter l'inestimable don. Mme Frederika Macdonald se récuse; faites-lui en des reproches, si vous n'apercevez pas toute la difficulté d'une semblable tâche; admirez plutôt la résolution de cette savante femme qui, peu à peu, découvre les obstacles, et l'un après l'autre les attaque sans se décourager jamais.

Comment ne pas s'émerveiller de cette obstination britannique, où l'effort de la volonté seconde si bien l'élan de l'intelligence? Mme Frederika Macdonald publie à Londres deux lourds volumes dont se fussent épouvantés nos éditeurs français; surprenant monument d'une érudition insoucieuse d'élégance, et même — je le regrette — d'ordre, et même — je le déplore — de clarté, soucieuse uniquement de prouver, d'accabler l'adversaire sous ses preuves répétées, de vaincre enfin. Mme Frederika Macdonald assaille une légende odieuse; ses assauts témoignent de cette ténacité qui rendit toujours si redoutables les chefs d'armée de son pays. Qu'à son tour on l'attaque, elle saura riposter; elle suit un chemin d'où nul ne saurait l'éloigner; elle veut vaincre, elle vaincra... Obstination combative, activité méthodique jusque dans le désordre des recherches et le chaos des preuves, foi au succès, et surtout, ah! surtout, nette conscience d'une mission à remplir et, sans exaltation mystique, certitude et volonté de s'acquitter d'un devoir. Un pareil exemple de labeur féminin,

soutenu, hardi, efficace, mérite bien quelques hommages; j'en appelle à nos nombreuses romancières et à nos poétesses innombrables.

Mme Frederika Macdonald ne nous donne point une biographie critique, mais elle en prépare les éléments; non que son argumentation soit, sur tous les points litigieux, décisive; si complexe est l'entreprise de redresser les torts, et parmi tant d'intrigues, de rivalités, de potins, de médisances et de calomnies, de démêler la vérité, que l'effort d'un seul chercheur en viendrait difficilement à bout; du moins reconnaîtra-t-on à Mme Frederika Macdonald le mérite d'avoir poussé ses recherches plus profondément que quiconque, et d'avoir, comme on dit, renouvelé le sujet: ceux mêmes qu'elle ne saurait convaincre, seront ébranlés ; à lire ses études enchevêtrées, souvent obscures, mais prodigieusement attachantes, parce qu'une généreuse conviction les anime, les plus prévenus ne se défendent point de doutes favorables à Rousseau.

Tout au plus lui reprochera-t-on de n'avoir pas su se garder d'un travers commun, semble-t-il, à tous ceux qu'attira cet énigmatique Jean-Jacques, et qui est de conclure trop catégoriquement. Plus que bien d'autres certes, la témérité de Mme Frederika Macdonald est excusable; j'eusse aimé toutefois qu'elle s'interdit les inductions aventureuses, et ne parût point compromettre, en la proclamant avec une trop prompte intransigeance, une thèse dont il s'agit d'établir d'abord les prémisses. Mme Frederika Macdonald disculpe fréquemment Rousseau d'accusations que se transmirent depuis sa mort la plupart de ses biographes : elle généralise, elle conclut à l'infaillible

« vertu » de Jean-Jacques ; Jean-Jacques est une sorte de saint laïque ; tel est le zèle pieux, telle est l'ardente dévotion de Mme Frederika Macdonald que le témoignage même de l'auteur des *Confessions*, s'il est gênant ou simplement désobligeant, semble suspect à cette imperturbable hagiographe. De ce que les ennemis de Jean-Jacques le poursuivirent d'une haine inexplicable, de ce qu'un observateur attentif les prend aisément en flagrant délit de méchante intrigue et de mensonge, s'ensuit-il que Jean-Jacques n'ait jamais eu vis-à-vis d'eux le moindre tort ? Et si l'on découvre l'irrévocable preuve que le fameux complot n'exista point seulement dans l'imagination excitable et excitée du philosophe, mais résulta bien réellement d'un détestable concert de haines clairvoyantes et, si l'on ose dire, d'inconscientes malveillances, aura-t-on par là démontré que Rousseau échappa au délire de la persécution ?

Force nous est bien de reconnaître ici, avec Édouard Rod, que le raisonnement de Mme Frederika Macdonald est « une façon de syllogisme simple et spécieux » dont nous ne saurions nous contenter... Ayant lu les livres de Mme Frederika Macdonald, on est tenté d'en appeler à Jean-Jacques, et d'invoquer ses *Dialogues* où brille parmi tant de divagations un si éloquent bon sens :

« Rousseau. — Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

Le François. — Ah ! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde !

Rousseau. — Pas tout à fait, peut-être ; car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

Le François. — Mais enfin qu'est-ce donc ? Car vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

Rousseau. — Il n'y a point d'énigmes que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une âme saine, mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guère. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine... »

(*Second Dialogue.*)

Ayant percé à jour le syllogisme inacceptable de Mme Frederika Macdonald, on se souvient des pages où la tendresse pitoyable du fidèle Corancez a si exactement décrit le délire de Jean-Jacques vieillissant.

*
* *

Ce délire trop réel a trompé les meilleurs juges; s'en autoriser pour affirmer la démence antérieure de Jean-Jacques et, par là, jeter sur toute son œuvre le plus inquiétant discrédit, est en vérité exorbitant; il faut le dire bien haut, puisqu'enfin le livre de Jules Lemaître n'a pas d'autre but.

La santé morale de Rousseau éclate dans toutes ses œuvres. — Il s'est trouvé, dites-vous, des médecins, pour la mettre en doute. — Bien naïf qui agréerait sans contrôle leur diagnostic; on sait assez que nul cerveau n'est sain au regard de certains spécialistes, et l'on ne voit guère à ce compte quel poète ou quel homme supérieur offrirait de plus rassurantes garanties que Jean-Jacques. Jusque dans les *Dialogues* la fermeté de la pensée, la vigueur de l'élo-

quence sont souvent admirables : la lecture en peut paraître déconcertante et surtout d'un pesant ennui; une monotone préoccupation s'y révèle; l'idée du complot hante Jean-Jacques; il en est obsédé; il délire... Mais d'abord cette désolante faiblesse n'apparut qu'assez tard dans sa vie : exaltation d'une âme blessée, et qui ira grandissant, mais ne compromet point au cours de ses travaux l'équilibre de la raison. Enfin, si l'on déplore que la sensibilité de Rousseau ait été si souvent dominée par des appréhensions exagérées, que son imagination se soit attardée à grossir fantastiquement des périls fictifs, devons-nous oublier que ses craintes ne furent point toujours chimériques, et qu'en somme il n'avait que trop de raisons de dénoncer un insaisissable complot?

Nous touchons ici à la principale découverte de Mme Frederika Macdonald, et d'où il est loisible de tirer des conséquences diverses, celle-ci tout d'abord : le délire trop prouvé de Jean-Jacques apparaît explicable, on devrait presque dire normal, tant il semble la naturelle manifestation d'une immense douleur suppliciant une grande âme.

Mme Frederika Macdonald prouve le complot : rarement chercheur eut la main plus heureuse, rarement enquêteur fut mieux servi par l'évidence. Les Mémoires de Mme d'Épinay ont toujours été la source préférée des anti-rousseauistes : charme de ces limpides récits où l'honnêteté se pare des grâces du style : qui n'eût ajouté foi aux affirmations de Mme d'Épinay? Qui donc eût refusé à cette délicieuse femme une sympathie émue? et à son « ours » une antipathie mêlée de quelque dégoût? Or ces

Mémoires ont une histoire, que nul avant Mme Frederika Macdonald ne s'était avisé d'approfondir.

Et d'abord ce ne sont point les vrais Mémoires de Mme d'Épinay que nous avons accoutumé de lire ; ou plutôt... enfin Mme Épinay avait composé une première version, indulgente à Jean-Jacques : un jour vint — bien plus tard — où elle confia son manuscrit à Grimm et à Diderot; ceux-ci corrigèrent, proposèrent et firent agréer des additions, des interpolations : le grave est que tous ces changements se rapportent à Jean-Jacques, dont ils noircissent sans mesure le caractère et les mœurs, et souvent à l'aide d'allégations manifestement calomnieuses. C'est cette seconde version, revue et « tripatouillée », que connut au début du dix-neuvième siècle et publia Brunet, non sans nouvelles retouches et suppressions... Mme Frederika Macdonald a retrouvé les divers manuscrits, la « liste des changements essentiels à apporter au roman de René (Rousseau) de Mme d'Épinay », le plan, les notes de Grimm et de Diderot, recopiées, insérées avec un scrupule qui respecte jusqu'aux fautes, par Mme d'Épinay elle-même dans son texte. Il faut lire le récit de cette découverte et toute cette histoire qui fait le plus curieux roman. Rien au total de plus décisif.

Le complot exista : fut-il de longue durée ? En peut-on saisir la manifestation ailleurs que dans cette affaire des Mémoires ? Il ne semble pas qu'ici la certitude soit aussi absolue... mais il est hors de doute que l'inventeur de la conspiration — Grimm — persécuta traîtreusement Rousseau avec un insolent bonheur : sa correspondance secrète édifie la

légende d'un Jean-Jacques atrabilaire, hypocrite, scélérat et dément ; les échos de cette calomnie gratuite revenaient à Jean-Jacques, de tous les pays de l'Europe, sans qu'il en pût soupçonner l'origine ; ce secret, cette apparente unanimité, ce ricanement haineux du monde civilisé en eussent affolé bien d'autres.

*
* *

Parmi tant de questions que l'on voudrait faire à Mme Frederika Macdonald, il en est une que j'attends, que vous formulez déjà : de Grimm, qui fut une assez basse canaille, rien ne nous surprend ; de Diderot... mais enfin Mme d'Épinay ! J'avoue qu'ici les lecteurs du livre français de Mme Frederika Macdonald — qui n'est qu'une assez gauche et très imparfaite réduction des deux volumes anglais — éprouveront quelque embarras. Et cela me semble d'autant plus regrettable qu'on doit à Mme Frederika Macdonald une explication du rôle de Mme d'Épinay où il faut admirer une jolie finesse psychologique ; j'ajoute que Mme Frederika Macdonald ne refuse point à Mme d'Épinay une sympathie très vive, et que j'aime fort ce trait d'une aussi intrépide justicière.

Cette aventure est d'une simplicité terrible : rappelez-vous les principaux personnages, Grimm, parasite sournois, Diderot, Mme d'Épinay — Mme d'Épinay, aimable sans être jolie, bonne, effroyablement bonne, et femme, si femme ! elle aime Francœuil, qui la trompe, et de qui elle s'éloigne; aime-t-elle Jean-Jacques ? ah ! si Jean-Jacques était habile ! il ne l'est

point, point du tout; son « ami » Grimm qu'il introduit dans la place l'est davantage; s'emparer de la femme d'un fermier général, quel rêve! Grimm le réalise. Mme d'Épinay ne saurait vivre sans un mari, un amant, un sigisbée, qui l'entoure de menus soins, quelqu'un à qui elle puisse se dévouer, se donner tout entière. Elle se donne à Grimm, qui l'aime ou fait semblant. Grimm est pratique : libelliste, il expédie à tous les souverains d'Europe un journal clandestin : Mme d'Épinay recopie les manuscrits et souvent les allonge, car elle écrit gentiment. Le « tyran » la surveille avec une jalousie entendue ; il évince les gêneurs, et d'abord l' « ours », à qui Mme d'Épinay ne refuse point une sincère admiration, et on ne sait quelle secrète tendresse; passons sur ses manigances... Mme d'Épinay n'est point sotte, mais elle est faible; elle obéit à son « tyran », elle devient l'auxiliaire, sinon l'associée de Grimm dans la lutte sourde qu'il ne cesse de mener contre Jean-Jacques.

— Quelle inconscience!

— Est-ce donc la première fois qu'une femme se laisse guider par qui elle aime ou croit aimer?

Un jour on apprend que Rousseau exaspéré prépare des mémoires, un livre posthume où il démasque ses ennemis; il en fait çà et là des lectures... Mme d'Épinay s'inquiète : Grimm l'effraie. Diderot, que Grimm eut l'art d'engager dans sa querelle, exagère, colore tout de sa redoutable imagination. Mme d'Épinay tente de faire interdire à Rousseau ses lectures; elle se défendra, préparera une riposte : Grimm et Diderot lui soufflent une défense anticipée : que n'utilise-t-elle ses Mémoires? L'aimable livre

qu'elle a écrit là, presque sans y penser, et certes sans arrière-pensée ! mais combien naïf ! il est temps, il est grand temps de corriger cette naïveté et de cesser d'être dupe.

Et voilà ! Mme d'Épinay a pu croire que ces Mémoires ne seraient jamais imprimés, qu'ils constitueraient aux mains de ses amis un utile dossier, un éventuel plaidoyer... Sa première rédaction était simple, tout unie, à la façon d'un roman de bonne compagnie ; si indépendante dans l'organisation de sa vie privée, Mme d'Épinay apparaît, dès qu'elle écrit, timide devant certains sentiments et certaines idées, presque prude... Voici maintenant qu'elle copie aveuglément les interpolations de Grimm et de Diderot, et ce sont des violences de langage, d'abominables griefs, des détails blessants ou repoussants... Les deux manières s'opposent en un criant contraste : le premier venu discernera cette vive opposition. — Les Mémoires sont enfin publiés, légèrement expurgés par Brunet ; les plus fins connaisseurs, ô Sainte-Beuve ! s'en délectent, mais ne discernent rien...

Cette aventure est d'une simplicité terrible : tout est simple aux yeux de quiconque découvre l'enchaînement des causes ; tout est simple dans cette lamentable histoire de Jean-Jacques ; ce sera le bienfait d'une biographie vraiment critique de faire éclater cette simplicité... L'œuvre de Mme Frederika Macdonald est souvent obscure, parce qu'elle n'est point définitive. Mme Frederika Macdonald s'efforce de la compléter ; elle aura des disciples, des émules : ses livres inaugurent une ère nouvelle de l'histoire

de la pensée de Jean-Jacques ; nous nous en réjouissons, car le génie et la flamme de Rousseau nous sont plus que jamais nécessaires ; la fécondité de son influence, que d'autres envisagent avec une « horreur sacrée », nous remplit d'un confiant enthousiasme.

II

LE PROCÈS DE JEAN-JACQUES

Dire que ce livre sur J.-J. Rousseau et la Révolution française [1] vient à son heure ne suffit point ; nous l'attendions ; enfin, nous en sommes gratifiés, et par un auteur de qui la protestation vigoureuse bénéficie de la plus opportune autorité.

Une mode singulière, mieux faite, semblait-il, pour flatter certaines passions politiciennes que pour plaire aux esprits impartiaux et aux purs lettrés, condamne aux pires avatars la mémoire de Rousseau : Rousseau n'est plus le rêveur un peu déconcertant, un peu incohérent, l'homme sensible et vertueux, à qui le dix-huitième siècle dut la formule imprécise d'un vague évangélisme familial et social, l'inventeur d'un lyrisme qui enchanta un monde pourri d'esprit, le législateur prudent et hardi,

1. Edme Champion, *J.-J. Rousseau et la Révolution française.*

surtout prudent et traditionaliste ; Rousseau n'est plus le prodigieux génie qui imagina le culte de la nature, restaura l'amour de la beauté morale et du sentiment religieux, ressuscita enfin le noble enthousiasme. — Rousseau est un maniaque et un dangereux visionnaire, un fou de qui la démence contagieuse fit déraisonner son temps ; il demeure responsable des violences révolutionnaires et de tous les crimes par où se perpétuèrent nos détestables dissensions ; il est un monstre, une sorte d'antéchrist dont la néfaste influence et le prestige mortel se prolongent parmi nous ; sus à cet irréconciliable ennemi de l'ordre social et de la saine raison. Bon pour certains esprits, dangereusement accessibles au charme de la pitié, de ne point confondre l'œuvre et l'homme, de condamner l'une et de témoigner à l'autre une commisération épouvantée ; encore ceux-là ne sauraient-ils conclure sans nous communiquer le frisson de je ne sais quelle « horreur sacrée ».

L'antienne n'est pas nouvelle ; il n'y a de nouveau que le talent dont font preuve les adversaires de Rousseau, et cette grâce persuasive par où nous émerveilla si souvent l'un des chefs d'une bruyante conspiration anti-rousseauiste.

Il ne s'agit ici ni de contester ce talent, ni même de nier le charme incertain d'une argumentation nonchalante éparse en d'aimables discours pour mondains et mondaines désœuvrés.

Il s'agit de protester contre une spécieuse frivolité, de dénoncer un intolérable sophisme, de ne point permettre qu'un effrayant discrédit soit jeté sur l'un des plus beaux génies et l'une des plus magnifiques œuvres dont s'enorgueillisse notre histoire littéraire.

De patients érudits établissent péniblement, triomphalement, la biographie de Rousseau — et l'on n'a point oublié de quel élan Mme Macdonald favorisa leurs recherches. — Leur labeur ruine les portraits fantaisistes, les interprétations où se joue le caprice tendancieux d'exégètes intéressés.

Nous attendions davantage du concours d'une exacte méthode ; par un extraordinaire abus de la notion de responsabilité, on prétend accabler la mémoire de Rousseau sous le poids de méfaits posthumes ; comme si l'on n'était point assez sûr de rendre haïssables ses actes et ses écrits, on invoque les gestes et les œuvres de soi-disant disciples ; on lui découvre une postérité infamante ; on dresse devant sa gloire un siècle de révolutions, et le fantôme encore plus épouvantable d'un avenir sans prescription. Procès un peu honteux, car c'est ainsi qu'on fait remonter au Sermon sur la montagne l'inéluctable nécessité des autodafés. Procès infiniment aisé à instruire et d'un grand effet. Réquisitoire qui autorise les rapprochements les plus imprévus, les plus audacieuses assimilations ; il n'est pas de limite à l'arbitraire, et l'on n'aperçoit point de fin au développement de cette double proposition : Rousseau est fou, voyez l'indignité de sa descendance spirituelle — la démence de Rousseau posée en axiome, reconstituons sa lignée en collectionnant les plus beaux cas de vésanie et de folie furieuse...

Nous attendions que quelqu'un vînt crier holà.

*
* *

Or, M. Edme Champion est le moins suspect des avocats de Jean-Jacques. D'abord, et j'en avoue ma surprise, ce défenseur d'un grand calomnié ne témoigne qu'une indulgence modérée, voire intermittente, au client dont le mauvais sort l'indigne; la sympathie de M. Edme Champion pour Rousseau n'est point constante et ne s'affirme jamais avec cette sérénité qui décèle les sentiments spontanés et profonds ; son admiration ne va jamais sans quelque réticence.

M. Edme Champion n'accorde à Rousseau qu'une adhésion hésitante et comme contrainte ; ni la vie ni l'œuvre de Jean-Jacques ne sont tout à fait selon le cœur de ce rude et clairvoyant critique ; que d'autres accomplissent pieusement le pèlerinage de Montmorency, que d'autres se fassent des reliques de branches de buis cueillies au jardin des Charmettes. M. Edme Champion ne pratique point cette superstition, et loyalement nous en informe : « Loin d'être entraîné par une grande tendresse, je n'aime pas Rousseau autant que je voudrais ; je crains même parfois de ne pas avoir pour lui assez de sympathie et de déférence. Peut-être ses dévots me reprocheront-ils certaines pages. Si, à mon grand regret, ils sont scandalisés, je m'en consolerai en pensant que ses ennemis doivent l'être plus encore. » Ne doutons pas du double scandale qui marquera le succès de ce livre ; pour l'instant ne présageons que la colère des dévots de Rousseau ; elle sera grande devant tel jugement aux décisives formules : ami ou ennemi, qui donc « éreinta » d'un plus violent effort le *Contrat social ?*

« En bien des cas il est impossible de savoir ce qu'il pense au juste, et probablement il ne l'a jamais su lui-même. On croirait que, comme Jupiter, il se plaît à amonceler les nuages...

« Au chapitre VI *de la loi*... Ceci ressemble à un casse-tête.

« Le chapitre suivant achève de nous déconcerter.

« La plus grande partie du livre n'est, comme l'a dit Lamennais, qu'un informe assemblage d'incohérences, d'absurdités et de contradictions. Si je ne craignais d'être irrespectueux, je montrerais en plus d'un endroit ce que Boileau appelait galimatias double, c'est-à-dire quelque chose d'inintelligible, non seulement pour le lecteur, mais pour l'auteur lui-même.

« L'impatience qu'il me cause est d'autant plus vive que ses divagations sont revêtues d'une forme claire et précise, que cette langue si ferme est au service d'un chaos de pensées dans lequel je me noie. »

Voltaire, au dire d'Émile Faguet, est un chaos d'idées claires ; M. Edme Champion proclamerait volontiers que Rousseau est, fréquemment, une nébuleuse de concepts imprécis.

Ainsi acquiert-il le droit d'entreprendre sa défense.

Ajoutez que le plus pur enthousiasme révolutionnaire anime la pensée, les discours de l'auteur de *La France d'après les Cahiers de* 1789 ; en est-il beaucoup parmi nos contemporains qui soient demeurés aussi près des grands conventionnels ? Par bien des traits M. Edme Champion semble le contemporain des premiers vainqueurs de la monarchie : une flamme séculaire échauffe ses écrits, aussi brûlante qu'au premier jour ; certes l'idéalisme républicain de nos ancêtres n'a point parmi nous de plus authentique représentant. Or quelle n'est point l'autorité de M. Edme Champion, prophète de la religion révolutionnaire,

lorsqu'il excommunie Rousseau, adversaire déterminé de la violence et des bouleversements sociaux ! — Jean-Jacques est, dites-vous, l'inspirateur des orateurs de 1789 et de 1793 ? Marat lui-même se réclamait du *Contrat social* ? L'histoire de nos dissensions était inscrite d'avance, et glorifiée dans les œuvres du solitaire d'Ermenonville ? — Ah ! relisez avec une plus ferme attention ces œuvres d'où l'on ne peut extraire une formule d'anarchie ou même un simple conseil de révolte qu'au prix de la plus condamnable habileté.

Surprendrions-nous ici l'une des secrètes et plus efficaces raisons de la défiance où M. Edme Champion tient l'œuvre de Rousseau ? Serait-ce point le modérantisme du timide critique des *Révolutions de Pologne* qui le prive d'une plus chaleureuse amitié ? Le républicanisme du citoyen de Genève était si tiède, si prudemment asservi au respect des usages et des institutions établies ! républicanisme théorique, inoffensif en vérité puisqu'il n'excluait point un faible, souvent avoué, pour un régime aristocratique.

M. Edme Champion secourrait Jean-Jacques d'un involontaire argument.

Du moins les plus prévenus n'iront-ils point récuser son témoignage : il vous prouve que l'influence de Rousseau sur les événements politiques de la fin du dix-huitième siècle demeure insaisissable, que les chefs du mouvement ignorent le *Contrat social* ou s'appliquent à en démentir les prévisions, quand ils n'en dénaturent point les enseignements. — Et certes le contraire eût été surprenant, et Rousseau serait l'unique exemple d'un philosophe dont les idées eussent été comprises et mises en pratique par tout

un peuple ; et c'est, n'est-il pas vrai, d'une assez pauvre philosophie que d'attribuer un tel pouvoir à un écrivain politique, et l'on étale une légèreté singulière, si l'on prétend que d'aussi amples crises ne sont point commandées par un complexe déterminisme, bien loin d'obéir aux abstractions d'un rêveur isolé. — M. Edme Champion démontre et prouve ; il triomphe sans joie ; voyez-vous pas qu'il eût été ravi de donner çà et là raison à ses adversaires ? de saluer en Rousseau un prophète ? de poursuivre dans ces clubs et ces assemblées, qu'il admire frénétiquement, la répercussion d'une lointaine éloquence ? d'accumuler en faveur de Rousseau les preuves d'une complicité glorieuse et efficace jusque par delà la mort ?

Il n'est pas enfin jusqu'au caractère même de l'érudition de M. Edme Champion qui ne dispose en sa faveur ; érudition ancienne, non point accumulation hâtive de fiches en vue d'une thèse à soutenir : érudition vécue et longuement méditée d'un lettré à qui les œuvres sont familières, et dont la pensée semble avoir pratiqué l'intimité des hommes eux-mêmes. D'avoir intimement connu quelqu'un nous met en garde contre telle opinion qu'on lui prête à tort ; ainsi M. Edme Champion proteste, dût son culte révolutionnaire en souffrir, lorsqu'on attribue à Rousseau un sentiment dont il se fût offensé : n'a-t-on pas soutenu que la Déclaration des droits de l'homme serait d'inspiration rousseauiste ? En vérité les législateurs qui la rédigèrent avaient bien lu le *Contrat social*, mais ils en ignorèrent étrangement l'esprit véritable : « du Rousseau tout pur » la fameuse Déclaration ! M. Edme Champion s'indigne, car c'est là

une affirmation invraisemblable ; il sait que cela est impossible ; il est sûr de son impression; à peine a-t-il besoin de préciser ses souvenirs pour énumérer les textes; ces textes sont significatifs ; le fussent-ils un peu moins, que son indignation nous eût précieusement éclairés ; reconnaissons en lui quelque chose comme un témoin de moralité : en est-il dont les avertissements soient plus pénétrants et plus justes ? Au reste les textes sont formels, et nul ne peut mettre en doute que Rousseau se fût révolté contre une déclaration aussi générale : n'a-t-il pas à maintes reprises témoigné qu'il convenait de s'enquérir de la race, du climat, de l'histoire des peuples avant de leur imposer des lois ? N'a-t-il pas, lorsqu'on lui demanda une Constitution pour la Corse, réclamé des statistiques, des cartes, des renseignements précis sur la flore et la faune, sur les mœurs des habitants, sur l'agriculture, l'industrie, le commerce ? N'est-il pas après cela dérisoire qu'on le tienne responsable d'une méthode purement abstraite, ignorante des réalités et du passé ?

Aussi bien la Déclaration des droits de l'homme n'est-elle pas l'aboutissement d'un système philosophique : M. Edme Champion en connaît la lente genèse déterminée au cours des siècles par d'innombrables souffrances, des abus que notre légèreté a bien de la peine à imaginer, une immémoriale tradition de rapines et de sang.

« Les principes de 89 n'ont pas été déversés sur notre sol comme des eaux amenées de loin par un ingénieux artifice ; ils sont comme les sources vives qui, spontanément, jaillissent des entrailles de la terre. Conséquence logique de notre histoire, la Déclaration pouvait, sans Rousseau,

être à peu près ce qu'elle est. Il faut lui appliquer ce que Mirabeau disait de la Révolution : La nation y a été préparée par le sentiment de ses maux plus que par le progrès des lumières. »

Et maintenant je me garderai bien d'affaiblir en la résumant l'argumentation de M. Edme Champion : il faut lire ce livre, en savourer la généreuse inspiration, la logique un peu âpre, irrésistible, l'érudition élégante, les réminiscences, la conclusion enfin qui nous interdit les jugements téméraires et les trop rapides généralisations. C'est juger Rousseau avec une intrépidité désolante que de voir en lui un doctrinaire : discerner en ses œuvres une doctrine ou encore deux thèses contradictoires — celle du *Contrat*, et celle des autres écrits — l'accuser là-dessus d'étroitesse ou de palinodie, quelle erreur ! Quand donc s'avisera-t-on de prendre ses œuvres pour ce qu'elles sont, le miroir d'un esprit complexe, prodigieusement vivant, c'est-à-dire rempli de contradictions, incapable, et d'ailleurs peu soucieux, de discipliner la surabondance de ses rêves, préoccupé enfin d'enseigner aux hommes le respect de ce qui est, de ce qui fut, du présent même critiquable, du passé même peu utile ou peu glorieux, l'amour de la paix, de la vraie liberté, de la simplicité, de la vertu ?

Il était temps que l'on écartât de « cet homme paisible... l'auréole sanglante » dont certains prétendirent le déshonorer.

Retenons ces sentences qui nous restituent sa vraie physionomie :

« La vérité est que, dans aucun livre de Rousseau, il n'y a de doctrine politique, et que dans le *Contrat*, il n'y

a ni réfutation, ni rétractation, ni palinodie ; Rousseau ne dément pas son système, il n'a pas de système.

« Avide de stabilité, de tranquillité, il souhaitait plutôt une vie patriarcale, une station durable dans l'ombre où ont végété les aïeux, la perpétuité des vieux usages et des anciennes coutumes, le maintien de l'ordre établi, cette espèce de bonheur qui consiste pour un peuple à n'avoir pas d'histoire. Il était sans ambition pour le genre humain comme pour lui-même... »

*
* *

Les contradictions de Rousseau, ses contemporains ne manquèrent point de les relever ; les reproches que lui en fit notamment Helvétius ont été longuement étudiés par M. Albert Keim [1]. M. Albert Keim n'ignore rien de la vie ni des gestes d'Helvétius. Rousseau médita, et, semble-t-il, admira les écrits d'Helvétius ; son admiration n'alla pas sans critiques ; Helvétius riposta ; au cours de son imposant et très attachant volume, M. Albert Keim élucide, définitivement, l'histoire de ce différend.

Nul doute que Jean-Jacques n'ait témoigné quelque tendresse au talent oratoire d'Helvétius ; nul doute qu'il n'ait accordé une sincère estime à l'auteur de l'*Esprit* pour cette conviction honnête et ardente, reconnaissable sous l'abondance des arguments et le faux brillant des paradoxes ; la « pluie d'or » d'Helvétius séduit ce poète... sans toutefois l'éblouir. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de l'*Esprit* annoté par Rousseau (et dont les notes furent publiées il y a plus d'un siècle) : on y voit

1. *Helvétius, sa vie, son œuvre.*

Rousseau s'élever contre le sensualisme excessif d'Helvétius, et opposer à la pure sensation le jugement, s'insurger contre la fameuse maxime : « Tout devient légitime et même vertueux pour le salut public » (simple constatation, affirme M. Albert Keim, qui avance des preuves péremptoires, et non comme on l'a cru formule d'un devoir). Rousseau corrige : « Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne sont en sûreté », et l'on sait qu'à maintes reprises il développe cette règle — dont on voit mal comment s'accommoderait un révolutionnaire. — Rousseau n'est point davantage convaincu par le paradoxe de l'égalité naturelle des esprits.

Et pourtant la pensée d'Helvétius influence et détermine celle de Rousseau ; l'une et l'autre semblent parfois se mêler et en vérité se confondre, jusque dans l'*Émile* où, de l'aveu de Rousseau, sont inscrites les objections les plus fortement motivées aux thèses fondamentales d'Helvétius ; les critiques mêmes de Jean-Jacques enveloppent un éloge, s'il est vrai — Palissot le croyait — qu'il ait désigné Helvétius en écrivant : « ... Tu veux en vain t'avilir, ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Helvétius se défendit dans le traité de l'*Homme ;* l'ingénieuse érudition de M. Albert Keim ne nous permet plus d'oublier les vivacités de cette réponse : Helvétius se défiait résolument de la bonté originelle de l'homme; il n'hésite point à citer des fragments inconciliables de l'*Emile* et de l'*Héloïse*.

Querelle sans issue : l'impertinent bon sens de Diderot prononça un équitable arbitrage :

« Les disciples de Rousseau, en exagérant ses principes, ne seront que des fous ; et les vôtres (il s'adresse à Helvétius), en tempérant vos conséquences, seront des sages... Rousseau croit que la société n'est propre qu'à dépraver l'homme de la nature, et vous croyez qu'il n'y a que de bonnes lois sociales qui peuvent corriger les vices originels de la nature... Rousseau écrit contre le théâtre et fait une comédie ; préconise l'homme sauvage, ou qui ne s'élève point, et compose un traité d'éducation ; sa philosophie, s'il en a une, est de pièces et de morceaux ; la vôtre est une. J'aimerais peut-être mieux être lui que vous, mais j'aimerais mieux avoir fait vos ouvrages que les siens. Si j'avais son éloquence et votre sagacité, je vaudrais mieux que tous les deux. »

*
* *

Les philosophes s'entendent rarement entre eux ; malentendu sans conséquence ; le mal commence dès que le profane prétend leur demander des règles de conduite et des principes de législation. On ne saurait faire retomber sur Rousseau la responsabilité des violences révolutionnaires, qu'il eût désapprouvées avec horreur ; la plupart des hommes cultivés qui assistèrent ou prirent part aux événements de 1789 et de 1793 avaient pourtant lu Rousseau ; bien peu l'avaient compris. Aucun fait n'illustre mieux cet aveuglement général que l'aventure du comte d'Antraigues : Rousseau lui avait confié le manuscrit d'un ouvrage inachevé destiné à compléter le *Contrat social :* « Il m'autorisa à en faire, dans le courant de ma vie, l'usage que je croirais utile. » L'édition des œuvres de Rousseau que j'ai sous les yeux[1] reproduit la note où le député du Vivarais

1. Chez Dalibon, 1824.

divulgua ses angoisses et enfin cette résolution que nous estimerions aisément monstrueuse : il songe en 1789 à publier ces conseils d'outre-tombe : « Relisant cet écrit... je crus (j'étais encore dans le délire de l'espérance) qu'il pouvait être infiniment utile à mon pays et aux États-Généraux. » D'Antraigues consulte un ami : « Il me prédit que les idées salutaires qu'il offrait seraient méprisées, mais que ce que ce nouvel écrit pouvait contenir de dangereux pour une monarchie, serait précisément ce que l'on voudrait réaliser. » D'Antraigues hésite :

« Combien je murmurai de ces réflexions ! combien elles m'affligèrent ! Je respectai l'ascendant de l'amitié unie à l'expérience et je me soumis. Ah ! que j'ai bien reçu le prix de cette déférence ! Grand Dieu ! que n'auraient-ils pas fait de cet écrit ! comme ils l'auraient souillé, ceux qui, dédaignant d'étudier les écrits de ce grand homme, ont dénaturé et avili ses principes ; ceux qui n'ont pas vu que le *Contrat social*... que Rousseau... ménageait tous les préjugés trop enracinés pour être détruits sans déchirements, et disait, après avoir tracé le tableau le plus déplorable de la constitution dégénérée de la Pologne : corrigez, s'il se peut, les abus de votre constitution, mais ne méprisez pas celle qui vous a fait ce que vous êtes. »

D'Antraigues détruisit l'inquiétant manuscrit ; son geste, que déplore notre époque, respectueuse des œuvres et de la pensée, a peut-être pour excuse sa signification : puissent nos historiens de la littérature le méditer, et se souvenir que l'éminente dignité de la pensée a son prix, et qu'on n'avilit pas le génie en l'incriminant de serviles compromissions : que Caliban se réclame de Prospero, nous ne sommes pas dupes.

LES MÉMOIRES DE CASANOVA

Il paraît que nous n'avons point une édition définitive des *Mémoires* de Casanova[1].

Notre temps édite ou réédite les rapports secrets de la police au roi, les œuvres des conteurs libertins, les chroniques et les romans scandaleux ; il ramène au jour toute cette boue du dix-huitième siècle, cette basse, cette vaine littérature, qui n'a point toujours, hélas! et quoi qu'on en dise, l'excuse de paraître spirituelle. On édite, on réédite les plus indigentes élucubrations, les récits les plus plats, les plus monotones, où rien n'arrive qui ne soit trop prévu, récits en vérité édifiants s'il n'en est guère de plus propres à nous dégoûter du vice et de la perversité par l'ennui. Et nous en sommes réduits à des éditions de hasard, à de frauduleuses éditions, à des éditions incomplètes, tronquées, audacieusement contradictoires des *Mémoires* fameux de Jacques Casanova, chevalier de Seingalt !

1. Édouard Maynial, *Casanova et son temps.*

Ce scandale, que l'illustre escroc ne prémédita point, ne saurait durer.

Songez que lorsqu'en 1820 Carlo Angiolini apporta à l'éditeur Brockhaus de Leipzig le manuscrit intitulé *Histoire de ma vie jusqu'à l'an* 1797, le double souhait d'une spéculation heureuse et d'une suffisante correction fit réduire exagérément un texte trop touffu ; l'édition allemande, purgée par G. de Schütz de maintes pages scabreuses ou diffamatoires, s'enrichit de contresens et d'inexactitudes qu'amplifia la fâcheuse traduction française de Jung et Aubert de Vitry. Sur quoi Brockhaus, enfin soucieux d'exactitude, confia à un certain Jean Laforgue, professeur de français à Dresde, le soin de publier un texte acceptable ; or, ce Laforgue s'acquitta de sa tâche de façon à mériter l'exécration des érudits et des simples amateurs de documents authentiques : ce Laforgue, ignorant et benêt, expurgea une fois de plus et, pour mieux les défigurer, récrivit en grande partie les Mémoires... Et voilà les sources empoisonnées où n'hésitèrent point à puiser avec le plus équitable et le plus désolant éclectisme tous les éditeurs qui vinrent ensuite.

Confrontez deux des principales éditions, celles de Garnier et de Rosez ; voyez comme elles s'accordent ; quand la première porte :

« Irène quitta Trieste au commencement du carême avec la troupe dont elle faisait partie ; je la retrouvai trois ans plus tard à Padoue, avec sa fille, devenue charmante, et avec laquelle je renouvelai connaissance de la façon la plus tendre.

la seconde affirme :

Elle quitta Trieste avec toute la troupe vers le milieu du carême. Le lecteur la retrouvera cinq ans plus tard à Padoue lors de mes relations intimes avec sa fille... *matre pulchra filia pulchrior.*

Ou bien encore, il nous faut choisir entre ces versions relatives à Saint-Germain : « il y a six ou sept ans qu'il est mort à Schleswig » — « j'appris depuis que le célèbre charlatan était mort en Silésie »...

Avouez qu'on ne saurait se désintéresser plus manifestement de la chronologie, de la topologie, de toutes ces strictes disciplines par où s'avère le respect dû aux textes. Avouez que nous traitons ce sympathique Casanova avec quelque désinvolture, que nous ne manifestons à sa mémoire nulle honnêteté, qu'il serait en droit de se plaindre... Certes, Jacques Casanova, chevalier de Seingalt, n'a rien fait pour mériter le frivole abandon où nous laissons maintes œuvres illustres et maints grands écrivains.

Il est temps, il est urgent que ce scandale soit rayé de nos préoccupations ; les grands écrivains peuvent attendre ; Casanova ne mérite pas cette pieuse indifférence ; bientôt, prochainement, nous connaîtrons enfin le texte complet de ses Mémoires ; une édition définitive nous sera offerte, et ce sera la seule exacte, la seule correcte, et comme la première. L'homme de lettres à qui nous en serons redevables bénéficiera des travaux de nombreux devanciers ; car il y a des « casanovistes » en France, en Allemagne, en Italie ; il en est à Madrid et à Prague, à Copenhague et à Constantinople : la disgrâce dont est injustement frappée la mémoire littéraire de leur héros exalte leur zèle ; ils multiplient les plus ingénieuses enquêtes.

En France il y a M. le docteur Guède : nul n'a plus patiemment approfondi l'œuvre et la carrière fertile en incidents et en exploits variés de l'aventurier vénitien ; le docteur Guède a suivi Casanova pas à pas sur toutes les routes de l'Europe ; avec lui il s'est évadé des Plombs, et l'a contraint à confesser la relative facilité d'une opération trop célébrée ; il l'a accompagné à Barcelone où les archives de la citadelle n'ont point oublié les noms des prisonniers qu'énumèrent les *Mémoires ;* aux *Enfants-Trouvés* à Paris, où certain acte de naissance témoigne que Casanova ne s'est point vanté mensongèrement d'une paternité clandestine ; dans les études des notaires parisiens, où l'on conserve maints actes, baux, contrats et inventaires propres à donner une idée assez précise de ses affaires privées... Très malheureusement, le docteur Guède écrit peu ; il est de ces collectionneurs qui jouissent jalousement de leur trésor et n'en font les honneurs qu'aux initiés ; un jour sans doute, il consentira de plus amples largesses ; et ce sera une mine précieuse ouverte à nos curiosités.

En Danemark, il y a M. Tage E. Bull, à qui rien n'échappe de ce qui peut intéresser un vrai casanoviste ; Tage E. Bull nous donnera, en collaboration avec le vénitien Aldo Rava, une bibliographie casanovienne ; et ce sera un très gros livre, fruit d'un immense et difficile labeur. Un de ses compatriotes, le docteur L. Bobé, éclairera les relations de Casanova et de Saint-Germain : le Danemark se souvient encore de Saint-Germain et du fameux arcane ou eau de jeunesse, cette jouvence qui fit déraisonner Louis XV et Mme de Pompadour ; vous en doutiez-vous ? « Toutes les pharmacies du Danemark en

vendent encore ; dans des quantités de plus en plus petites, il est vrai, car les jours sont loin où le landgrave de Hesse-Cassel payait à un médecin de Slesvig, le docteur Lossau, la somme de 1200 rixdalers (plus de 5.000 francs) par an, uniquement pour préparer les médicaments de Saint-Germain. »

Dès maintenant nous pouvons rendre justice aux œuvres essentielles de F. W. Barthold (*Geschichtlichen Personlichkeiten in J. Casanova's Memorien*), Armand Baschet (*Preuves curieuses de l'authenticité des Mémoires de Casanova*), et Alessandro d'Ancona (*Aventuriere del secolo XVIII*) : il faudrait citer encore les noms de Symons en Angleterre, de Brockhaus et Ottmann en Allemagne, de Charles Henry, Octave Uzanne, Malher, Philippe Monnier en France, de Rinaldo Fulin, Bazzoni, Lanza, Ademollo, Ettore Mola, Malfatti, Belgrano, Masi Bargellini, Carletta, Corrado Ricci, Frati, Dolcetti, etc., etc., en Italie ; et l'on renonce à dénombrer les fiches accumulées au cours d'un demi-siècle dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, les articles, les notes et notules qui s'envolent quotidiennement des bibliothèques et archives d'Europe, les curiosités qui partout rivalisent et s'entr'aident et s'élancent sur toutes les pistes où le moindre indice signale un souvenir probable de Casanova.

*
* *

Ainsi Casanova, le vrai Casanova nous sera prochainement révélé ; on peut se demander si cette révélation constituera un événement littéraire ; on se

le demande sans oser l'espérer ; il est bien vrai que Jean Laforgue écrivait platement, et qu'il élimina du texte des *Mémoires* les hardiesses de langage et les tournures par où se rehausse le relief d'un style ; il est certain que Jean Laforgue travailla avec un zèle constant et un indéniable succès à rendre insipide la langue de Casanova ; ce vandalisme dûment constaté, rien ne prouve que le dommage ait été grave. Casanova, parmi tant de titres qu'il revendiqua tour à tour, affectionna celui d'homme de lettres ; il n'en était guère, en ces temps reculés, qu'il fût plus aisé d'usurper. Nous sommes toutefois bien obligés de croire que sa faconde dépassait infiniment sa verve d'écrivain ; ses dupes innombrables — toutes n'étaient point sottes — témoignent de son charme, et de cette séduction qui accompagnait le chatoiement de son insidieuse parole ; il fut, en un siècle de causeurs, un étourdissant compagnon ; si quelques-unes de ses pages échappèrent, ainsi qu'il semble probable, au tripatouillage de ses collaborateurs imprévus, on hésitera à lui attribuer un rang parmi les littérateurs de son temps ; du moins ce rang sera-t-il modeste ; entre tant de conteurs son originalité paraît douteuse ; et si ses *Mémoires* sont comparables, pour la diversité des situations, le mouvement, le romanesque des aventures à tels exemples fameux du roman picaresque, on n'ira point prétendre que le style en soit supérieur ou même égal à celui de Lesage.

N'allez point croire toutefois que la laborieuse résurrection des authentiques *Mémoires* ait été entreprise pour le plaisir de deux ou trois douzaines de dilettantes, et je ne sais quel public de lecteurs hon-

teux : « Il y a des œuvres, comme des hommes, écrit fort justement M. Edouard Maynial, qui sont au-dessus de leur réputation. Ce sont leurs lecteurs qui ont fait tort aux unes, comme aux autres les mauvaises relations. Celles de Casanova étaient de la pire espèce, et longtemps ses lecteurs n'ont guère mieux valu. » Collégiens précoces à l'imagination excitable, vieillards préoccupés de séniles galanteries, ce n'est point pour vous satisfaire que d'honnêtes érudits se vouèrent aux plus ingrates recherches, qu'une petite armée d'enquêteurs explora durant un demi-siècle les archives de l'Europe, que fut enfin accomplie la fastidieuse besogne d'où surgira savamment commentée, exacte, garantie, l'édition modèle, l'édition-étalon, immuable, *définitive !*

Et je n'ignore point que toutes ces enquêtes, et ces besognes et ces labeurs ne parurent point si ingrats ni si fastidieux à tous ces chercheurs ; le plaisir de la plus mince découverte récompense magnifiquement une âme d'érudit ; d'ailleurs l'érudition a pour ainsi dire sa fin en soi-même ; il convient de la ranger parmi ces activités heureuses de se dépenser, et qui n'ambitionnent presque rien au delà du bénéfice d'un salutaire exercice ; si bien qu'elle demeure fréquemment indifférente à l'objet même de ses recherches et ne s'en préoccupe guère plus que d'un prétexte ; merveilleuse indifférence, la première des vertus professionnelles qu'une discipline vraiment scientifique enseigne aux jeunes savants : elle est la cause déterminante des plus héroïques et parfois des plus singulières abnégations : et par exemple, si le culte n'en était efficacement entretenu et prêché, verrait-

on dans nos Universités, ouvertes aux collaborations féminines, de vraies jeunes filles se charger parfois des plus scabreuses missions ? Demandez à une philologue si les pires audaces d'un scribe moyennâgeux l'inquiètent ou seulement l'émeuvent...

Heureux les érudits qui s'avisèrent de contrôler les récits de Casanova ! Nul sujet plus vaste sans jamais atteindre à la grandeur ; son ampleur est faite de la multiplicité des infimes problèmes qu'il propose à nos sagacités patientes ; petits problèmes, petites énigmes, gros mensonges sans portée qu'il s'agit de démasquer, vantardises, cryptographie malicieuse que l'on devra transpercer d'une lumière implacable et vengeresse ; joli désordre où hommes et choses perdent leurs proportions et se mêlent au mépris de toutes les lois d'une juste perspective ; on dirait d'un puzzle prodigieux, un peu puéril, et tout de même fort sérieux, puisque d'innombrables parcelles de vérité historique habitent ce brillant chaos... Ordonner ce puzzle, un coin minuscule de ce puzzle, quel triomphe pour un érudit ! Certes, nous aurions tort de plaindre les « casanovistes ». Et telle est la complexité du jeu auquel ils se plaisent que la seule volupté d'en vaincre les difficultés suffit à expliquer leur application et leur zèle quasiment fanatique ; n'allez point subtilement leur prêter d'autres desseins, je ne sais quelles curiosités, je ne sais quelle passion secrète ; il nous plairait, il n'est point improbable que Casanova doive à de bonnes âmes candides tant de soins par où survivra le récit de ses noirceurs, la complaisante peinture de ses vices et de son infamie.

* * *

En somme, nous comprenons très bien cette débauche d'enquêtes micrographiques ; le zèle des casanovistes ne nous scandaliserait pas, même s'il nous paraissait utile ou superflu à la façon d'un sport; le sport est sans doute le moins critiquable des luxes... Mais les casanovistes ne l'entendent point ainsi ; l'admirable est qu'ils entendent faire œuvre utile, et qu'ils nous contraignent à envisager très sérieusement jusqu'aux plus frivoles en apparence de leurs démarches et de leurs écrits.

Et voici un argument dont se serait fort bien passé leur cause, mais qu'ils invoquent avec une conviction croissante : les aventures de Casanova ne sont point toutes imaginaires ; on s'en doutait, mais on ne soupçonnait point que la part de la réalité et des souvenirs vécus fût aussi grande en cette épopée du charlatanisme, et de la crapuleuse intrigue. Casanova a vraiment rencontré la plupart des personnages qu'il portraicture ; il a visité les villes et les pays qu'il dépeint, constaté les mœurs qu'il décrit. Il est une manière d'historiographe capricieux, mais fréquemment véridique, des événements auxquels il assista : son œuvre mérite le titre qu'il lui donna ; il est un mémorialiste à peine plus suspect que tant d'autres dont nous invoquons couramment le témoignage. Casanova devient l'auxiliaire inévitable de nos plus graves historiens ; et si vous me demandiez une preuve de cette soudaine dignité où se hausse l'homme des Plombs, je vous citerais ces lignes que signa naguère M. Morel Fatio : « Qu'on ne s'étonne

pas de nous voir invoquer ici le témoignage de cet auteur décrié. Plusieurs travaux récents ont démontré la parfaite exactitude des renseignements de Casanova sur les choses d'Italie et de France. Nous avons constaté qu'il n'était pas moins bien informé des choses d'Espagne, de celles, bien entendu, qui étaient de sa compétence. »

La compétence de Casanova va plus loin qu'on ne l'eût supposé... Félicitons de cette découverte les casanovistes qui tout de même en tireront, aux yeux du public, un surcroît de considération. Quelque lustre en rejaillira sur la mémoire du chevalier de Seingalt; assez habile pour mettre la postérité dans l'impossibilité de nuire à sa réputation, avait-il prévu que nos scrupules accorderaient à ses *Mémoires* une utilité, et parfois comme une excuse honorable? Il était peu soucieux d'honneur; n'allons point l'accabler d'une vaine louange, mais servons-nous de ses écrits; souffrons que nos historiens les consultent avec une prudence avertie; Casanova est un témoin qu'il ne faut point toujours ni d'abord récuser; il ne sera jamais un témoin de moralité... Rééditons ses Mémoires; ils prendront rang parmi les innombrables documents d'où nous extrayons une connaissance approximative du passé; ils sont à demi historiques; leur venin en semblera désormais comme stérilisé; déjà s'évapore ce parfum de scandale qui longtemps parut faire leur prix; seuls quelques moralistes, psychologues moroses, quelques artistes misanthropes en retrouveront l'arome évanescent... Casanova connaîtra la paix majestueuse de l'édition définitive.

LES MÉMOIRES DE FRÉNILLY[1]

Né en 1768 d'une famille de « haute finance », le baron François-Auguste de Frénilly fut toute sa vie un « aristocrate féroce » ; Louis XVIII, toujours spirituel, l'appelait M. de Frénésie. Ce frénétique aristocrate était riche, il le fut toute sa vie. Il sut avec le même bonheur sauvegarder l'intransigeance de ses « principes » et l'intégrité de son patrimoine : la Révolution, l'Empire bouleversent la France et l'Europe : en 1815 le baron de Frénilly est aussi riche, il n'est pas moins aristocrate qu'en 1789. Il n'est point de ceux qui risquent dans les conflits des hommes leur opinion ou leurs capitaux ; en présence des événements les plus graves, un Frénilly s'abstient : à peine le voit-on un instant enrôlé dans le bataillon royaliste de la garde nationale des Filles Saint-Thomas : il assiste à la journée du 10 août en défenseur du château ; il s'échappe de la bagarre le

1. *Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France* (1768-1828), publiés avec introduction et notes par Arthur Chuquet.

plus aisément du monde; il traversera sain et sauf toutes les bagarres...

Il n'émigre point, vit assez commodément dans ses terres, à Paris où les autorités révolutionnaires l'inquiètent peu. Ni sollicitations, ni sommations ne feront qu'il se compromette; une fois, il fut sur le point de songer à jouer un rôle : c'était sous le Directoire, qu'il haïssait; Frénilly et son ami Terray, las de leur oisiveté, eussent accepté d'entrer dans la diplomatie, si on leur eût offert un poste honorable.

Quarante ans plus tard Frénilly ne songe point sans terreur à cet instant de faiblesse : « Dieu sait où un premier pas m'aurait mené ! » Dieu aidant, Frénilly demeura oisif : à un dîner chez Staël, il rencontre Bourgoing, qui lui offre le titre d'attaché à l'ambassade d'Allemagne; Frénilly, jugeant « ce début trop mince », refuse... Frénilly, oisif, gère sa fortune, se marie sous le Consulat, et sous l'Empire élève ses enfants : « Il existe, écrit-il, un métier commun à tous les états, et dont aucun ne dispense, c'est celui de propriétaire : il faut savoir administrer, accroître et défendre son bien, l'étudier, le connaître, et si le ciel m'a départi un talent, c'est celui-là, que j'ai poussé jusqu'à la minutie. » Vers la fin de l'Empire le potager de Frénilly est le plus beau de France, ses plantations sont admirées des agronomes... Frénilly n'a servi ni un régime, ni un parti; cet aristocrate, en qui survivent de solides instincts bourgeois, est riche; il juge du haut de sa fortune et de son immuable intransigeance les déboires et les palinodies de ses contemporains.

En 1814, Frénilly endosse l'habit de garde national, qu'il avait quitté le 10 août 1792; il court au-

devant du comte d'Artois. Il passe en Angleterre durant les Cent jours, rentre en France après Waterloo ; il écrivaille ; il ne néglige ni ses placements ni ses cultures ; il multiplie ses plantations ; son potager prospère ; ses revenus ne diminuent point... Les ultras le font élire député en 1821, l'introduisent en 1824 au Conseil d'État ; il est en 1827 de la fournée des soixante-seize pairs.

Il émigre au lendemain de la Révolution de 1830 ; cet exil volontaire fut l'unique faute de sa vie : il l'expie cruellement ; il erre en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Autriche, sans pouvoir secouer un long ennui ; il aime mieux « radoter que végéter » ; il écrit ses souvenirs qu'il mène jusqu'en 1827.

*
* *

Frénilly pendant la plus grande partie de sa vie n'a pas d'histoire. J'ose dire que là est son essentiel mérite à nos yeux ; son abstention lui confère une espèce d'originalité.

Il y eut entre 1789 et 1815, une France qui ne fit point la guerre, qui ne prit aucune part aux émeutes ni aux tumultes populaires, qui n'intrigua, ni ne complota, qui se désintéressa de la diplomatie, de la politique, de l'administration, une France passive, spectatrice quasi-muette sinon indifférente de la plus prodigieuse aventure... Nous oublions communément cette France-là, séduits par l'autre, agissante et guerrière, audacieuse, violente, éloquente. Frénilly fut de cette France qui vécut à l'écart des discordes civiles... mais non point d'une

vie humiliée ou morose ; Frénilly appartient à un groupe social qui se divertit, voyage, jouit de ses châteaux en province, de ses hôtels à Paris, ne cesse de vaquer à ses intérêts, à ses plaisirs avec la plus surprenante liberté d'allures. Du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan, Frénilly court les routes : à peine la Terreur l'arrête-t-elle un instant ; il a des terres à surveiller, des amis à visiter ; il se souvient de bals innombrables ; il évoque l'existence brillante et facile d'une classe sociale que les historiens n'ont point accoutumé de nous faire connaître ; il l'évoque avec une extraordinaire abondance de détails précis.

Cette précision, cette abondance sont pour nous d'un grand prix. Comment toutefois n'avouer point quelque perplexité ? Frénilly écrit ses souvenirs de de 1837 à 1848, au hasard de ses étapes d'exil, à Rome, à Bologne, à Trieste, à Ischl, à Innsbruck, à Gratz « pour tuer le temps » ; il ne consacrera à son récit que ses « heures de lassitude », ses « mauvaises heures », « et, par exemple, je le commence aujourd'hui 24 février 1837, à Rome, parce qu'il pleut, parce que je n'ai ni la force de ne rien faire, ni le courage de rentrer pour un jour dans cette carrière des parlements qui veut de la suite et de la méditation » ; il n'a point, assure-t-il, d'annales sous la main ; il se trompe sur la date des faits les plus connus. Pourtant Frénilly, à quarante ans d'intervalle, reconstitue avec minutie l'itinéraire de ses excursions de jeunesse ; il n'omet ni un « raoût » ni une partie de campagne ; il énumère les noms de tous ceux ou de toutes celles qu'il y rencontra ; il crayonne d'innombrables portraits ; il n'oublie ni un tic, ni un détail de toilette ; il sait le nom, la figure des laquais,

le nombre des carrosses, et jusqu'à la robe des chevaux... Cela ne laisse pas que d'être inquiétant, et l'on eût aimé pénétrer le secret d'une aussi surprenante mémoire : pourquoi M. Arthur Chuquet, qui illustra de notes savantes et spirituelles le texte de Frénilly, n'a-t-il point tenté d'élucider ce petit problème ?

Et sans doute Frénilly ne s'appesantit point sur ses souvenirs d'enfance : adolescent, il entend que nous n'ignorions rien de ses études, de ses goûts, de ses amitiés : le voici à Reims, où deux années il étudie le droit en compagnie d'un abbé ignorant et fantasque ; il voyage, découvre la Normandie, le Rhin, la Hollande, l'Angleterre ; séjourne-t-il à Paris, trois fois par semaine il est admis au cercle intime de d'Alembert ; il rencontre Condorcet, « grand homme bellâtre, engoncé, sentencieux, doctrinaire, académique en tout et transpirant l'orgueil par tous les pores, haineux, jaloux, ambitieux... », l'abbé Maury, dont il admire l' « exubérance de santé, de muscles et de poumons », l'abbé Dellile, « fluet, exigu, cacochyme, léger comme la plume, tout nerfs et imagination, mais aplati par ce colosse de Maury », Marmontel, « papillon émérite, devenu vieux et pesant, qui dormait sur trente mille livres de rente amassées en petits contes moraux, en petits opéras-comiques et en petits articles du *Mercure* », l'abbé Morellet, « bénéficier, prêtre sans croire en Dieu, et pensionné par l'Église pour la détruire, garçon philosophe quand Voltaire l'appelait l'abbé Mords-les, et passé maître dans les dîners du baron d'Holbach... »

Condorcet, Maury, Delille, Marmontel, Morellet... Frénilly les oublie tous auprès de la petite Renaud, de l'Opéra italien, « petite sylphide pétillante d'esprit, de grâce et de gentillesse, qui... eût peut-être avancé beaucoup mon éducation si les chevaux de poste ne fussent venus fort à propos nous enlever ». Les chevaux de poste enlèvent Frénilly et son abbé : l'abbé et Frénilly explorent méthodiquement la Suisse ; les *Souvenirs* ne nous font grâce ni d'un relais, ni d'une auberge : désormais le flux des anecdotes coule intarissable, mais non point monotone.

*
* *

Abondance, précision, variété, variété pittoresque : Frénilly exècre les « garçons philosophes », la philosophie, l'abstraction ; il excelle à observer les mœurs dans leurs manifestations concrètes et à saisir le sens de leur évolution ; comment ne distinguerait-il pas que dès 1787 « tout dégringolait » ?

Tout dégringolait : abbés et prélats arboraient l'habit court, brun ou violet ; présidents, magistrats, se montraient en frac et en catogan ; la perruque, favorable aux distinctions sociales, était abandonnée de tous ; les femmes proscrivaient les paniers, remplacés par les jupes serrées et les « pierrots » ; « en panier la coquette la plus légère avait l'air d'une matrone ; en pierrot, la plus sévère matrone eut l'air d'une linotte ». Une transformation du costume décèle de nouvelles tendances d'esprit et de caractère.

« Cependant, notre abjuration n'était pas complète, nous portions encore les bas de soie blancs, les souliers

à boucle, et la poudre... Nos fracs aussi conservaient quelque nuance de parure; ils étaient de très beau drap rayé en soie, et on les relevait par une garniture de boutons très brillants et très chers...

« Mais le négligé complet prenait pas à pas le dessus.

« Quand la botte eut passé le seuil d'un salon, la victoire fut consommée : j'ai fait moi-même cette folie d'aller l'après dîner à cheval au Bois de Boulogne en culotte de nankin, bas de soie et escarpins, et de revenir chez moi passer de petites bottes à revers jaunes, pour souper en ville. C'était le suprême de l'impertinence et la quintessence du bon ton... »

Puissance de la mode qui s'impose aux plus forcenés aristocrates, et souvent trahit la contagion des idées :

«... La Révolution était fort à l'aise dans les salons, en force dans les uns, en minorité dans les autres, mais pourtant honorablement reçue, parce qu'au lieu d'y entrer en sabots comme elle l'eût fait en province, elle entrait en escarpins, frisée, et portant les noms qui trouvent toujours les portes ouvertes... Il y a beaucoup de nuances et de dégradations, beaucoup de blanc d'argent devenu gris-perle, beaucoup de couleur de rose qui tirait insensiblement sur le rouge, et déjà c'était chose peu commune de rencontrer à Paris ces couleurs primitives, nettes et tranchées, que l'isolement conservait intactes en province... »

La province ignore le jacobinisme « habillé d'airs de cour »; Frénilly s'y attarde : à Beaucaire, la foire le retient; il visite Montpellier, Narbonne, Toulouse, Bordeaux; il se fixe à Poitiers; à Poitiers Frénilly danse beaucoup, et sans doute s'initie — car il est tout le contraire d'un esprit frivole — à l'administration des vastes propriétés; nous sommes en 1789, en 1790... Aristocrate forcené, Frénilly s'inquiète

peu des événements publics : le moyen toutefois d'ignorer la Révolution, qui soulève jusqu'au fond des provinces l'épouvante et l'enthousiasme ! Frénilly accourt à Paris pour ne point manquer le spectacle de la fête de la Fédération. Sa mère donne des dîners; elle hérite de son oncle Saint-Waast trente mille livres de rente et l'hôtel de Jonzac, qui est une somptueuse merveille : Mme de Frénilly répare, agrandit l'hôtel de Jonzac; elle donne des bals; sa fille a vingt ans : « Une grande fortune, un grand mérite, de la beauté, de l'esprit, des talents ne suffisent pas pour aplanir les chemins; il faut que ces capitaux soient placés pour qu'ils rapportent, c'est-à-dire qu'ils se trouvent en évidence, à la hauteur, au rang, au niveau qui leur conviennent pour être vus, pour être appréciés et recherchés »... Nous sommes en 1792 : l'heureux temps ! la joyeuse époque ! *Depuis longtemps l'hiver n'avait pas été si brillant*; chez sa mère, Frénilly rencontre « de la bonne et loyale aristocratie financière encore saintement murée de ses vieilles mœurs »; ailleurs, il se frotte aux beaux esprits royalistes; sur tous et sur toutes son invraisemblable mémoire a retenu des anecdotes touchantes, piquantes, et les légendes et les médisances qui couraient les salons...

L'heureux temps : « Nous dansions, nous jouions la comédie, nous faisions des orgies de campagne : jamais on n'avait été plus en train de s'amuser. » Ce n'était point insouciance ou ignorance du péril prochain : « Nous voyions clair, nous étions sur nos gardes et préparés à tout; mais le sentiment qui nous remplissait tous, c'était une pleine confiance, une impatience extrême d'en finir avec la canaille par un

coup décisif, un vif désir qu'elle le provoquât, et une entière certitude de la victoire. » La canaille fit le 10 août : Frénilly vit le roi se réfugier à l'Assemblée :

« Le douloureux cortège se mit en marche; il descendit en silence le grand escalier de l'Horloge, bordé de vieilles moustaches suisses qui ruisselaient de larmes. Le roi et la reine marchaient les premiers, Mme Élisabeth suivait entre les deux enfants... Viennent ensuite une cinquantaine de personnes de leur service. Nos deux compagnies enveloppaient le groupe... Nous restâmes au pied de l'escalier qui descendait de la terrasse. Nous n'y étions pas depuis un quart d'heure que nous vîmes avancer le long de la terrasse des sans-culottes armés de piques que surmontaient des espèces de casques rouges et noirs. A mesure qu'ils approchaient, nous reconnûmes cinq têtes que ces cannibales venaient d'abattre dans la cour des Feuillants... »

De tels tableaux sont rares dans les Souvenirs de Frénilly : la Terreur lui fut clémente : voyages et villégiatures; si la Révolution compromet un instant la fortune de ce prudent millionnaire, elle ne le ruine pas : en 1794, une sorte de famine sévit dans Paris; Frénilly a « du bon vin dans sa cave »... Je crains que nos révolutionnaires n'aient été calomniés. Frénilly boit son vin, Frénilly spécule, amasse « des magasins de sucre », et s'il y perd quelque vingt mille francs, nous ne déplorerons pas plus que lui une aussi négligeable catastrophe : Frénilly a le bon goût de n'y point insister ; il préfère nous entretenir, le plus aimablement du monde, de *l'Abbé*, que Mme de Frénilly tenait de « ce malheureux Hérault de Séchelles : l'Abbé était un petit chien de Poméranie, noir comme du jais, à l'exception d'un petit rabat blanc... »

En 1795, en 1796, Frénilly « étend le cercle de ses relations »; il est d'une petite *Académie de chansons* qui s'assemble chez son ami Vindé :

C'est là qu'en un discret asile
D'abeilles un modeste essaim
A bâti sa ruche tranquille,
Non loin des roses d'un jardin.
Deux fois le mois dans un parterre
Chacune, ayant bien butiné,
Porte à la ruche hospitalière
Tout le miel qu'elle a moissonné.

En 1797, Frénilly a une pièce reçue aux Français, qui n'est point jouée ; il écrit un vaudeville, les *Trois tanies* qui est joué et sifflé : galamment Frénilly s'enrôle parmi les siffleurs. La même année il marie sa sœur... Au reste, le Paris du Directoire n'est point mélancolique ; Mme de Frénilly donne plus que jamais des dîners ; tous les samedis, elle réunit de vieux amis ruinés, « et comme chacun mangeait pour quelques jours, elle appelait ce samedi son *jour d'ogres.* »

En 1799... ah ! « Paris fut fort brillant dans cet hiver de 1799 » ; le « cercle des relations » de Frénilly est extrêmement étendu si l'on en juge par les noms qu'il cite. Les modes sont pittoresques, modes masculines qui « touchent au beau idéal du ridicule », modes féminines, que l'on met en chansons :

Grâce à la mode
On n'a rien d' caché,
On n'a rien d' caché, c'est plus commode,
On n'a rien d' caché,
J'en suis faché.

Frénilly séjourne fréquemment au château du Marais où « la vie est... douce, intime, brillante et bruyante », où l' « on fait une chère excellente... »; les « assises » du Marais prennent fin le 1er octobre; de là on va à Champlâtreux, de Champlâtreux à Sannois, chez Mme d'Houdetot, de Sannois à Méry, chez Christian de Lamoignon... « cette société était une volée de pigeons qui, plus ou moins nombreuse, se retrouvait toujours ».

*
* *

Frénilly qui censure rétrospectivement les consuls, le premier consul, l'empereur, l'entourage de l'empereur, Frénilly échappe aux persécutions politiques : Frénilly s'abstient; il n'en pense pas moins; il réalise l'incroyable : il est *libre* — Frénilly est heureux. — Son abstention, sa prudence, son bonheur finissent par exiter l'attention sympathique de l'Académie; il faillit en être (du moins l'affirme-t-il); une malencontreuse brochure qu'il publia en 1814 l'empêcha d'être élu... Sous la Restauration, Frénilly joue un instant un rôle public : il multiplie sur cette époque les anecdotes; il est jusqu'au bout de ses Souvenirs, précis, abondant, violent, spirituel; son livre est un répertoire d'où bien peu de contemporains sont absents; mais encore que nous ne dédaignions pas sur la France de Louis XVIII et de Charles X le témoignage d'un « ultra », c'est sans doute la première partie des Souvenirs qui nous offre le plus de nouveauté : voici une France que l'on né-

glige de découvrir, une France qui ignore presque les crises révolutionnaires et guerrières, une France heureuse, voici toute une classe sociale avisée, privilégiée, égoïste — qui ne l'est point ? — Lisez les Souvenirs du baron de Frénilly.

TROIS RÉVOLUTIONNAIRES

SAINT-JUST

Nous pensions tous, n'est-il pas vrai, que les excessifs éloges et les superlatifs, si vains, de la « critique » ne pouvaient s'appliquer qu'aux contemporains; il est entendu que tous nos écrivains ont du génie; une admiration modérée est offensante; il n'est plus de louange que frénétique... Nous pensions aussi que l'équité était plus aisée envers les morts; s'il était un groupe d'écrivains rebelles aux indulgences et aux abus de mots dont une certaine presse donne le fâcheux exemple, c'était, croyions-nous, celui de nos jeunes historiens, représentants austères de l'incorruptible méthode. Et c'est pourquoi l'aventure de M. Charles Vellay nous rend perplexes...

M. Charles Vellay est un jeune érudit à qui ses confrères ne contestent ni l'autorité ni le talent : il publie une édition complète des œuvres de Saint-Just; ces œuvres étaient demeurées dispersées et en partie inédites : il faut savoir gré à l'ingénieuse patience de M. Charles Vellay, qui nous restitue le poème d'*Organt*, les discours, quelques lettres,

l'essai sur l'*Esprit de la Révolution et de la Constitution de France*, divers fragments, parmi lesquels ces *Institutions républicaines*, qui éclairent si curieusement la psychologie des révolutionnaires. M. Charles Vellay grossit ses deux volumes de toutes les pièces émanées du Comité de Salut public qui portent la signature de Saint-Just, et de toutes celles auxquelles collabora Saint-Just au cours de ses missions aux armées : la réimpression des premières témoigne d'un désir peut-être excessif d'être complet ; les secondes, d'un caractère plus personnel, ne seront point inutiles à quiconque entend pénétrer l'âme ardente de l'ami de Robespierre... Certes nous devons à cette entreprise quelque gratitude.

Ayant collationné avec un soin pieux et une impeccable critique tous ces textes mutilés ou inconnus, il écrivit une préface; sa piété s'y exprime en termes d'une hyperbolique ferveur; on eût aimé que quelque souci critique s'y manifestât... mais Charles Vellay préfacier n'a point les scrupules de Charles Vellay collationneur de textes; Charles Vellay préfacier s'abandonne aux transports d'un enthousiasme délirant.

« Dans l'orage révolutionnaire, rien n'apparaît plus séduisant, plus mystérieux et plus grand, que cette figure calme et douce, qui resplendit comme celle d'un dieu de marbre au-dessus de l'agitation des partis. Il semble que la révolution ait condensé (!) dans les lignes de ce visage tout ce que la vertu républicaine, tout ce que l'héroïsme jacobin avaient de plus sublime et de plus profond...

« Le même charme surnaturel, dont sa jeunesse et sa beauté enveloppaient la Convention, saisit et subjugue encore ceux qui entrent dans le rayonnement de cette grande figure. Ses historiens, Louis Blanc, Michelet,

Lamartine, Ernest Hamel, ont ressenti tour à tour l'influence de cette perfection presque divine...

« Plus encore que sa beauté physique, la beauté morale de Saint-Just domine et confond...

« Il fut un héros, dans ce que ce terme a de plus simple et de plus pur, c'est-à-dire un homme au-dessus des hommes, un homme qui touche aux dieux...

« Une telle vertu est trop pure et trop haute pour ne point dompter ceux qui l'approchent. Ceux qui le contemplèrent un jour en ont gardé dans les yeux et dans le cœur un éblouissement impérissable...

« ... Au moment même où notre monde social meurt d'incertitude, de faiblesse et d'humilité servile, il est bon de replacer devant lui l'exemple de ce jeune homme dont le génie ne fut qu'une manifestation éblouissante de volonté, de raison et d'orgueil. »

Eh bien oui ! demandons à Saint-Just des leçons de volonté, de farouche énergie, et si vous voulez, d'idéalisme révolutionnaire : tout de même, soyons prudents ; n'oublions pas que l'histoire ne s'écrit pas sans preuves. Le généreux élan de M. Charles Vellay est digne de toutes nos sympathies ; nos sympathies ne vont point sans quelque inquiétude, que M. Charles Vellay ne fait rien pour dissiper ; nous n'aimons point que M. Charles Vellay néglige ses devoirs d'historien, et par exemple invoque à la légère des témoignages insuffisants ; il exalte « la bonté » de Saint-Just : « Quand, dans sa vieillesse, on interrogeait sur son frère Mme Louise de Saint-Just, devenue Mme Decaisne, elle répondait d'ordinaire par ces seuls mots : « Il était si beau ! » Et elle ajoutait : « Il était si bon ! » Évidemment... Ailleurs, M. Charles Vellay s'autorise d'une phrase très littéraire de l'*Histoire des Girondins :* « Ceint de l'écharpe du représentant, il charge à la tête des escadrons républi-

cains, et se jette dans la mêlee au milieu de la mitraille et de l'arme blanche avec l'insouciance et la fougue d'un jeune hussard » ; tout aussitôt nous pensons qu'il est des sources moins incertaines...

Cette inquiétude, dont nul ne se défend à la lecture des pages de M. Charles Vellay, M. A. Chuquet en a précisé les raisons en une paternelle remontrance : l'autorité de M. A. Chuquet n'est point de celles que l'on récuse aisément, dès qu'il s'agit de l'histoire de la Révolution. Il affirme qu'en dépit des jolies phrases de Lamartine « nul texte, nul document authentique ne nous montre Saint-Just se jetant dans la mêlée ». Il est en outre bien certain que l'abbé de Montgaillard eut grand tort d'évoquer Saint-Just marchant à Landau à la tête d'une colonne chargée d'enlever une redoute : M. A. Chuquet, à qui rien n'échappa des mouvements de nos armées révolutionnaires, sait fort bien qu'aucune colonne de grenadiers n'enleva de redoute devant Landau ; il sait aussi pertinemment que Saint-Just pénétra dans Landau débloqué fort tranquillement, en compagnie des autres représentants... M. Charles Vellay cite des pages enthousiastes de Baudot, ami de Saint-Just : « Quand Saint-Just et moi, écrit Baudot, nous mettions le feu aux batteries de Wissembourg,... nous savions que les boulets ne pouvaient rien sur nous. » — « Quelle jactance ! » s'écrie M. A. Chuquet et, sans retard, il surprend ce vantard en flagrant délit d'inexactitude : ni Baudot, ni Saint-Just n'étaient aux batteries de Wissembourg ; il y eut deux batailles, celle de Frœschwiller le 22, celle du Geisberg le 26 décembre ; ni Baudot, ni

Saint-Just n'y assistèrent. M. A. Chuquet en est bien sûr, puisqu'il sait où Saint-Just et Baudot passèrent ces deux journées. — Enfin, enfin, il n'est point dupe, quand on lui déclare : « Ce calme jeune homme, sublime et beau, transformait le monde par la toute-puissance de sa volonté ». Il fait modestement observer que l'Alsace ne fut point reconquise par la miraculeuse intervention de Saint-Just, qu'il y a lieu de faire entrer en ligne de compte les efforts obstinés de Hoche, les attaques réitérées des armées de la Moselle et du Rhin, les dissentiments des Prussiens et des Autrichiens.

Querelles d'érudits, dites-vous. M. Charles Vellay produira d'autres témoignages qui corroboreront celui de la sœur de Saint-Just. Il serait bien malchanceux, s'il ne parvenait pas à prouver qu'en Alsace Saint-Just vit de fort près certaines attaques; si Saint-Just n'enleva point de redoute devant Landau, s'il ne fut point aux batteries de Wissembourg, M. Charles Vellay n'éprouvera aucun embarras à citer telles journées où Saint-Just manifesta la plus extraordinaire intrépidité...

Tout de même les réserves de M. A. Chuquet sont impressionnantes, et nous sommes bien contraints de conclure comme lui, avec lui : M. Charles Vellay a été, « saisi, subjugué » — « c'est son droit; mais nous, nous ne le croyons pas encore sur parole, nous attendons des preuves ».

*
* *

Comment ne point reconnaître après cela que la plus impérieuse passion revit en ces deux volumes ?

Tant d'ardeur, de volonté frémissante, et de vie sont encloses en ces pages, une telle foi y éclate, une si entraînante éloquence s'y déploie, que l'on ne s'interdit point sans effort une adhésion pure et simple.

Mettons à part ce poème d'*Organt*, qui serait d'un médiocre intérêt s'il ne nous rappelait opportunément à quels passe-temps de frivolité niaise et grossière étaient tombés les hommes du dix-huitième siècle : au reste les contemporains ne s'en exagérèrent point la valeur, et si l'on en croit Camille Desmoulins, Rivarol et Champcenetz, « qui avaient trouvé sous les herbes jusqu'au plus petit ciron en littérature, n'avaient point vu le poème épique en vingt-quatre chants de Saint-Just ». Il faudrait aujourd'hui quelque héroïsme pour lire les vingt — et non vingt-quatre — chants de ce lamentable « poème » et en rechercher les transparentes allusions : on en extrairait quelques vers où semble se révéler l'âme adolescente de l'auteur :

« Je veux bâtir une belle chimère;
Cela m'amuse et remplit mon loisir.
Pour un moment, je suis Roi de la terre;
Tremble, méchant, ton bonheur va finir. »

quelques autres, moins passionnés, moins ambitieux, où s'étale le douceâtre sentimentalisme du temps...

La révolution survient : Saint-Just découvre enfin la plus noble et la plus décevante « chimère » : l'humanité souffre, Saint-Just lui enseignera le secret du bonheur; ce secret, Saint-Just le possède; il en est sûr; il a la foi des prophètes et des martyrs... désormais il traversera comme en un rêve la plus

effroyable tourmente : Saint-Just traverse la Révolution en visionnaire ; il aboutit au pur mysticisme :

« Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle : on pourra la persécuter et la faire mourir, cette poussière ! mais *je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux...* »

Les premiers chrétiens parlaient-ils un autre langage ? et les « saints » : de la Révolution anglaise !

Saint-Just est un « saint » ; quelle que soit la cause défendue par cette espèce d'hommes, leur prestige est toujours prodigieux ; comment n'admirer point l'aveugle discipline par où l'homme semble dépasser ses propres forces ? Une telle puissance déchaînée semble surnaturelle aux contemporains, et fait l'étonnement de la postérité... Saint-Just nous stupéfie par sa frénésie ; dès 1790, il a une idole, Robespierre, à qui il adresse cette invocation :

« Vous qui retenez la patrie chancelante contre le torrent du despotisme et de l'intrigue, vous que je ne connais que comme Dieu, par des merveilles...

« Je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand homme. Vous n'êtes point seulement le député d'une province, vous êtes celui de l'humanité et de la République... »

En 1792, il est trop jeune pour être élu à la Législative : il écrit à un ami :

« ... Il est malheureux que je ne puisse rester à Paris. Je me sens de quoi surnager dans le siècle. Compagnons de gloire et de liberté, prêchez-la dans vos sections...

« Adieu, je suis au-dessus du malheur, je supporterai

tout, mais je dirai la vérité. Vous êtes tous des lâches, qui ne m'avez point apprécié. Ma palme s'élèvera pourtant, et vous obscurcira peut-être. Infâmes que vous êtes, je suis un fourbe, un scélérat, parce que je n'ai pas d'argent à vous donner. Arrachez-moi le cœur, et mangez-le; vous deviendrez ce que vous n'êtes point : grands !...

« O Dieu ! faut-il que Brutus languisse oublié loin de Rome ! Mon parti est pris, cependant : si Brutus ne tue point les autres, il se tuera lui-même. »

Brutus ne se tue point. Élu à la Convention, il s'y maintient « en état d'énergie », « en état de violence et de force » ; il est un forcené d'action ; ses discours sont des actes, ou des programmes d'activité ; il entend communiquer sa fièvre à la France tout entière : « Tous ceux qu'emploie le gouvernement sont paresseux... » Ame de flamme, il stigmatise avec une colère croissante l'inertie et la lâcheté ; lâches, ses ennemis le sont ; la lâcheté est l'argument suprême de ses réquisitoires : lâche, Louis XVI ! lâches, les Girondins ! lâche, Danton... Il est le courage, il est l'audace : « Osez ! ce mot renferme toute la politique de notre Révolution ! » Il est la violence : « Soyez donc inflexible ; c'est l'indulgence qui est féroce, puisqu'elle menace la patrie ! » Il est la vertu ; à qui s'effraie, il crie : « On croirait que chacun, épouvanté de sa conscience et de l'inflexibilité des lois, s'est dit à lui-même : Nous ne sommes pas assez vertueux pour être si terribles ; législateurs, philosophes, compatissez à ma faiblesse ; je n'ose point vous dire : je suis vicieux : j'aime mieux vous dire : vous êtes cruels ! »

Il agit, il agit parmi les périls : « Une révolution est une entreprise héroïque dont les auteurs mar-

chent entre les périls et l'immortalité. » Il sait que « les grands hommes ne meurent point dans leur lit » ; sa foi d'ailleurs le protège ; ne va-t-il pas jusqu'à se croire invulnérable ? Son ami Baudot (qui ne fut non plus que Saint-Just à ces fameuses batteries) a écrit : « Quand Saint-Just et moi, nous mettions le feu aux batteries de Wissembourg, on nous en savait beaucoup de gré ; eh bien, nous n'y avions aucun mérite ; *nous savions parfaitement que les boulets ne pouvaient rien sur nous.* » Jactance, opine M. A. Chuquet : aveu sincère, dirais-je plutôt, et qui confirme ce que nous savons déjà de la psychologie de ces révolutionnaires mystiques.

Saint-Just agit : toute temporisation lui semble un crime : il ne permet nul retard au législateur : « Je crois pouvoir dire que la plupart des erreurs politiques sont venues de ce qu'on a regardé la législation comme une science difficile. » Vergniaud est coupable qui « mit tout le droit public en problèmes », et proposa une « série de questions à résoudre, que l'on eût mis un siècle à discuter ». Saint-Just agit, il est pour les solutions promptes, définitives, il met tous les jours de l'irrémédiable dans sa vie... Il exige que tout le monde l'imite : représentant du peuple à l'armée du Rhin, il « casse » la municipalité de Strasbourg ; les habitants protestent ; Saint-Just riposte :

« Vous êtes indulgents pour des magistrats qui n'ont rien fait pour la patrie. Votre lettre nous demande leur retour ; vous nous parlez de leurs talents administratifs ; vous ne nous dites rien de leurs vertus révolutionnaires, de leur amour du peuple, *de leur dévouement héroïque à la liberté...* »

Le dévouement héroïque à une cause, voilà ce que Saint-Just exige de tous les Français ; le sublime d'une telle conception mérite en vérité quelques égards.

Orateur, Saint-Just n'est point parmi les plus grands ; d'autres eurent plus d'ampleur et de souplesse et de variété ; nul n'eut plus de force ; son éloquence est terrible ; il ignore la période ; ses phrases, courtes et pressées, sont autant de poignards ; certes jamais parole ne fut plus cruellement redoutable ; quiconque n'a pas lu ses discours contre Louis XVI, contre les Girondins et les Dantonistes, ignore l'effrayante puissance d'une rhétorique habilement subordonnée à la passion.

Visionnaire mystique, à qui il fut donné de servir son rêve dans l'exaltation, par la parole et par l'action, héros victorieux, jeune, beau, et que la mort préserva de la désillusion, Saint-Just est une figure quasi-parfaite... Certes, convenons qu'il incarne avec quelque grandeur l'ascétisme révolutionnaire. N'attendons point de lui ce qu'il ne saurait nous donner ; il est l'action, il n'est point la pensée : son *Esprit de la Révolution et de la Constitution en France* ne révèle qu'un assez médiocre théoricien politique ; peut-on même parler de théorie ? Saint-Just manifeste en cet opuscule des haines bien plutôt que des opinions, des enthousiasmes et assez peu d'idées nettes ; il ne s'est point défait d'une vague phraséologie ; il est trop près de ses lectures. Mais déjà l'homme d'action s'y révèle, qui esquisse une histoire des premiers mois de la Révolution, et fait le procès de ses futurs adversaires... Des réminiscences de Rome et de la Grèce, des souvenirs de

Rousseau, on ne trouve guère autre chose dans les écrits théoriques de Saint-Just : à cet égard les *Institutions républicaines* peuvent être rapprochées de l'*Esprit de la Révolution*. Si ces opuscules offrent un intérêt, c'est précisément que l'originalité en est absente, et qu'il nous est loisible d'y chercher l'image d'un temps et non point d'un homme : effrayante ingénuité, candeur terrible de nos ancêtres révolutionnaires ! où se reflètent-elles mieux que dans les fragments de ces *Institutions ?* Illusions d'un Saint-Just qui rêve de modeler la France sur je ne sais quelle chimérique Lacédémone ! On ne se lasse pas de relire en cette fantasque constitution le chapitre des *Affections :*

« Tout homme âgé de vingt et un ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis. Cette déclaration doit être renouvelée tous les ans, pendant le mois de ventôse.

« Si un homme quitte un ami, il est tenu d'en expliquer les motifs devant le peuple, sur l'appel d'un citoyen ou du plus vieux ; s'il le refuse (*sic*), il est banni...

« Les amis creusent la tombe, préparent les obsèques l'un de l'autre ; ils sèment les fleurs avec les enfants sur la sépulture. »

Et cela fut écrit par Saint-Just « dans les rares loisirs que lui laissaient les affaires de l'État » ! Quel État ! quels loisirs ! Quelle alternance de naïve folie et d'atroce réalisme ! Nous distinguons aujourd'hui ce qui fut douce démence et ce qui fut énergie féroce : les révolutionnaires étaient aveuglés au contraste : seules les « chimères » déterminent l'héroïsme et l'excessive violence.

UN AMI DE FOUCHÉ

Fouché eut-il donc des amis ?

Il en eut un ; c'est un fait ; M. Louis Madelin ne permet pas que nous en doutions : ayant composé naguère une très remarquable biographie de Fouché, il publie maintenant une préface, une préface complémentaire de son précédent ouvrage, pour nous prouver que Fouché eut au moins un ami ; le baron Despatys étaie cette préface d'un lourd volume de près de cinq cent pages[1]. Donc voilà qui est acquis ; on ne soutiendra plus, si l'on osa jamais l'affirmer, que Fouché fut incapable d'amitié. Quiconque rééditerait cette imposture, M. Louis Madelin le confondrait très psychologiquement : et puis il y a les cinq cents pages du baron Despatys.

Cinq cents pages, c'est un chiffre ! Et certes la préface — trop brève — est agréable. Fallait-il toutefois à M. Louis Madelin un si pesant prétexte ?

1. Baron Despatys, *Un ami de Fouché*, d'après les Mémoires de Gaillard. Préface de Louis Madelin.

Retenez l'objet de la démonstration. Nous n'irons point déclarer qu'il soit négligeable. Nous savions que cet « infâme » Fouché fut à ses heures bon père, tendre époux, habile à mêler aux plus sinistres farces un vague parfum d'idylle sentimentale et florianesque. Qu'il ait en outre témoigné un attachement durable à un homme honnête, à un honnête ami, serviable, prévenant, peu exigeant, cela complète heureusement son personnage. Et sans doute ce trait eût été plus significatif, si l'ami se fût affirmé moins prévenant, moins docile, moins modestement consentant à bénéficier de l'appui et des faveurs du terrible ministre. Mais il convient de ne point chicaner les grands de ce monde sur leurs amitiés ; ne soyons point ici trop délicats, ni trop exigeants...

Fouché eut un ami. On admet aisément qu'il ne se soit point lassé de lui manifester une sympathie nonchalante ; on admire davantage que l'ami n'ait point payé de quelque rancune ces bienfaits réitérés. Comme on dit, cela leur fait honneur à tous deux. Cela fait honneur à Fouché ; cette fidélité qu'on lui voua témoigne en sa faveur ; voici enfin un témoin à décharge. Qu'on l'accueille ! qu'on l'écoute ! Nous lui accorderons volontiers cinq minutes d'audience... le temps de lire une spirituelle préface.

Mais cinq cents pages, les cinq cents pages du baron Despatys !

Notez que ce Gaillard, qui fut l'ami de Fouché, n'a point d'autre originalité ; qu'il semble avoir été un exemple excellent de banalité distinguée ; que sa vie de parfait fonctionnaire est un roman assez plat, qu'au total un mot le définit, celui même que l'auteur inscrivit au titre de ce livre, et qu'ayant ainsi

très loyalement averti le lecteur, le baron Despatys aurait dû mesurer mieux son cadre à l'exiguité de la figure.

Gaillard demeurera aux yeux des historiens l'homme qu'une illustre amitié sauve de l'oubli, une personnalité vague et quasi anonyme. De toutes les aventures — assez médiocres — que rappellera son nom, la plus mémorable survient trois quarts de siècle après sa mort, et c'est tout justement celle qui nous invite à philosopher sur le zèle excessif de certains éditeurs de papiers inédits.

Au reste Gaillard ne fit rien pour préserver sa mémoire d'une telle aventure. Cet homme d'ordre, ce bourgeois appliqué et prudent, légua à sa famille des sortes de mémoires qu'il intitula « Simples notes ». Or, « s'il a choisi un titre aussi humble, c'est, comme il le dit lui-même, qu'il n'écrivait pas tant en vue de la postérité que pour ses enfants auxquels son ouvrage est dédié. » Sans doute ! Gaillard n'écrivait pas pour la postérité. La postérité toutefois violente cette modestie. Il faut toujours se défier de la postérité, de sa malveillance, de sa curiosité, et par dessus tout de ses redoutables accès de sympathie inconsidérée. Gaillard fut pour le moins imprudent, il poussa l'imprudence jusqu'à écrire ces lignes vraiment fatales : « si l'un de mes petits-enfants se décide à publier un jour ces notes sous mon nom, il ne le fera qu'après ma mort, et lorsque les personnes dont je parle auront cessé depuis longtemps d'exister. Dans ce cas, je lui recommande d'en soigner le style avec beaucoup plus d'attention que je n'ai pu le faire. » S'il fallait une preuve que Gaillard manqua

de génie et d'esprit critique, certes ces lignes suffiraient. D'avance il autorise tous les tripatouillages, il sollicite la collaboration de gens qu'il ne connaît ni ne peut connaître, il provoque la piété indiscrète d'un baron Despatys.

Il ne la provoque point en vain : le baron Despatys corrige le style défaillant du pâle mémorialiste ; il consent même, semble-t-il, à élaguer çà et là un insipide bavardage... Que ne se borne-t-il à élaguer ? Il ajoute presque autant qu'il retranche : il compose un chapitre initial, une conclusion, transpose, enchevêtre, édifie une biographie uniformément grise, et d'où le ton personnel, si savoureux dans les Mémoires, est soigneusement exclu... Gaillard-Despatys, Despatys-Gaillard, qui est l'auteur de ce singulier ambigu ? Gaillard balbutie des dates, des faits, de vagues considérations ; Despatys paraphrase. Despatys est l'acteur dont un souffleur patient, intarissable, soutient la verve. Acteur, souffleur, auteur, falots personnages dont aucun ne s'avise un instant de manifester la plus modeste originalité ! Nous leur serions moins sévères, si l'on distinguait mieux la part de responsabilité de chacun d'entre eux, s'ils n'avaient escompté une fâcheuse équivoque, et comploté — leur absence de talent mise en commun — de nous éblouir au spectacle de leurs faiblesses concertées.

Nous n'aimons point en histoire les syndicats d'opinions ; une psychologie en partie double n'est point notre fait : Gaillard, le Gaillard de la Révolution et de l'Empire habillé par Despatys, non point à la mode de 1912 il est vrai, mais à la mode d'il y a cinquante ans, ne nous satisfait point.

Il faut le dire tout net, pour l'édification des futurs éditeurs de Mémoires.

*
* *

Et je pense que l'on pouvait tirer un meilleur parti des abondants discours du bonhomme Gaillard.

Il n'eut aucun génie ; mais il ne fut point dénué de quelque bon sens ; brave homme, médiocrement ambitieux, assez sage pour ne souhaiter que des succès modérés et se contenter de les obtenir, assez habile pour les mériter, assez adroit, somme toute, puisqu'il fut successivement président du Directoire de Seine-et-Marne, président de la cour criminelle du même département, député, vice-président du Corps législatif, conseiller à la cour impériale et royale de Paris, conseiller en cassation... ce qui est une assez belle carrière pour un ancien Oratorien.

Gaillard possède une âme de fonctionnaire, disciplinée, indulgente au pouvoir, et d'avance résignée aux changements de régime, une âme honnête que sa résignation, son indulgence et sa discipline n'aveuglent point sur les vices d'une époque et les fautes des gouvernements. Fonctionnaires, représentants nés de l'optimisme officiel, pessimistes secrets, critiques impitoyables et amers des institutions et des hommes ! Il n'est que d'accueillir vos critiques pour n'être point dupe du décor impérial, royal ou républicain ; il n'est que de surprendre vos propos sous l'orme du mail... L'impersonnalité d'un Gaillard fait que nous lui accorderions aisément notre confiance ; représentant d'une corporation, il

nous renseignerait sur l'état d'esprit des magistrats ses confrères, en même temps qu'il nous révélerait la vie humble et secrète d'une prestigieuse Administration. On eût tiré des simples notes de Gaillard un manuel du parfait fonctionnaire, et maintes remarques utiles à l'historien.

On en eût tiré un chapitre fort curieux de l'histoire des rapports de l'Église et de la société laïque.

Certes on ne dira jamais assez quels services l'Église rendit à la cause de la Révolution et de la société moderne ; elle n'a point donné à la Révolution que des Talleyrand, des Siéyès, des Fouché, elle a peuplé les cadres du régime consulaire et impérial ; interrogez plutôt Gaillard, qui, pour avoir professé douze années dans les collèges des Oratoriens, ne cesse, sa vie durant, de rencontrer à chaque échelon de la hiérarchie civile maint confrère échappé à la règle, et je ne sais combien d'anciens élèves. Quelle fermentation des intelligences, quel bouillonnement des cerveaux et des cœurs en ces collèges à la veille de 1789 ! A Arras, Fouché, professeur de physique, fonde le *Bulletin des Patriotes de l'Oratoire* ; un soir, au sortir du confessional, il a noté la ferveur, la fière allure du professeur de seconde : Fouché et Gaillard se lient dans la dévotion ; ils ne se séparent point dans l'espoir d'une étonnante rénovation sociale ; ils s'entretiennent des affaires publiques avec l'avocat du collège, avocaillon misérable, mais lettré, poète à ses heures, et qui sait faire ronfler les périodes d'une ardente et pompeuse éloquence, Robespierre. En 1790 le grand vicaire de l'évêque d'Arras est un autre oratorien, Daunou.

Soyez donc surpris, après cela, des avantages que le titre d'ex-*carabin* confère à un citoyen français au début du dix-neuvième siècle : « carabin, nous dit-on, était le nom donné par les Oratoriens aux jeunes professeurs non engagés dans les ordres. Cette qualification se donnait également, parmi eux, aux hommes gais, aimables et spirituels. » Le carabin du Directoire et de l'Empire, c'est le normalien de la troisième république, jeune premier de l'intellectualité ambitieuse, spirituel certes, mais d'abord fidèle à l'esprit du groupe, et qui se sait affilié à une vaste camaraderie ; le carabin, c'est notre polytechnicien... le lauréat de l'une de nos grandes écoles. Être carabin, c'est avoir droit à la bienveillance d' « anciens » influents ; c'est par exemple ne douter point de la vague sympathie et de l'appui efficace du ministre de la police, Fouché.

Un carabin sait qu'une occulte Providence le secourra tôt ou tard, et par le ministère d'un ami retrouvé le tirera des plus mauvais pas : Gaillard vous conterait à ce propos la charmante histoire du P. Lescuyer.

Ce P. Lescuyer, professeur de rhétorique au collège d'Arras, eut la malencontreuse idée de s'engager en 1793 au régiment de dragons de Compiègne; il choisit la cavalerie, « un de ses amis lui ayant dit que le service de la cavalerie était moins pénible que celui de l'infanterie ». O candeur d'un professeur de rhétorique ! Le P. Lescuyer cessa bien vite de vanter les mérites de l'institution cavalière : « il n'était jamais monté à cheval, n'entendait rien au service de l'écurie, et beaucoup de ses camarades, plus jeunes que lui, simples pay-

sans, ne sachant ni lire ni écrire, avaient quitté le dépôt et étaient entrés en campagne avant qu'il sût brider et seller son cheval. Il fut envoyé dix fois à l'hôpital pour chute au manège et à la manœuvre. Après deux ans du plus pénible apprentissage, ses chefs le jugèrent impropre au service de la cavalerie. » Le P. Lescuyer, excellent latiniste, disputeur émérite, mais dragon déplorable, était carabin : un jour d'inspection, un général le reconnaît, l'arrache aux répugnantes corvées, le fait libérer : Lescuyer épouse la fille de l'unique imprimeur de Compiègne, et dirige l'imprimerie... Lescuyer était carabin ; d'imprimeur, il devient, par la grâce de Fouché, bibliothécaire du château.

Lescuyer prouve, par anticipation, l'utilité des grandes écoles.

Carabin, Gaillard ne se trouve point associé aux débuts de la fortune de Fouché : les deux amis renouent en 1799 de cordiales relations; qui fit le premier pas? le baron Despatys paraît croire que l'enthousiasme révolutionnaire de Gaillard n'avait guère duré : et sans doute les hauts faits de Fouché ne commandaient point une manifestation spontanée d'estime et de confiance.

Enfin Fouché était puissant, Gaillard en quête d'une situation : et je n'insinue pas que ces deux faits rapprochés nous dictent une interprétation défavorable du geste de Gaillard, mais on peut croire que leur concomitance a bien quelque rapport avec sa détermination. Au reste il me déplairait de chagriner sur ce chapitre le baron Despatys, qui pose la question, et tout aussitôt la résout avec une in-

trépidité généreuse : « dans son admiration pour les facultés supérieures de son ami d'Arras, il ne le considérait pas entièrement perdu pour le bien malgré ses entraînements, ses fautes, ses crimes passés. » Cela est aussi bienveillant que fâcheusement écrit ; cette psychologie me semble peu convaincante. — Une seconde raison, que développe le baron Despatys, me paraît plus plausible : Gaillard pensait user de son crédit en faveur d'amis malheureux. — Certes, je crois peu à cet apostolat d'un Gaillard auprès d'un Fouché ; n'exagérons point la portée de quelques francs conseils et de quelques raisonnables avis ; la solidarité d'une ancienne camaraderie est souvent plus forte que les conflits d'opinion, et même les oppositions de caractère ; Gaillard et Fouché sont deux carabins qui pratiquent jusqu'au bout la règle d'une très banale franc-maçonnerie.

Ils s'entr'aident : le plus fort est le moins empressé : Fouché témoigne souvent d'une indifférence blessante ; Gaillard ne lui voue nulle rancune : Fouché cesse, quand l'empire est proclamé, de tutoyer son ami. L'ami accepte cette insolence dont il ne se sent point offensé ; il est un confident discret, un conseiller attentif, clairvoyant. Il connaît les hommes, et ne met point son ami au-dessus de l'humanité ; il l'admire sans parvenir à l'estimer. Il est lui-même un brave homme, sans génie, qui louvoie parmi les incertitudes de la politique et les lâches intrigues des bureaux ; il est habile, et condescend à la ruse : exemple : son fils est pensionnaire au collège de Juilly en un temps où l'empereur inflige des bourses de lycées aux familles de ses fonctionnaires ;

Gaillard esquive la bourse en escamotant son collégien; les Pères de Juilly ont ordre de reléguer à l'infirmerie l'élève Gaillard dès l'apparition d'un inspecteur de l'université... Gaillard a parfois besoin d'un protecteur influent; il est l'ami du puissant Fouché; leur amitié est durable, elle dure jusqu'à la mort de Fouché; cette amitié leur fait honneur...

Mais vous n'avez jamais cru, je pense, que Fouché pût être capable d'un sentiment noblement désintéressé.

CAMBACÉRÈS

Quinze années, Régis Cambacérès avait été conseiller à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier[1].

Il descendait d'une longue lignée d'ancêtres huissiers et conseillers à la dite Cour. Conseiller, maire de Montpellier, son père avait accru la fortune de la ville et négligé outre mesure la sienne propre ; le spectacle de la gêne paternelle fit que Régis Cambacérès comprit de bonne heure la nécessité d'une sage économie, et résolut fermement de ne confondre jamais ses intérêts privés et l'intérêt public.

Régis Cambacérès avait reçu une excellente éducation : toute sa vie, il émerveilla ses amis, par l'abondance de ses réminiscences grecques et latines ; on lui reprochait toutefois un certain « goût de collège », dont il ne se défit jamais ; nous dirions aujourd'hui qu'il eut toujours, dans l'esprit et les manières, une pointe de pédantisme.

1. Pierre Vialles. *L'Archichancelier Cambacérès* (1753-1824). D'après des documents inédits.

C'était un homme sec, au teint pâle, au regard brillant ; il était laid, avec une longue figure, un long nez, un long menton, une peau jaune sous laquelle, déclarait Mme d'Abrantès, il n'y avait point apparence que circulât « une matière tant soi peu rouge ».

Froid, réservé, cérémonieux, impassible, correct, les épithètes de ceux qui l'approchèrent ne varient guère. Il n'eut de passions qu'une ambition tyrannique, mais raisonnée, un goût de l'argent qui tourna à l'avarice, une gourmandise cynique. « Prototype du célibataire », cela ne signifie point qu'il aimât les femmes : on ne lui connaît ni épouse, ni maîtresses : un jour, Napoléon lui enjoindra par décence de courtiser une comédienne.

Quinze années Cambacérès avait vécu la vie régulière, active, monotone, des conseillers à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier : lever à quatre heures du matin ; tout le jour ces magistrats portent la robe ; à sept heures ils sont au Palais, ils dépêchent une besogne « immense » ; du dîner à la nuit ils sont en conférence ; pour se « récréer », ils examinent les titres des procès dont ils sont rapporteurs... Quinze années d'un tel régime ! il suffirait de beaucoup moins pour expliquer la formation d'un esprit. Quinze années Cambacérès déploie l'activité la plus méthodique : jurisconsulte, il acquiert de solides connaissances ; il se rompt aux difficultés de la pratique ; il est formaliste, pointilleux, sévère, solennel ; sa gravité calme, son bon sens, la douceur polie de sa parole sont fort approuvés de ses collègues ; vertus lointaines de cette magistrature provinciale !

« La prétendue vénalité -- ce sont les propres paroles de Cambacérès que je cite — n'était qu'une bonne hérédité, sage, prudente, lumineuse et contenue par un fort cautionnement ; il en résultait que, dès sa naissance, un jeune homme s'imprégnait des formes parlementaires, qu'il apprenait les lois en jouant ; que, frappé de la belle position de son père, il s'attachait à la perpétuer en lui, qu'il devenait grave, érudit, qu'aucune corruption pécuniaire n'arrivait jusqu'à lui. De telles familles faisaient la gloire d'une province... Dans les familles parlementaires, l'aïeul, le père, les gendres, les oncles, les neveux, les cousins portaient la robe ; leur vie entière se rapportait au Palais ; ils en parlaient sans cesse...

« Cette existence austère et solennelle, ce frein imposé par le costume de la magistrature, formaient un sacerdoce réel, très pénible, point lucratif, mais immensément payé en honneur et en considération. »

Eh oui, eh oui ! Quinze années durant Cambacérès avait exercé un sacerdoce ; toute sa vie il gardera des allures de pontife. Il est laborieux ; il est habile à ménager les formes ; il sait le prix de la légalité, et que seuls les sots négligent de s'en assurer le concours ; il n'est point brave ; en vérité, son audace fut toujours médiocre ; son apparente fermeté dissimule un singulier penchant à ne point contrecarrer les volontés fortes, et une tendance non moins irrésistible à fuir les risques... Cambacérès enfin, ruiné par son père, est pauvre. Il est donc, lorsqu'éclate la Révolution, formidablement armé : sa préparation professionnelle, sa prudence naturelle, son expérience de la chicane, son dénuement le rendent redoutable ; il sera, en une époque qui vit tant de joueurs intrépides et désordonnés, l'arriviste le plus méthodiquement sage. Lisez sa vie, vous tous, jeunes gens qui vous sentez plus d'ambition que de génie ; elle est

édifiante, elle est réconfortante : elle prouve qu'avec du travail, de l'application, des formes, et peut-être quelque lâcheté, il est loisible à tous de tenter — et de réussir — la conquête des biens de ce monde.

Cela est très moral.

*
* *

Qu'il est donc difficile de déterminer l'exacte portée des actes décisifs de cette existence ! Y a-t-il dans cette vie des actes décisifs ?

Cambacérès est laborieux, ponctuel, énigmatique et neutre ; il est à la remorque des vainqueurs ; il est de tous les triomphes quand ils sont assurés ; il accourt à la rescousse après que les grands coups ont été portés ; il s'empresse, dès que le succès cesse d'être douteux ; il fait agréer ses services ; il est utile pour célébrer le fait accompli : tous les régimes accueillent cet auxiliaire pompeux, dont la science souple et le maintien imperturbable imposent à la foule.

En 1792, Cambacérès est président du tribunal criminel de l'Hérault. Survient le 10 août ; Cambacérès, membre fondateur du club des Jacobins de Montpellier, est surpris par la soudaineté du mouvement parisien : plusieurs jours, Cambacérès demeure perplexe ; il est ennemi de toute précipitation... Enfin, enfin, le succès de l'aventure est avéré : le zèle de Cambacérès éclate, et devance les ordres des ministres ; le 24 août, il assemble en séance le tribunal qu'il préside et tient le discours suivant : « Un retard, déterminé sans doute par l'embarras des circonstances, ne nous a point encore permis de consi-

gner dans nos registres la loi qui prononce la suspension du pouvoir exécutif et celle qui ordonne la formation des assemblées primaires et électorales pour le rassemblement de la Convention nationale. Nous sommes tous pénétrés de l'indispensable nécessité de ces deux mesures, et nous n'attendrons point pour les exécuter qu'un envoi officiel nous en prescrive l'obligation; que désormais nos jugements soient intitulés du nom seul de la Nation, qu'un nouveau serment nous rallie à cette liberté sacrée... je jure de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant. »

Conventionnel, Cambacérès prend une part active au procès de Louis XVI : au moment de conclure, son vote est équivoque ; on le compte parmi ceux qui souhaitent la détention perpétuelle ou le bannissement. L'Assemblée vote la mort : tout aussitôt l'enthousiasme de Cambacérès se déchaîne ; il escalade la tribune : « Citoyens, s'écrie-t-il, en prononçant la mort du dernier roi des Français, vous avez fait un acte dont la mémoire ne passera point, et qui sera gravé par le burin de l'immortalité dans les fastes des nations. »

Cambacérès est-il régicide ? Insoluble question : quand Vergniaud prononce l'arrêt, Cambacérès, prêt à s'évanouir, s'évade ; il n'assiste pas au débat qui suit l'entrée des défenseurs du roi... Il est chargé de veiller à l'inhumation du supplicié ; il manifeste alors un tact parfait ; il est impassible quand il rend compte à l'Assemblée de sa mission ; nul ordonnateur de pompes funèbres plus correct, plus à l'aise dans l'exercice de ses fonctions... Cambacérès est-il régicide ? Bonaparte, aux

jours de bonne humeur, pinçait l'oreille de son collègue en disant : « Mon pauvre Cambacérès, je n'y peux rien ; votre affaire est claire ; si jamais les Bourbons reviennent, vous serez pendu. » Cambacérès est régicide sans l'être ; les Bourbons ne le pendront pas.

Il est de la Montagne ; en est-il vraiment ? aucune sympathie ne l'attire vers les partis extrêmes ; il serait centre-gauche ; il redoute la Montagne, il subit l'ascendant du correct Robespierre ; il se laisse pousser par l'Incorruptible au Comité de défense générale ; il n'entrera pas au Comité de salut public ; on l'élimine, car s'il est précieux dans la délibération, il est peu propre à l'action. Il a d'heureuses initiatives : le premier il lance l'idée d'un Tribunal révolutionnaire ; il vote contre les Girondins... Quels remords, quelles terreurs le font tout à coup reculer ? Il prévoit que les factions s'élimineront les unes les autres ; la guillotine est le moyen de cette élimination... Il renonce aux jeux de la cruelle politique ; il entend n'être plus que le conseiller pacifique des partis et des hommes au pouvoir... Le 9 Thermidor, Cambacérès est de la majorité ; il est de toutes les majorités ; quelques jours plus tôt, il avait reçu la visite de Robespierre ; épouvante, qu'il ne cèle point :

« C'était au moment où je me prodiguais peu. Je ne parlais guère plus à la Convention, et à part certains rapports dont on me chargeait, j'avais cessé de jouer un rôle. Ma réserve était dictée, je l'avoue, par la peur et la prudence. Je m'imaginais qu'en ne me montrant pas on m'oublierait ; j'avais raison. Néanmoins j'eus une furieuse frayeur, lorsque je vis arriver mon incorruptible et vertueux collègue.

« — Ami, dit Robespierre, je ne te vois plus ; tu m'en veux?

« — Que l'Etre suprême m'en préserve, tu ne m'as rien fait.

« — Je voudrais savoir en faveur de qui Fouché conspire.

« — Je n'en sais rien : seulement je voudrais qu'il ne me mêlât pas dans ses combinaisons.

« — Laisse-le faire ; ne sors pas de ta tranquillité, tu t'en trouveras bien. »

Cambacérès ne sortit de sa tranquillité que pour contresigner la condamnation de Robespierre. Le 9 Thermidor eut pour lui des conséquences extrêmement heureuses. A Napoléon qui l'interrogeait sur cette journée fameuse, il répondra un jour : « C'est un procès jugé, mais non plaidé. »

Il n'est point de ceux qui plaident les procès hasardeux.

* * *

Du moins justifie-t-il sa présence à la Convention par un immense labeur : en quatre ans Cambacérès rédige, outre quantité de lois de détail, trois projets de Code civil et une Révision coordonnée des quinze mille décrets votés depuis 1789 ; il ne brille ni par le courage ni par l'audace ; il accomplit la plus utile besogne. Il partage avec son collègue Claude-Dominique-Cosme Fabre un appartement de 120 livres de loyer mensuel, rue Feydeau ; les deux députés ont un domestique qu'ils paient 1 livre 15 sols par jour ; Cambacérès est sobre comme un paysan cévenol, actif, un peu farouche : on ne le rencontre guère hors

de l'Assemblée ou du cabinet de travail où se prolongent ses veilles.

Après le 9 Thermidor, Cambacérès manifeste l'esprit de décision et de prudente témérité qui jamais ne l'abandonne au lendemain des décisives victoires : il est le liquidateur verbeux, quasi majestueux, des querelles des partis : le 24 Thermidor il prononce un discours : quel ton ! quelle ferme éloquence ! « Ce n'est plus un comparse, c'est un chef qui parle ; ce n'est plus un timide qui propose, c'est un autoritaire conscient de son autorité, qui prescrit. » Son autorité ! elle est considérable : il préside la Convention, il préside les Comités de Salut public, de Sûreté générale, de Législation ; il surveille les affaires étrangères au Comité de l'an III : affirmons hautement qu'un temps Cambacérès, soutenu par la Convention thermidorienne, gouverne la France.

Une assez misérable intrigue met fin à son prestige en le rendant suspect de royalisme ; Cambacérès ne sera pas Directeur ; il éprouve de cet échec un chagrin violent : son ambition a grandi ; Cambacérès, dans le calme renaissant, convoite les hautes charges de l'État, les gros traitements... il est toujours pauvre.

Entre temps, il a rencontré Bonaparte ; il avait signé sans le lire un décret destituant le vainqueur de Toulon : Bonaparte proteste.

« Quelque temps après, et logeant alors rue Chabanais, n° 31.... on frappa à ma porte, à huit heures du matin. J'invite à entrer, je vois un petit homme sec, jaune, mal peigné, les cheveux plats pendant en oreilles de chien (c'était la mode), vêtu à la diable, des bottes trop courtes, un habit trop long, la cravate éraillée, le chapeau constatant le service ; mais à travers ce fagotis,

une main effilée, blanche, dessinée à ravir, une bouche charmante, surtout quand un sourire bienveillant ou railleur l'animait, et puis des yeux... Oh ! quels yeux, ceux du lion, de l'aigle...

« Au premier aspect, je fus saisi, et sous le charme à la première phrase dite... Le général venait me quereller : il me quitta disposé à se lier avec moi. »

Rapide interversion des rôles : le solliciteur agrée les services du sollicité : il les agréera de plus en plus. Cambacérès est « saisi » séduit, Bonaparte confiant. Le 18 Brumaire, il est ministre de la Justice. Bonaparte n'a garde de lui ôter ce poste. Bonaparte a une confiance illimitée en ce « conventionnel de gouvernement ». Cambacérès sera second consul ; il surveillera le recrutement du Sénat ; pendant la campagne d'Italie, il sera le chef intérimaire du gouvernement. Bonaparte « raille l'empesure » de Cambacérès ; les avis de Cambacérès sont souvent écoutés ; il n'abandonnera plus désormais son rôle de mentor déférent. Il est toujours laborieux ; sa part de collaboration à la rédaction du Code civil ne fut point aussi prépondérante qu'on l'a soutenu parfois ; tout de même... N'oubliez pas qu'il préside à la réorganisation des cadres de la justice. Il joue les utilités ; il accepte un rôle de parade ; il étonne Paris par l'étalage d'une subite opulence : en vérité il ne loge point aux Tuileries ; son tact n'est jamais en défaut : « C'est une faute, déclare-t-il à Lebrun, d'aller nous loger aux Tuileries ; cela ne nous convient point à nous : et, pour moi, je n'irai pas. Le général Bonaparte voudra bientôt y loger seul ; il faudra alors en sortir. Mieux vaut n'y pas entrer. » Cambacérès ne loge pas aux Tuileries ; il se fait

concéder un magnifique hôtel, emprunte au garde-meuble un mobilier sévère et somptueux. Il a une maison civile, des secrétaires, des chambellans. Sa salle à manger, où préside son ami d'Aigrefeuille, ancien procureur général à la cour des aides de Montpellier, est fameuse : les dîners de Cambacérès sont utiles au régime ; ils ne sont point gais ; Cambacérès ne fut jamais gai : il préside à ses célèbres dîners avec une gravité recueillie ; il est un convive glacial et que nul ne déride ; ses gestes sont rares, son regard est lent ; déjà s'annonce l'embonpoint qui fera la joie des caricaturistes de l'Empire.

*
* *

Les dîners de Cambacérès, les discrets conseils, les multiples services de Cambacérès ! Il est l'homme de confiance de Napoléon ; il est le factotum, comblé de titres et de faveurs, de l'empereur ; archichancelier, le trésor lui octroie 333.333 francs ; il est duc de Parme ; il reçoit d'immenses domaines, de constantes donations. Ses attributions sont officielles, officieuses : il surveille les salons, la presse, le Sénat, règle les incessants conflits de la famille impériale ; il déconseille le divorce de Napoléon ; c'est lui qui présente l'acte de divorce à Joséphine, et de sa main guide, à l'instant de la signature, la main défaillante de l'ex-impératrice. Il sera le conseiller de Marie-Louise.

Cambacérès est l'homme de confiance de Napoléon : pourtant, lors du coup de main de Malet, pas un instant les conjurés ne songent à s'emparer de l'ar-

chichancelier. Ce jour-là encore Cambacérès eut très peur: il ne connut l'événement qu'après la déconfiture de Malet : il n'en eut pas moins peur ; son affolement fut « extraordinaire » : il multiplia les ordres superflus... L'Empereur lui écrivit : « Votre inquiétude doit avoir été vive. »

En 1814, Cambacérès possède vingt millions : il accompagne Marie-Louise jusqu'aux avant-postes autrichiens, fait acte de soumission aux Bourbons, se terre en son hôtel. Vaguement Carnot et Fouché l'entretiennent d'un projet de restauration de Napoléon : Cambacérès répond : « Je suis très fâché de ne pouvoir m'unir à vous dans ce que vous allez entreprendre, mais mon plan est tracé ; je veux vivre tranquille : les grandeurs ne me tentent plus, et il me déplairait fort que dans ma maison, l'on conspirât contre un gouvernement qui me protège. » Au moindre mouvement de la rue, Cambacérès tremble : Fouché accourt un beau matin et froidement lui déclare : « Je vous engage à faire provision de linge blanc, de bonnets de coton, de robes de chambre bien chaudes, enfin de tout ce dont un homme frileux a besoin en prison. » Cambacérès tremble : il est un vieillard obèse, dévot, pusillanime ; il a vingt millions.

Il apprend avec terreur le débarquement de Napoléon en Provence : il n'est point aux Tuileries quand y reparaît l'Empereur : l'Empereur le mande, l'apostrophe : « Abominable poltron, croyez-vous que ce ne soit pas assez de toute l'armée et de toute la France pour vous sauver de la peur des revenants ? » Ministre de la Justice malgré lui, Cambacérès délègue ses fonctions à Boulay de la Meurthe.

Il s'enfuit après Waterloo, rentre en France en 1818, meurt en 1824, isolé, ignoré, abandonné, oublié de tous, sauf de ses héritiers qui accourent au dépécement de la colossale fortune.

Cambacérès « a rendu de réels services à la Nation, il en aurait rendu de bien plus considérables s'il avait eu plus d'énergie, et s'il n'avait pas ponctuellement exécuté ce qu'il avait sagement désapprouvé auparavant ». Voilà, si je ne me trompe, un jugement définitif. Peut-être serait-il bon d'ajouter que ces services furent payés bien au delà de leur valeur : est-ce point faire le plus équitable éloge des talents, et, si vous voulez, de l'espèce de génie heureux et médiocre du mieux arrivé des arrivistes ?

III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

UN AMI DE MADAME DE STAËL
MATHIEU DE MONTMORENCY[1]

Ce n'est point parce qu'il fut quelque temps ministre des Affaires étrangères et président du Conseil, que la postérité se souviendra de Mathieu-Félicité, duc de Montmorency; l'élégant officier, le loyal conspirateur, l'homme d'État bien intentionné, le parfait académicien, que fut tour à tour Montmorency, ne requièrent point la curiosité de l'historien; son nom vivra parce qu'il fut l'ami de Mme de Staël — et quel ami!

Ardente de son vivant à aiguillonner l'ambition de ceux qu'elle chérissait, à pousser au pouvoir un Talleyrand, à orienter vers la gloire littéraire un Constant, à hisser vers les charges et la notoriété de plus humbles seigneurs, Corinne continue par

1. Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël* (d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à Mme Necker de Saussure). — *Le Cahier rouge* de Benjamin Constant, publié par L. Constant de Rebecque. — Henkik Schück, *M. och Mme de Staël*, en äktenskapshistoria i bref (Stockholm).

delà la mort à solliciter pour elle et ceux de son entourage l'attention des hommes ; cette muse encombrante du noble enthousiasme et de l'ingénieuse réclame s'impose à nous comme à ses contemporains, et nous impose un cortège singulièrement mêlé, de Narbonne et du délicieux Périgord au beau et stupide Rocca. Certes, Mme de Staël n'eut point de secret pour son temps ; elle n'en a point pour nous ; elle a fait en sorte que nous ne puissions rien ignorer de sa vie intellectuelle et de ses expériences sentimentales ; prêtresse de la passion, elle n'entend point qu'on l'excuse ; elle prit soin elle-même de glorifier ses enthousiasmes successifs et ses multiples amours... On a parfois l'impression que certaines mémoires sont comme profanées par le zèle indiscret des enquêtes rétrospectives ; cette impression, nul ne la ressentira en parcourant les ouvrages où nous est révélée, jusque dans le détail, une existence prodigieusement agitée, tout entière dominée par un souci de retentissante publicité.

Après tant de violentes passions, voici l'histoire d'une douce amitié ; cette amitié n'est point une révélation ; on en connaissait la longue durée ; Sainte-Beuve ne l'oubliait point, quand il félicitait Mathieu de Montmorency d'avoir mérité d'autres dévouements féminins, et ajoutait : « Dans les générations modernes, ceux qui auront quelque souci encore de ces choses, pourront dorénavant se faire une idée de ce dernier homme de bien des grandes races, de ce dernier des *prud'hommes* (comme on disait du temps de saint Louis), dont la renommée de vertu avait été jusqu'ici renfermée dans un cercle aristocratique tout exclusif. » Le témoignage d'une Réca-

mier — Sainte-Beuve fait ici allusion aux *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Mme Récamier* — c'est bien ! la déposition irrécusable, abondamment développée d'une Staël, c'est mieux... Après les amants tumultueux, affolés ou singulièrement las, voici venir l'ami ; en vérité, c'était son tour ; avouons qu'il ne nous déplaît pas de saluer la tardive apparition de cet aimable homme, et que si nous fûmes tentés parfois d'estimer surabondantes certaines confidences exagérément romantiques, nous sommes prêts à goûter le charme et la reposante sincérité d'une honnête aventure.

*
* *

Honnête certes, encore qu'au début... Est-ce point un axiome familier aux moralistes qu'il n'est point, d'homme à femme, d'amitié sans amour ? ils s'aiment ou se sont aimés ou encore s'aimeront. Mathieu de Montmorency et Mme de Staël commencèrent par s'aimer, M. Paul Gautier apporte sur ce point des précisions.

Jusqu'où alla cet amour ? Sainte-Beuve affirme, d'après Mme Récamier, que Mathieu ne fut pas écouté, parce que Mme de Staël avait alors « son goût déclaré pour M. de Narbonne » (*Causeries du Lundi*, t. XI, p. 438). Sainte-Beuve s'avance beaucoup. Mme de Staël n'était pas exclusive ; elle ne le fut jamais. Un homme portant un des plus beaux noms de l'aristocratie française, jeune, aimable, éloquent, passionné, avait bien du pouvoir sur elle. Certes, Sainte-Beuve, d'ordinaire

moins crédule, s'avance beaucoup ; et l'on pourrait ajouter que le témoignage de Mme Récamier est au moins suspect. Et puis, il y a la phrase connue : « Les trois hommes que j'aimai le mieux dans ma jeunesse, Talleyrand, Narbonne, Mathieu... » M. Paul Gautier la commente judicieusement : « Eût-elle mis M. de Montmorency dans la société des deux premiers, s'il n'avait pas eu les mêmes droits sur son cœur ?... » Au total, on ne peut rien affirmer ; j'avoue que j'en prends mon parti, allègrement, et que j'approuve fort la conclusion pleine de sagesse de M. Paul Gautier : « D'ailleurs faut-il attacher à ce point plus d'importance que Mme de Staël n'en attachait elle-même. » En vérité, en vérité, ne soyons pas plus royalistes que le roi.

Donc Mathieu de Montmorency et Mme de Staël commencèrent par s'aimer d'amour ; très vite Mme de Staël, sollicitée par ailleurs, aima moins, aima autrement; elle voua à Mathieu de Montmorency une affection profonde, inaltérable encore que clairvoyante, impérieuse, exigeante, et d'autant plus que le bon Mathieu affirmait un dévouement plus humble, une plus révérente soumission, plus d'indulgence, et toujours plus d'abnégation... Il n'est point sûr que le bon Mathieu ait aussi vite cessé d'aimer; on peut penser qu'il aima longtemps, qu'il aima toujours... S'avouait-il à lui-même le secret d'une amoureuse amitié ? Il ne se plaignit point : des scrupules religieux lui interdisaient le culte de la passion ; il fut gravement malade, sentit grandir ses scrupules ; il sera désormais le dévot Mathieu, l'ami pieux qui songe au salut des âmes chères ; il sera l'amant assagi de qui la religion n'est ni sé-

vère, ni grondeuse, mais au contraire charitable, en cline à la pitié, avec d'étonnantes complaisances.

Mathieu de Montmorency fut le meilleur ami de Mme de Staël, qui en eut beaucoup : le meilleur, j'entends le plus désintéressé, le plus fidèle, le plus délicatement secourable aux heures où Corinne, excédée du brillant décor dont elle aimait s'entourer, s'avouait mélancolique, lasse de sa vie désordonnée, le cœur déçu; entre beaucoup d'autres, ce « parangon de l'amitié fidèle » n'eut point d'amie plus chère. « La direction des consciences féminines, écrit M. Paul Gautier, fut toujours pour lui pleine d'attraits. » Sans doute, sans doute; ce directeur de conscience était toutefois fort incapable de diriger; il ne dirigea point sa femme, qui ne cessa de lui témoigner une assez mortifiante froideur : nul ne croira que ses avis aient détermine la vertu de Mme Récamier; et l'on ne voit pas qu'il ait jamais été pour Mme de Staël un guide heureux ou même écouté : le bon Mathieu n'était point de ceux à qui la fermeté de leur jugement et la vigueur de leurs conseils assurent un impérieux ascendant : il prévoyait assez bien les effets des écarts de conduite où s'obstinait sa fougueuse amie, il les déplorait, et vainement, timidement se lamentait; il ne se hasardait guère aux remontrances.

Il excellait à consoler, à réconforter; directeur de conscience non pas, mais plutôt confesseur, de ceux qui accueillent les belles pécheresses, compatissent aux aimables fautes, et dispensent avec joie un pardon attendri. En vérité, le bon Mathieu comprenait les femmes — la sienne exceptée — il les com-

prenait au point de ne contrarier jamais leurs volontés ou leurs caprices. C'est de quoi elles lui furent reconnaissantes, et c'est de quoi, vingt-sept années durant, la plus tyrannique des amantes et des amies lui témoigna une constante gratitude.

*
* *

L'incomparable ami ! « parangon des amitiés fidèles », « prud'homme » des temps chevaleresques attardé dans la France de Napoléon... Mathieu, le bon Mathieu est un héros — héros modeste, mais émouvant — d'aucuns diront une victime de l'amitié. Héros ou victime ? qui prononce héroïsme sous-entend sacrifice : Mathieu se voit infliger par son amie de cruelles épreuves; il les subit d'une âme égale, en patient résigné, tels ces croyants satisfaits des caprices de leur divinité.

Les caprices de Corinne étaient déconcertants : elle s'éprend de Ribbing, elle s'éprend de Benjamin Constant : Mathieu se désole; ce n'est point dépit ; il s'en explique dans une lettre à Mme Necker de Saussure :

« ... N'avez-vous pas cru voir autre chose que l'amitié là où elle est seule, mais vive, inaltérable et comme inhérente à ma propre existence ? Je ne récuse pas sa première origine, dont il peut rester toujours quelques bonnes traces : mais soyez bien sûre que je ne me trompe pas sur mon état; j'ai des indices du changement opéré en moi par l'un de ces traits caractéristiques, que vous avez si finement observés sur vous-même. Il m'est arrivé aussi d'avoir de la peine à concilier quelques détails avec l'image complète que je m'étais formée de votre étonnante cou-

sine; *et ce jour-là, j'ai eu la certitude que je n'étais plus amoureux.* »

Partagerons-nous cette certitude ? Le bon Mathieu semble bien excité contre Benjamin Constant :

« Je vous dirai que pendant ce dernier voyage à Paris, il s'est présenté à moi dans certains moments de ses déréglements de tête, de ses fureurs politiques, qui ne semblent avoir aucune racine dans son cœur, ni dans sa conviction; tout cela, joint à quelques circonstances minutieuses, mais qui ne sont pas sans effet, telles que sa figure, son costume et ses espèces de manie, tout cela me laissait comme stupéfait dans la pensée du sentiment qu'il pouvait inspirer... »

Mathieu est stupéfait, si douloureusement blessé dans sa grande affection qu'il sollicite une explication :

« Elle me promettait de ne pas faire un pas en avant, et de me montrer son cœur encore plus à découvert dans de longues conversations. J'avais la certitude de le sonder, et il ne m'était pas interdit de songer à le guérir, si bien qu'il m'en était resté une grande et trop grande sécurité. »

Hélas ! Benjamin Constant n'a qu'à reparaître : il triomphe : désespoir de Mathieu.

« ... Il y a peu de malheurs qui puissent m'affecter aussi sensiblement. Je m'en sens accablé jusqu'au fond de l'âme ; j'aimerais encore mieux qu'elle vînt braver un autre genre de risques; et peut-être que ses pensées absorbées par ce dernier intérêt, son cœur ému par le rapprochement de ses amis se laisseraient distraire d'un choix aussi inexplicable. Non, ne désespérons pas encore

qu'une amie comme vous ne puisse sauver un cœur comme le sien de ce qui n'est pas même une passion, de ce qui n'est qu'une erreur de l'imagination... »

Le bon Mathieu se trompe : une grande passion est au cœur de son amie... L'admirable est qu'il oublie très vite sa douleur, sa vertueuse indignation, et bientôt accepte de vivre à Hérivaux entre Constant et Mme de Staël : et voici sans doute la preuve la plus certaine qu'il a tué en lui l'amour jaloux, mais voici un irrécusable témoignage de la faiblesse de ce conseiller si prompt à absoudre l'erreur commise ; Mathieu n'a point changé d'opinions sur le compte de Constant : que ne pardonnerait-il à l'amie ? « Celui, écrit-il, qui a pris une si grande part dans sa vie actuelle, me devient *sacré* sous ce rapport, sans que j'aie ni plus d'inclination pour son caractère, ni moins d'estime pour son esprit ».

Et ce sera ainsi toujours ; *video meliora*... le bon Mathieu est comme la conscience de Mme de Staël, conscience inquiète, qui prononce des condamnations de principe, et s'accommode dans la pratique de surprenantes concessions : le bon Mathieu s'effraiera, prononcera des sentences à la fois nettes et timides ; lui-même n'en tiendra nul compte... Au reste on ne le consulte guère dans les cas graves ; son rôle n'est point d'avertir, encore moins de guider. Il est le bon Mathieu, toujours présent quand d'autres se dérobent, le bon Mathieu, refuge suprême de qui l'on ne craint ni rebuffade ni amertume... En 1797, Mme de Staël accouche : M. de Staël est correct « sans expression vive de sentiment ». On ne

peut en vérité exiger de lui davantage. Mathieu est au chevet de l'accouchée : « Je veux être pédant ces deux jours-ci pour l'empêcher de recevoir autant de monde qu'elle en aurait envie »... Staël meurt : Mme de Staël épousera-t-elle Constant? Mathieu devient le tuteur des enfants... Son amie reléguée en Suisse, Mathieu intrigue pour elle, se commet avec les Bonaparte... Il n'est pas de soin qu'il ne se donne pour lui conquérir cette indépendance dont elle a si grand besoin... Avec Mme Necker de Saussure, c'est le bonheur de Corinne qu'il complote : « Soyons toujours trois sans cesse occupés du cœur le plus malade, ou de la position la plus pénible. Il est vraisemblable que ce sera toujours elle, d'après la confiance que nous inspire le parti que nous avons pris, vous et moi. Mais notre vocation en amitié n'en est que plus touchante et plus désintéressée. »

L'amitié de Corinne est aux yeux de Mathieu le plus grand des biens : l'amitié de Mathieu ne suffit point à satisfaire l'ardente imagination de Corinne : elle est bonne, certes, délicatement sensible à l'amitié : avec quelle clairvoyance toutefois ne juge-t-elle pas ses amis les plus chers?

« Les trois hommes que j'aimais le plus, que j'aimais depuis l'âge de dix-neuf et vingt ans, c'étaient Narbonne, Talleyrand et Mathieu. Le premier est une forme pleine de grâce, le deuxième n'a plus même la forme (1800), et le troisième est altéré dans tous ses agréments, quoique ses adorables qualités lui restent... »

Avec ses adorables qualités, Mathieu est aimé des uns, admiré des autres ; il a la vocation du dévouement ; il a l'air, dans les salons où il fréquente,

d' « un ange descendu pour voir un rassemblement d'êtres frivoles ». Sa mère cependant, Mme de Laval, dont la conduite est moins exemplaire, hausse les épaules et s'écrie : « Ce pauvre Mathieu ! Il est dupe, dupe, dupe ! »

Et ce sera ainsi jusqu'à la fin... Quand Mme de Staël, exilée, part pour l'Allemagne, Mathieu confie son amie à Constant... Après la mort de Necker, Mathieu, défenseur intrépide des faits et gestes de Mme de Staël, est suspect aux yeux même des membres de sa famille... Au reste il verra bientôt s'accentuer la contradiction entre les opinions de Mme de Staël et les siennes propres; il en souffrira; il s'affligera des ambitions de Mme de Staël, de ce besoin croissant de popularité, de cette grandiloquence promenée à travers l'Europe; il souffrira, s'affligera de plus en plus sans se détacher; il sera jusqu'au dernier jour l'ami, le meilleur ami, le plus fidèle, et le plus désintéressé.

Fut-il dupe ? Comment l'eût-il été, puisque son amitié, indulgente, fut exempte d'illusions; puisque le grand cœur de son amie le paya de retour ? Êtes-vous dupe, si un sentiment durable et généreux échauffe votre âme, éclaire toute votre vie, et vous assure la plus enviable opulence, celle du cœur ?

*
* *

Il faut remercier M. Paul Gautier, qui s'est en quelque sorte constitué l'historiographe de Mme de Staël, d'avoir publié cette correspondance : trois personnages y apparaissent en action, Mme de Staël

dont la psychologie est trop connue pour qu'on attende de documents inédits autre chose que des confirmations; Mme Necker de Saussure, de qui on eût aimé lire de plus abondantes réponses aux lettres de Mathieu de Montmorency; Mathieu enfin, de qui l'éloquence épistolaire sera pour beaucoup une surprise... Constant surgit, énigmatique, Staël douloureux. Car il y eut un Staël, que l'on oublie trop souvent : l'histoire de son mariage est connue ; celle de son ménage l'est moins : un éminent savant suédois, M. Schück, a récemment esquissé cette aventure conjugale : esquisse impartiale, certes, nécessairement sévère à l'ambassadrice : Staël vaut mieux que sa réputation[1], : son ambition ne méritait pas une aussi totale infortune ; il n'est que juste de le proclamer, les circonstances, la situation politique en France et en Suède, non moins que son mariage avec Germaine Necker, causèrent la ruine de Staël ; et cela, qui n'excuse ni l'un ni l'autre des époux, ne saurait nous déterminer à plus de sévérité envers le moins heureux.

1. Cf. L. Maury. Une correspondance inédite de Mme de Staël. Lettres à Nils von Rosenstein (*Revue Bleue*, juin 1905).

PAUL-LOUIS COURIER ET L'AMOUR DU GREC

Un homme d'esprit à la façon du dix-huitième siècle[1], une vive intelligence, excédée du poids de la tradition, et qui s'en libère par la raillerie, et ne découvre plus que le sens comique de la vie; un minimum de cœur; l'esprit d'un aristocrate contemporain de Voltaire, l'âme étroite d'un petit bourgeois regardant. Le hasard l'entraîne dans les camps et le retient vingt années aux armées de la Révolution et de l'Empire; il n'est point fait pour ces sublimes bagarres; il les traverse en cynique, d'abord souriant, puis amer; longtemps il concilie son caprice et la moins exigeante discipline, et jouit follement d'une vie mouvementée; il se lasse enfin de rire et de s'amuser; quelque dépit, quelque colère l'assombrissent; il devient sarcastique.

En 1812 il se laisse marier; ici commence une autre histoire...

1. Robert Gaschet, *La Jeunesse de Paul-Louis Courier. — Les Pastorales de Longus.* Traduction par P.-L. Courier. Édition critique suivie d'une étude sur l'essai de style vieilli de Courier.

Il est pénétrant, avisé, et singulièrement injuste à son temps ; de tels témoins, aigus, incomplets, facilitent à l'historien l'analyse du passé ; Paul-Louis Courier est rebelle à l'enthousiasme, insensible aux grandes passions ; une clôture hermétique assourdit autour de son cerveau et de son cœur les vastes rumeurs de son époque ; il n'entend que des voix discordantes, et n'aperçoit que des gestes étriqués. Il a bien vu ce qu'il a vu ; il ne découvre rien au-delà : il ignore les perspectives profondes, et n'a point le sens de la grandeur. On affirmerait qu'il n'a presque rien compris à son temps, n'en ayant retenu que des psychologies individuelles, les grimaces de l'égoïsme, les frénésies de l'ambition et de la peur.

Il échappe à la contagion de l'idéalisme révolutionnaire, du patriotisme et du courage guerrier ; les vraies puissances qui bouleversent les hommes et les sociétés en cette fin mouvementée du dix-huitième siècle ne l'ébranlent ni ne l'émeuvent. Une aussi singulière insensibilité fait que nous attribuons à son témoignage une valeur particulière, et que nous ne marchandons point à ses souvenirs un intérêt très précis : il nous livre le procès-verbal d'une expérience bien conduite ; voici isolée, toute pure, l'essence de la vie quotidienne ; voici la basse comédie humaine, abstraction faite de l'amour, des nobles élans et des vertus généreuses. Nous consentons à l'estimer divertissante, parce que la peinture en est vivement brossée ; d'autant plus divertissante que nous sommes mieux avertis des lacunes du dessin et de l'involontaire parti pris du peintre.

Ainsi Paul-Louis Courier a vécu de vingt à quarante ans parmi les héroïques soldats de la France

impériale et républicaine, et n'a jamais rencontré l'héroïsme; cet étrange officier a pris part aux plus actives campagnes sur le Rhin, en Italie; nulle action d'éclat ne rehausse ses états de service; il est brave, et maintes circonstances nous contraignent à douter de sa bravoure; il s'obstine à porter l'uniforme, et ne manque presque aucune occasion de se dérober aux devoirs de sa profession; il trouve pour déserter d'étonnants prétextes, à moins qu'il n'en allègue aucun. Nos victoires ne l'échauffent point; il conte nos défaites avec un absolu détachement, avec, parfois, comme une joie méchante.

On peut croire qu'il souffre — oh ! rarement ! — de cette stérilité d'âme par où s'affirme son illusoire supériorité; il se lasse de cette sécheresse, de cet isolement, et ambitionne de connaître les grands frissons; son ambition est inefficace; ainsi en 1809 : démissionnaire, il réintègre l'armée à la veille de Wagram; il se rend à Vienne, se précipite à l'île Lobau; il s'excite de son mieux et s'exalte à prévoir une décisive, une gigantesque et glorieuse bataille; il admire fort les préparatifs de Napoléon; puis, le jour de l'action, je ne sais quel découragement le rejette parmi les premiers blessés qu'on évacue; ce chef d'escadron d'artillerie a négligé de se pourvoir d'un cheval; il s'en va, sans congé, morne et ricaneur; il n'a point vibré : Napoléon lui a adressé quelques paroles et ne l'a point ébloui : Paul-Louis Courier déserte, et, désinvolte, écrit à un ami : « Un hasard, la rencontre d'un homme que je croyais mon ami,

Et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

je partis pour l'armée d'Allemagne, dans le dessein extravagant de reprendre du service. La fortune m'a mieux traité que je ne méritais, et tout près d'être lié au banc, m'a retiré de cette galère »; ou encore : « Je me suis passé cette fantaisie, et je puis dire, comme Athalie : « J'ai voulu voir, j'ai vu »; ou enfin : « Je n'allais à l'armée que pour voir ce que c'était. Je ne me repens point d'avoir été à Vienne, quoique ce fût une folie, mais cette folie m'a bien tourné. J'ai vu de près l'oripeau et les mamamouchis; cela en valait la peine. » L'oripeau et les mamamouchis, lisez l'empereur et les maréchaux. Paul-Louis Courier a vu ces héros légendaires, et les a jugés ridiculement petits; il n'a rien vu à l'armée que de médiocre; il aspirait à l'épopée, et n'a su découvrir qu'une sinistre et grotesque farce. Une telle équipée résume toute sa carrière militaire, et illustre sa conception de la vie et du monde.

Cela est fort mesquin — et je n'ignore pas qu'une généreuse colère, un ardent amour des hommes, une notion très haute et très noble de la justice et de l'avenir humain dictèrent à de grands esprits une condamnation analogue de la guerre. Un Paul-Louis Courier ne s'embarrasse point de telles considérations : son égoïsme serait fort gêné par une telle philosophie; il ne témoigne guère plus de tendresse aux idées qu'aux hommes; et si peut-être il ne dément point un vague humanitarisme hérité de Rousseau, ses sarcasmes ne révèlent point l'exaspération d'une pensée anxieuse de l'avenir, mais seulement ses rancœurs, ses aveuglements, et cette espèce d'impuissance qui ne permet point à certains esprits d'embrasser l'opulence de la vie.

Au fond, Paul-Louis Courier n'éprouva jamais qu'une passion, et qu'il ne pardonnait point à son temps d'avoir contrariée : l'amour du grec ; toute sa sagesse n'est que le dépit d'un philologue boudeur et d'un épigraphiste en colère; il est le grognard des bibliothèques, un peu ridicule de n'avoir jamais su mettre d'accord ses goûts et ses occupations, son pacifisme poussiéreux d'archiviste manqué, et ses gestes, nécessairement excessifs, d'officier cascadeur et de soldat intermittent.

* * *

L'amour du grec !

Molière ne prévit point cette frénésie, non plus que le délire où elle entraîne le bon sens le plus prudent, la tête la plus froide et la plus défiante de l'enthousiasme. L'amour du grec ! Pour cet amour-là Paul-Louis Courier accepte une vie absurde, les contradictions, les compromissions d'une double activité, les railleries des uns, les brimades des autres, et ce stupide résultat d'échecs accumulés : une carrière militaire, avec ses périls, sans aucune gloire, une carrière d'helléniste que récompensent fort mal des succès d'amateur. L'amour, l'éternel amour qui flambe aux noires prunelles des belles Italiennes entraîne, égare maint compagnon de Paul-Louis Courier : lui-même se vante très haut de ses prouesses amoureuses, mais ce n'est point une San-Severino qui détermine les pires folies de cet érudit galantin : il aime les jolies femmes ; c'est pour l'amour du grec qu'il risque le désaveu des

gens d'honneur, qu'il entreprend dans les bibliothèques et les musées d'étranges manigances, qu'il néglige les injonctions de la morale élémentaire et du strict devoir, qu'il vole presque, et qu'il déserte.

C'est une histoire touchante, puisqu'enfin nous n'avons point encore abjuré tout à fait la dévotion du grec, puisque les Muses helléniques nous sont chères et n'ont point perdu le privilège de couvrir leurs disciples d'une sorte de protection sacrée. Certes, nous sommes touchés, nous sommes émus, nous admirons cette fidélité à l'idéal antique, ce dévouement à la beauté, cette foi en l'éternel prestige de Pallas-Athéné. Nous sommes parfois, comment dirai-je ? surpris, un peu déconcertés devant les conséquences de ce culte intransigeant et exclusif, et l'espèce de bouffonnerie où aboutit le désaccord trop flagrant de ce passé et de ce présent, le contraste de cette sérénité morte et des fièvres d'un siècle tumultueux.

Vingt années durant, Paul-Louis-Courier promène à travers l'Europe ses caissons et ses canons sans jamais oublier le rêve le plus innocent ; il est né pour traduire *Longus* ; parmi le fracas des batailles, il ne cesse de prêter l'oreille au pipeau de l'idylle antique ; tant de vie qui bouillonne autour de lui ne saurait le distraire de cette bergerie gracieuse et si lointaine ; il est né pour restituer à la France un petit roman grec ; ne lui demandez point de s'émouvoir aux grands espoirs de l'humanité, aux chutes des royaumes et des républiques : l'élégance un peu mièvre et si menue d'une pastorale de basse époque fait toute sa préoccupation ; ses héros, en un temps qui connut les Conventionnels, et tant de grands vainqueurs, Napoléon, Chateaubriand, ses héros se

nomment Daphnis et Dorcon, et les Méthymniens retiennent son intérêt bien plus que nos Provençaux, nos Gascons ou nos Parisiens.

Dès l'école, il a trouvé sa voie, qu'il s'empresse d'ailleurs de ne point suivre : à Châlons, en 1792, élève-officier, il s'esquive, et fuit les cours de tactique... pour l'amour du grec. Valmy est de moindre importance que la prosopopée d'un sophiste. Pourquoi, pourquoi, distrait, peu mondain, quasi-timide, incapable d'exactitude, de discipline, d'élan, pourquoi, indolent et rieur, et sans force de caractère, pourquoi, désireux de silence, de voluptés confinées, bénédictin fantaisiste, exégète capricieux, consent-il à rejoindre la garnison de Thionville ? Il y consent : dès lors commence cette invraisemblable carrière qui est un perpétuel défi aux lois militaires, étonnante partie de quatre coins, où Paul-Louis Courier semble n'avoir d'autre but que d'éviter les occasions de combattre et la rencontre de ses chefs.

Sous-lieutenant à Thionville, en 1793, il fait du grec. Capitaine, il déserte devant Mayence ; il déserte, et comme l'indulgence des révolutionnaires est grande, on l'envoie inspecter les forges de l'Ariège et du Tarn. Que croyez-vous qu'il inspecte ? il traduit le *Pro Ligario* ; et il rêve de Longus...

A Toulouse, il s'abandonne à de moins platoniques fredaines ; sa vie cesse d'être édifiante. Ah ! c'est en grec qu'il rédige le budget de ses dépenses secrètes ; un de ses amis nous révèle le rapide développement d'une comptabilité où l'amour ne nuit point à l'érudition : « J'eus occasion de remarquer que son livre-journal s'était enrichi à cette épo-

que de plusieurs articles en langue d'Homère. »

A Rome, il découvre la science des inscriptions, et s'en fait un roman ; à peine se souvient-il qu'il est soldat. Il ne s'en souvient plus du tout, lorsqu'on ne sait quelle escapade le ramène à Paris vers 1800 ; la maréchaussée elle-même l'oublie, et ne reconnaît point l'homme de lettres qu'il est devenu ; il en profite pour regagner sa chère Touraine, où il fignole des gloses minutieuses, assis sur un tonneau, entouré de « vendangeuses un peu crottées », et qui sont ses « bacchantes ». Deux ans il échappe au service actif : rappelé à Strasbourg, sa manie s'exaspère : il y devient l'émule de redoutés philologues, et manifeste enfin une science pénétrante d'autodidacte, que Schweighauser accueille de douteuses louanges et de pesantes épigrammes.

Et ce sera ainsi toujours ; ses missions militaires à travers l'Italie sont des promenades archéologiques ; il est nonchalant, et voyage à petites journées. Chargé de surveiller un ravitaillement par mer, il s'enfuit sans aucune élégance, et sans chagrin abandonne aux Anglais une cargaison de canons. Il est brave par boutades, et fort prudent à l'ordinaire. Enfin le soulèvement des Calabres stimule son audace sommeillante ; il risque sa vie, il ne la risque point inutilement, ce qui serait encore la plus sûre manière d'affirmer de la vaillance. Il rechigne devant les embuscades et regimbe devant les pièges des routes calabraises.

Un instant les spectacles variés d'une insurrection le distraient de ses livres ; il découvre la vie, avoue un commencement d'enthousiasme, des projets de récits colorés, dramatiques... Hélas ! créer lui demeure

interdit : sa force ne va qu'à enclore quelques souvenirs en de brefs tableaux qui n'excèdent point les proportions de lettres familières ; il compose laborieusement de jolies lettres, il en garde copie, et raffine, et renchérit, et perfectionne les précieux brouillons ; le style l'hypnotise, et s'il ambitionne — l'espace d'un matin — de glorifier l'expédition d'Égypte, c'est qu'il escompte la facilité de développements à la Salluste. La vie et la vérité ne comptent guère à ses yeux, et beaucoup moins qu'un idéal de rhétorique élégant et glacé ; il est un ciseleur de menues phrases, et n'est que cela ; il n'est qu'un homme de lettres, insincère et livresque... Il se venge de sa sécheresse, de ses insuccès, de son impuissance, en daubant sur son temps, ses compatriotes, en exaltant nos ennemis les Anglais ; il écrit lestement des pages cruelles, et se plaît aux petits jeux d'une ironie féroce.

On pille fort dans la ville, et l'on massacre un peu. Je pillerais aussi, parbleu, si je savais qu'il y eût quelque part à manger. J'en reviens toujours là, mais sans aucun espoir... Nous sommes dans une maison pillée : deux cadavres nus à la porte, sur l'escalier je ne sais quoi ressemblant à un mort. Dans la chambre même, avec nous, une femme violée, à ce qu'elle dit, qui crie, mais qui n'en mourra pas, voilà le cabinet du général Reynier ; le feu à la maison voisine, pas un meuble dans celle-ci, pas un morceau de pain. Que mangerons-nous ? Cette idée me trouble...

Tel récit de nos défaites est si brutal qu'on y croirait discerner quelque honteuse rancune qu'il nous aurait vouée. Au reste au sortir d'une cruelle débâcle un seul événement lui semble notable :

Vous croirez aisément, Monsieur, qu'avec de pareilles distractions, je n'ai eu garde de penser à l'antiquité. S'il s'est trouvé sur mon chemin quelques monuments, à l'exemple de Pompée, *ne visenda quidem putavi*. J'avais sauvé du naufrage de mes pauvres nippes un petit volume dont je lisais tous les jours quelques pages. Je l'appelais mon bréviaire. C'était une *Iliade* de Turnèbe que peut-être vous avez vue dans les mains de l'abbé Barthélemi ; car cet exemplaire me venait de lui (*quam dispari domino* !), et je sais qu'il avait coutume de le porter dans ses promenades. Pour moi, je le portais partout, afin de n'être jamais seul. Mais l'autre jour, je ne sais pourquoi, je le confiai avec ma valise à un soldat qui me conduisait un cheval de main. Cet homme fut tué et dépouillé. J'ai perdu huit chevaux tués ou pris, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent, mes domestiques. Je ne regrette que mon Homère, et pour le ravoir je donnerais la chemise qui me reste. C'était toute ma société, ma consolation, mon unique entretien dans les haltes et les veilles...

Ah ! voilà qui serait héroïque — admirez ici l'effet de la sincérité — si par ailleurs l'auteur était moins pressé de se guinder sur une singulière affectation d'ironie. Cet homme fort n'est point toujours plaisant, ni autant qu'il pense l'être.

Paul-Louis Courier a fait la campagne de Calabre ; il a traduit je ne sais plus quel livre de Xénophon ; il a découvert, chance inouïe, un fragment inédit de Longus.

Voici donc, dites-vous, récompensé cet amour du grec, ce bel amour, ce fol amour, et comme légitimé aux yeux de la postérité le vaudeville hellénico-militaire de cette invraisemblable existence ?

Ah ! que non !

* * *

Ou du moins dans le même temps qu'il rencontrait la gloire, la gloire selon ses vœux, Paul-Louis Courier connaissait une étrange infortune, et qui nous gâte la joie de l'applaudir. L'amour du grec l'induit en un déplorable péché. L'histoire de la tache d'encre est célèbre ; M. Robert Gaschet l'expose fort congrûment, et, espérons-le, définitivement. Or, quelque parti pris d'indulgence que l'on adopte, elle n'est point à l'honneur de Paul-Louis Courier : il découvre un texte inédit de son cher Longus et, pour s'en assurer l'exclusive propriété, macule le manuscrit. Cette aventure flaire un irritant parfum de déloyauté et de malhonnêteté. Fi donc !

Après l'éclat de ce fâcheux méfait, après les enquêtes, les polémiques, les avanies qu'il dut subir, Paul-Louis Courier n'a plus que la ressource d'une constante insolence ; il raille terriblement l'armée, Napoléon, les gens en place, les savants... Il est une manière de révolté, un raté pessimiste et douloureux — que le mariage n'apaisera point.

Et voilà ce que lui rapporta son amour du grec... avant que de nouvelles colères, et de nouveaux griefs et des rages plus justifiées ne fassent épanouir en fleurs empoisonnées son séduisant atticisme.

Il resterait à montrer que cet amant malheureux et jaloux dut à sa frénétique passion des joies délicates ; il importerait surtout de n'être point dupe de ses mensonges et de ses perpétuelles affectations :

il n'a point certes le génie ondoyant, la vaste curiosité, la passion d'un Stendhal ; il en a fréquemment les cauteleuses façons, et ce désir, et cet art de se grimer qui trompent d'abord la postérité. M. Robert Gaschet, qui nous donne un loyal essai biographique, insiste peu sur ce trait ; je souhaite qu'il y revienne quelque jour ; son esquisse de la psychologie de Paul-Louis Courier y gagnerait en vérité profonde.

STENDHAL ET LES STENDHALIENS

M. Maurice Barrès, quand il avait vingt ans, se plaisait, durant de longues journées, à découvrir Rome, les *Promenades* de Stendhal à la main ; le soir, il fréquentait la villa Médicis : le directeur, M. Hébert. lui disait : « Vous aimez Stendhal ? C'était un vieux monsieur de beaucoup d'esprit, mais quinteux. Je l'ai bien connu. Oui, monsieur Barrès, c'était mon cousin, et quand j'ai été envoyé à votre âge à la Villa, mes parents m'ont commandé d'aller le saluer à Civita-Vecchia. Il s'y ennuyait à périr ; il passait les soirées chez l'unique libraire de l'endroit. Je crois bien que le pape lui avait interdit l'entrée de Rome. Pourquoi ? Sans doute ses *Promenades* avaient déplu. Monsieur Barrès, je ne sais pas si mon cousin vous aurait autant amusé que ses livres [1]. »

Maurice Barrès est stendhalien ; il a, pour l'être,

1. *Correspondance de Stendhal* (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy ; préface de Maurice Barrès, 3 vol. Cf. A. Paupe. *Histoire des Œuvres de Stendhal*.

quelques solides raisons ; il est, de par ses premières œuvres, l'un des coryphées du beylisme ; sans lui, le prestige de Stendhal eût été moins souverain sur toute une génération... Maurice Barrès, néanmoins, n'hésite pas à évoquer la posture assez humble du consul d'une bourgade italienne — quelle médiocre carrière ! quelle plate existence ! bien faite pour ralentir l'activité d'esprit de l'homme le plus impétueux.

Stendhal était-il aussi amusant que ses livres ?

Les Stendhaliens sont les plus habiles gens du monde : leur ferveur craindrait de nous offenser si elle n'admettait des restrictions : un Casimir Stryienski, un Bélugou, un Paupe, exégètes et éditeurs d'une œuvre plus qu'à demi ignorée, apôtres d'un véritable culte, admettent et pratiquent les règles d'une interprétation prudente : eux-mêmes nous suggèrent des doutes : il nous présentent avec d'infinis ménagements l'idole-Stendhal... Nous nous prosternons, à condition justement qu'on ne nous inflige ni excessive discipline ni dogmatisme intransigeant. Maurice Barrès, par la réserve d'usage, ne désarme point nos défiances ; s'il loue l'âme de Stendhal qui « fut toujours la plus sincère, la plus naïve », nous n'avons garde d'oublier que cette sincérité et cette naïveté n'excluaient ni la rouerie ni le goût de la supercherie et de la mystification... s'il vante en Stendhal le « héros », nous nous souvenons que le protégé du comte Daru manifesta à l'endroit des exploits guerriers un mépris précoce et durable ; s'il range l' « immortel Stendhal » parmi « les classiques de la moralité », s'il exalte l'honneur selon Stendhal, si, pour flétrir mieux notre déchéance, il

oppose au « muflisme » de notre temps les « sentiments d'honneur qui composent l'âme de Fabrice Del Dongo et de Julien Sorel lui-même » et de l'auteur responsable de Fabrice et Julien Sorel, nous demeurons perplexes, prêts à nous rebeller, car nous croyons savoir avec quelque certitude que Stendhal, chevalier douteux d'une morale imprécise, est peu qualifié pour être vénéré à l'égal de l'un des directeurs de la conscience moderne.

Et c'est sans doute par ces contrastes que nous attire l'étrange auteur de la *Chartreuse de Parme* : il s'applique dès sa jeunesse à dérouter ses contemporains par des contradictions voulues ; il mène ou feint de mener simultanément plusieurs carrières ; il est essentiellement un personnage masqué ; sa vie est un perpétuel carnaval. La biographie de Stendhal est prodigieusement amusante ; son temps ne le prend pas au sérieux, et généralement l'ignore ; les natures simples et franches ne le pouvaient souffrir, et l'on sait quel dégoût horrifié il inspire à cette excellente Sand. Plus heureux, nous avons percé les énigmes industrieusement accumulées par ce Lemice-Terrieux de génie ; nous connaissons jusque dans le détail le complexe roman de son existence... La *Correspondance* est de toutes ses œuvres celle qui reflète le plus complètement le caractère, les aventures, l'esprit divers, le génie si fort et inquiétant de ce merveilleux comédien.

*
* *

Et l'on ne sait en vérité si l'on admire plus la tenace perspicacité ou le désintéressement des Sten-

dhaliens ; ils ont fait la gloire de Stendhal ; en travaillant à l'affermir, il se pourrait qu'ils l'eussent ébranlée : il est permis de penser que, moins mystérieux, Stendhal paraîtra beaucoup moins intéressant aux générations futures ; déjà Maurice Barrès le proclame. Stendhal, qui fut à la mode aux environs de 1880, ne l'est plus en 1908. Maurice Barrès exagère, et vous verrez que la publication de la *Correspondance* va provoquer un renouveau de beylisme... Mais enfin les Stendhaliens n'en ont pas moins mis une hâte peut-être inconsidérée à satisfaire nos curiosités.

Hâte très méritoire, si l'on considère de quelle tâche laborieuse ils se sont acquittés : leur activité est de celles qui font le plus grand honneur à notre érudition littéraire : Paul Bourget, qui fut un stendhalien pratiquant pendant la période vraiment féconde de sa carrière, a loué comme il convenait les premières recherches de Casimir Stryenski : quelle ingénieuse patience ne fallait-il point pour explorer le fatras des manuscrits de Stendhal déposés, oubliés dans la bibliothèque de Grenoble ! Les manuscrits de Stendhal sont des grimoires que lui-même renonçait à déchiffrer ; par crainte des perquisitions policières ou amour du rébus, il se plaisait à en ordonner les feuillets de la façon la plus déconcertante, et à multiplier les renvois en signes cabalistiques : de ces informes archives stendhaliennes allaient sortir le journal de jeunesse, un roman presque achevé, *Lamiel*, et cette *Vie de Henri Brulard* qui est la plus savoureuse autobiographie... Depuis, nous avons connu une conspiration de chercheurs : nous devons à leurs efforts combinés cette

Correspondance dont Ad. Paupe esquisse discrètement la curieuse histoire. Lorsque parurent en 1855 les deux volumes de la *Correspondance inédite*, quelques lettrés seulement s'avisèrent d'en bien voir l'intérêt : équitable à son corps défendant, Barbey d'Aurevilly écrivait :

« Donc, pas de surprise ! pas de révélation nouvelle ! pas de naturel véritable dans les lettres de cet homme, dont l'esprit n'*ondoie* point, ne se contredit point, et qui aimait tant le naturel, — nous a-t-il dit et répété dans tous ses livres et sur tous les tons, — mais qui l'aimait probablement comme les roués aiment les femmes candides ! Pas de dédoublement de l'homme et de l'auteur, rien, en un mot, de ce qu'on trouve parfois dans les délicieux recueils qu'on appelle des *Correspondances* ; et cependant, malgré tout cela, malgré la déception, malgré cet esprit connu, et d'autant plus connu qu'il se distingue par une de ces physionomies qu'on n'oublie plus quand on les a regardées, la *Correspondance* de Stendhal a le charme inouï de ses autres œuvres, — ce charme qui ne s'épuise jamais, et sur la sensation duquel il est impossible de se blaser ! »

Ce charme, Sainte-Beuve ne le méconnaissait point, qui relisait aux heures de lassitude la *Correspondance inédite*. Pourtant l'éditeur n'avait point respecté le texte des lettres : l'honnête et décevant Romain Colomb, exécuteur testamentaire de Stendhal, avait « tripatouillé » la correspondance : Casimir Stryienski découvrit les fraudes pieuses de Romain Colomb ; sans retard, il les dénonça en ces *Soirées du Stendhal Club*, qu'il n'est point superflu de relire avant d'ouvrir la nouvelle et définitive *Correspondance* ; honnête Colomb ! pudique Colomb ! et si épris de correction grammaticale ! Stendhal écrit :

« Un salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes *ont eu des amants*, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. » Colomb corrige : « dont toutes les femmes *sont aimables* ». Stendhal écrit : « Quand je compare à ce qu'était pour moi la vue de *la jolie jambe* de Sophie... » Colomb rectifie : « la vue de la *personne* de Sophie... » Stendhal : « Les chambellans du prince empêchaient les curieux de rester à l'endroit vers lequel S. A. R. roula ses pas *impériaux* », Colomb transcrit : « ses pas *impérieux* ». Colomb coupe, taille, soude arbitrairement, dénature... Honnête Colomb, qui ne pouvait, un demi-siècle à l'avance, deviner nos infinis scrupules ! Il eut en Mérimée un collaborateur imprévu, et c'est un joyeux incident que la « correction » d'une lettre de Stendhal par son capricieux ami : la lettre, adressée à Mérimée, étant plutôt vive, Colomb prie le destinataire d'en faire disparaître les « drôleries trop acidulées » : Mérimée s'exécute, le plus platement du monde : cet homme d'esprit lit avec peine les lignes suivantes :

« Le vrai babilan doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. Moi (mais à 43 ans et 11 mois) je ferais un bel aveu ; on me dirait, qu'importe ? je mènerais ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyennant un sequin, lui ferait trois compliments en une nuit... »

Cet homme d'esprit rature et bravement écrit :

« Là, un beau paysan... se chargerait de me remplacer avec avantage ! »

Ah ! méfions-nous des revisions posthumes et des services d'amis !

Ad. Paupe et P. A. Chéramy nous rendent bien entendu le texte authentique intégral de cette lettre et de toutes celles que le zèle de Colomb mutila; ils nous rendent les originaux de la *Correspondance inédite*, auxquels ils ont joint les lettres publiées à la suite de *Souvenirs d'Égotisme*, les *Lettres intimes*, toutes celles qu'ont fait connaître MM. Farges, Chuquet et Stryienski, et enfin — cela regarde M. P. A. Chéramy — d'assez nombreuses lettres inédites... il en était encore. Leur recueil ne contient qu'un très petit nombre de lettres adressées à Mérimée : les amateurs de littérature pimentée déploreront éternellement le geste de Mérimée jetant au feu la correspondance de Stendhal, moyen très spirituel de se soustraire à la besogne où l'entraîna un jour le si honnête Colomb !

*
* *

Trois gros volumes ! plus de sept cents lettres : Ah ! je ne sais si le peintre Hébert a calomnié Stendhal, mais voici le plus étourdissant répertoire de faits, d'idées, de jugements, d'anecdotes ; et voici l'œuvre de Stendhal où l'on apprend le mieux à connaître l'homme, sa vie, et son génie... après que l'on a reçu de l'excellent *Stendhal* de M. A. Chuquet les nécessaires leçons de défiance. Stendhal s'y révèle tout entier dans la stupéfiante diversité de ses aptitudes, de ses goûts, de ses expériences, Français de formation classique, qui participe aux fièvres du Consulat et de l'Empire, et se terre et s'exile sous

la Restauration et la monarchie de Juillet; soldat, fonctionnaire civil, commerçant; déraciné cosmopolite, Parisien italianisé, dandy sceptique et jouisseur, essayiste et romancier de tendances si diverses que romantiques, réalistes, naturalistes et psychologues ont des titres presque égaux à se réclamer de lui; artiste, philosophe, au total et toujours amateur, dilettante supérieur, agité, incomplet, délicieux... Stendhal est là tout entier, avec ses passions, ses curiosités, ses théories, son cynisme, Stendhal analyste, conteur, maître ès psychologie, professeur de bonheur et conseiller d'énergie; et nulle part peut-être Stendhal n'est lui-même avec plus de franchise, de naturel et d'éclat que dans certaines de ces lettres, et ce sont sans doute quelques pages de cette *Correspondance* qu'il faudra citer désormais, si l'on entend prouver par des exemples les mérites de l'écrivain.

Parmi tant de documents curieux, piquants, précieux à des titres divers, notons que les plus significatifs au regard du psychologue sont peut-être ses lettres à Pauline Beyle, où Stendhal semble développer, à son insu, une sorte de confession. Barbey d'Aurevilly, d'autres après lui, ont exalté en Stendhal l'écrivain « dont le talent n'a pas fait la vie, mais dont la vie, au contraire, a fait le talent ». Qui donc nierait les enrichissements que Stendhal dut à la vie ? Encore n'est-il point superflu d'observer que, dès la vingtième année, les traits essentiels de son esprit et de son caractère sont fixés : quelle netteté dans les conseils de ce jeune homme ! Quel ferme jugement ! Quel sens psychologique ! Quelle entente des passions ! Quelle science de l'homme et du monde ! Le classicisme et la « philosophie » se sont

concrétisés pour lui dans les enseignements du grand-père Gagnon; il a médité nos moralistes, nos philosophes, nos logiciens; c'est d'eux qu'il tient tout ce qu'il sait; il leur doit sa lucidité, sa puissance; deux siècles de littérature psychologique aboutissent à cette préparation dont bénéficie ce jeune bourgeois ambitieux : ambitieux, follement ambitieux, ambitieux de se grandir et de jouir.

Il se peint lui-même dans ses lettres à une sœur qu'il souhaite former à son image; dans le modèle qu'il propose à Pauline, nous reconnaissons le vrai Stendhal, son goût classique, sa force de passion, et, ingénument étalés, son machiavélisme et son amoralisme. Il donne à sa sœur des leçons de littérature et des leçons de conduite; ses lettres commentent Corneille et font l'éloge de la dissimulation; sa pédagogie n'est point morose; ce frère conte à sa sœur ses bonnes fortunes et ses amours... Et déjà ces lettres nous surprennent, nous émerveillent; cette correspondance vive, sérieuse, frivole, profonde, affranchie des convenances, n'est jamais ni médiocre, ni banale; certes, c'est déjà souvent de l'excellent Stendhal... Et je ne pense pas que l'on mette de sitôt ce volume aux mains de nos pensionnaires, mais il serait bon qu'elles ne fussent point privées de maint enseignement élégamment donné par le plus spirituel des maîtres : écoutez-le dire à Pauline les « contes » qu'il a lus un matin :

« Le roi chassait dans les forêts de Versailles. A trois ou quatre lieues de cette ville, un garde du corps tombe en galopant et se casse la cuisse; le roi se tourne vers M. de R... et lui dit :

« — Monsieur, vous avez votre carrosse, faites-moi

le plaisir de ramener ce jeune homme à Versailles.

« M. de R... contait cela le lendemain dans une maison.

« — Ce malheureux, disait-il, me faisait une peine terrible; tous les mouvements de la voiture le mettaient dans des douleurs affreuses; il jetait des cris, il grinçait des dents; cela me mettait dans l'état que vous pouvez imaginer. Heureusement, je me souvins que j'avais dans mes poches de l'eau de la reine de Hongrie.

« — Vous lui en donnâtes ?

« — Non, j'en avalai une gorgée, et cela me remit jusqu'à Versailles.

« Ces deux traits sont vrais : remarque cette manière de conter, voilà le bon ton simple, aisé, concis ; un provincial n'eût pas manqué d'y mettre du pathétique et même de l'horrible, eût décrit la cassure de la cuisse, eût parlé du sang. Le talent qui fait fuir ces défauts à M. S... se nomme délicatesse. »

Cette délicatesse, Stendhal ne devait jamais s'en départir, il la poussa parfois jusqu'à l'excès, voisin de la sécheresse. Nous aurions aujourd'hui quelque besoin que l'on remît en honneur ces principes de discrétion et de sobriété littéraires...

Et j'aimerais analyser avec quelque détail les lettres de Stendhal au baron de Marqueste — le Lussinge des *Souvenirs d'Egotisme* — où s'avouent les soucis du romancier, ses haines vigoureuses, ses enthousiasmes; les lettres à M. Stritch, toutes remplies de comptes rendus où la critique de Stendhal, malveillante à l'égard de Hugo qu'il estime « somnifère », s'affirme hostile à Molière, jugé inférieur à Regnard; lettres à Sutton Sharpe, à Sainte-Beuve, à Romain Colomb...; les lettres aux ministres, aux éditeurs, les lettres d'intérêt, les lettres d'amour...

Rendons grâce aux Stendhaliens dont la piété fureteuse et tenace nous gratifie d'un maître-livre.

AUTOUR DE BALZAC

Balzac, qui était méridional, mais que les discours officiels proclameront éternellement tourangeau, Balzac s'est plu, comme la plupart des écrivains de son temps, à mystifier ses contemporains ; non point en arriviste ingénu, à la façon de ce bon Nodier[1], non en ironiste aristocratique et glacé, comme Mérimée... non, mais en Gascon qui aime à rire, qui aime le gros rire : sa vie est pleine de galéjades énormes ; n'importe qui citerait vingt anecdoctes.

Nous sommes donc avertis.

Nous n'ignorons point en outre que Balzac ne sut guère s'affranchir des travers de l'homme de lettres ; géant de la corporation, il n'en illustre point que les essentielles qualités ; il en possède les travers les plus apparents et, il faut bien l'avouer, les plus ridicules ; il n'a point que de l'orgueil, il ne répudie point la vanité, ces vanités puériles qui mènent au

1. V. p. 274.

cabotinage, et font que certains auteurs ressemblent à ces gens de théâtre dont ils médisent ; il est doué de cette espèce d'insincérité congénitale qui empêche tant d'écrivains de parler d'eux-mêmes et de leurs œuvres — je ne dis point avec modestie (quelque immodestie accompagne une nécessaire foi en soi-même) — mais avec seulement une approximative exactitude ; en sorte que le moindre gribouilleur tend à créer autour de sa vie et de ses gestes une apparence de légende... Avec un Balzac, la légende prend vite corps; elle s'amplifie à la mesure de qui lui fournit le premier prétexte ; elle s'enrichit de la plus abondante substance ; elle grandit parmi les rumeurs de la notoriété ; la gloire, semble-t-il, la consacre.

Nous savons cela, nous savons tout cela.

Nous n'ignorons point enfin que l'érudition contemporaine, si cruelle aux légendes, n'a nullement épargné celle de Balzac.

Il n'importe; nous nous soucions fort peu que la vie véritable du plus grand de nos romanciers soit infiniment émouvante et plus belle — d'une beauté amère et fréquemment sublime — que la légende. Les brouillards romantiques ne se dissipent point si aisément. En dépit de tout ce que nous savons, en dépit de ce que nous soupçonnons ou devinons, en dépit des érudits et de nos implacables chercheurs, Balzac demeure, aux yeux de presque tous les Français lettrés, comme un héros à demi légendaire.

Je n'y verrais quant à moi nul inconvénient, si la légende n'était à bien des égards médiocre, et pour le moins superflue : étant par définition mensongère, et de plus inutile, et fâcheuse à bien des égards, ne

se trouvera-t-il pas quelqu'un pour la démentir point par point ? Elle n'en serait pas moins chère à la foule... Mais la vérité nue serait précieuse à tous ceux qui souhaitent approfondir la psychologie du génie, ou simplement étudier les conditions de la production littéraire.

Un écrivain a des dettes et de grandes ambitions : il a d'abord l'ambition de payer ses dettes. Il ambitionne la gloire, mais d'abord ses créanciers sont là, pressants, impitoyables... Et l'écrivain écrit : il a du génie, ce dont il faut à la fois le plaindre et le féliciter. Un homme de génie paie difficilement ses dettes; ou s'il les paie, ce n'est point que son génie l'y ait aidé... bien au contraire. En sorte que Balzac toute sa vie a deux ennemis qui ne s'accordent point entre eux, qui le harcèlent sans trêve, qu'il ne peut vaincre séparément ni terrasser à la fois; ce qu'il accorde à l'un, l'autre lui en fait un grief. Et voilà le drame, en vérité simple et parfaitement insoluble. Balzac devait succomber après une double lutte, des efforts contrariés, la résistance la plus folle au désastre imminent.

Au total le combat pour l'argent, le combat quotidien et banal, engagé et soutenu avec les armes les plus défavorables; un perpétuel défi au bon sens, au sens commun, à la sagesse sociale qui enrichit un homme d'affaires, le plus médiocre commerçant, ou le plus quelconque intrigant, mais non point l'artiste en tant qu'artiste, ni surtout l'homme de génie; un combat, un défi, le roman effroyable de l'honnête homme qui a des dettes, des créanciers, des procès, les affaires les plus embrouillées, les plus difficiles,

et qui espère, et bravement s'exténue... Qu'on me décrive, simplement, minutieusement, avec une exactitude défiante du lyrisme ce combat, ces efforts, ces démêlés inglorieux, ce terrible labeur, les misères de l'écritoire, les souffrances du travail forcé... Un tel récit, sobre et sans commentaire, nous serait précieux. Tant que nous ne le posséderons point, quelque déclamation se mêlera à nos verbeux éloges de cette grande infortune.

Premier point; le génie viendrait ensuite; avec quelle dignité, avec quel imposant relief ne surgirait-il point de cette épouvantable aventure !

Au lieu de cela, on nous ressasse de ténébreuses histoires, des anecdotes, des mots, tout l'à peu près des on-dit, les fanfaronnades et les gasconnades où Balzac par jeu, par fausse habileté, par fierté, ou pour se venger de la sottise universelle, s'efforça d'envelopper, de parer, hélas ! et de masquer la poignante réalité. Il est surprenant, il est infiniment regrettable que, par ce temps d'érudition, nous ne possédions point encore une définitive (!), une suffisante biographie de Balzac.

Appelons de tous nos vœux une biographie de Balzac.

*
* *

Et d'abord ne négligeons aucun des livres, où le biographe, que nos vœux sollicitent, devra puiser; les plus modestes méritent de retenir notre attention, et ceux mêmes où l'auteur, tout en nous instruisant, nous déçoit.

Or, je l'avoue, le docteur Cabanès[1] ne réalise point les espérances que son livre permet d'abord de concevoir. Ce chercheur apporte çà et là d'utiles précisions; il cherche un peu au hasard, et entreprend à bâtons rompus d'ingénieuses découvertes; il intitule quelques chapitres : *La dernière maladie et la mort de Balzac*; *L'hygiène de Balzac*; *La mégalomanie de Balzac*; *Balzac physiologiste, occultiste, chimiste, précurseur scientifique*; *Balzac et les médecins; Les médecins de la Comédie humaine*... il mêle l'essentiel et la curiosité. Mais enfin ce médecin va envisager de son point de vue de médecin certaines légendes qui relèvent de sa compétence, qui s'offrent à sa critique et en quelque sorte l'appellent; vous l'espérez; vous espérez en ce praticien qui nécessairement s'est fait une opinion, qui ne peut se dispenser d'avoir une opinion sur tels détails de la vie de Balzac, telle théorie outrecuidante du travail, le régime physique, l'économie d'une existence surmenée. Or, le docteur Cabanès n'invoque presque point sa compétence, et n'entreprend nullement la critique méthodique dont il lui eût été si aisé de nous gratifier. Il oublie volontiers son titre, et se fait de son dilettantisme une élégance.

Et sans doute, il y a les textes fameux, les « aveux » de Balzac écrivant :

« Je suis couché à six heures, avec mon dîner dans le bec, et je dors jusqu'à minuit et demi. A une heure Auguste me pousse une tasse de café à mon réveil, et je vais d'une seule traite, travaillant de une heure du matin à une heure de l'après-midi. Au bout de vingt jours cela fait joliment d'ouvrage. »

1. *Autour de Balzac ignoré.*

Ou encore :

« Je n'ai qu'une heure à donner au monde, de cinq à six, pendant mon dîner. J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni une page ni un sou, et dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. »

Ou encore, dans une lettre à Mme de Hanska :

« Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit, je suis là, penché sur cette table que tu connais, assis sur ce fauteuil que tu vois, à cette cheminée qui me chauffe depuis six ans, travaillant jusqu'à midi. Puis viennent les rendez-vous d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper ; puis, souvent, à quatre heures, un bain ; puis à cinq heures, le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans une robe de chambre blanche, à ceinture de soie, que tu devrais connaître. »

Dans cette robe blanche de dominicain, ô badauds, cette robe fameuse, ceinturée d'une chaîne d'or de Venise où pendent un canif d'or, un plioir d'or, une paire de ciseaux d'or ; dans cette robe, de cachemire en été, de fine laine en hiver, qui recouvre un large pantalon blanc, et dissimule à peine des pantoufles de maroquin rouge, « richement brodées d'or », si bien que ce forçat apparaissait « plus garrotté qu'un Scythe, et resplendissant comme un mage » ; dans cette robe, ô mes frères de lettres, qui devait occuper si fort l'imagination des feuilletonistes du siècle, et inspirer à maints d'entre eux les plus étranges débauches vestimentaires !

Certes, il y a les textes, les textes fameux, les aveux, les vantardises de Balzac ; et l'on n'ira point prétendre que tout cela n'est que mensonge ; on n'insinuera point que Balzac ait été nonchalant ou

paresseux ou inactif; mais on se demandera si ce prodigieux travailleur sut jamais mesurer avantageusement, ou même raisonnablement l'emploi de ses forces, s'il n'en eût point, avec plus de sagesse, tiré une utilisation meilleure et plus durable; on se demandera si la règle de vie dont il est si fier, si les régimes qu'il préconise, les horaires qu'il vante, les drogues, l'hygiène dont il publie libéralement les recettes ne ralentirent point, au lieu de le favoriser, son labeur; on se demandera enfin si ce régime, il le vécut vraiment, à quelles époques, et pendant combien de temps; avec quelle ponctualité, ou quelles atténuations; et s'il pratiqua les théories médicales dont il avait la tête comme farcie, et ce qu'il convient d'en penser, et ce que penserait un savant d'aujourd'hui de cette physiologie et de cette fantaisiste thérapeutique.

Balzac, déclare le docteur Cabanès, abusa du café, et peut-être du thé; et l'on sait que le café et le thé fournirent au romancier la matière d'une littérature tour à tour lyrique, dramatique ou plaisante et burlesque, puisqu'enfin le thé de M. de Balzac, ce thé conservé dans la boîte Kamtschadale parmi les replis d'un papier de soie couvert de caractères hiéroglyphiques, ce thé fin comme du tabac de Latakieh, jaune comme de l'or vénitien, arrosé de sang humain, et doué des plus merveilleuses vertus, une seule province chinoise en produisait une quantité médiocre, réservée au souverain de l'empire du Milieu, qui en avait octroyé quelques feuilles au tsar, dont le ministre... Balzac abusa du thé, mais on ne nous dit point avec quel résultat.

Il ne fumait point ; et l'on regrette d'en donner le démenti à Lamartine, qui l'a dépeint « les dents inégales, ébréchées, noircies par la fumée du cigare », mais sa haine du cigare est évidente ; ils sont de Balzac ces aphorismes où s'avoue une rancune personnelle : « le cigare infeste l'ordre social », « le tabac détruit le corps, attaque l'intelligence et hébète les nations », le second si éloquemment péremptoire, qu'il sert d'épigraphe au *Bulletin de la Société contre l'abus du tabac* ! Pourtant Balzac, qui haïssait le cigare, et n'autorisait point la plus inoffensive cigarette, non pas même le léger papelito espagnol, en vérité Balzac prisait ; le docteur Cabanès apporte à ce propos d'horribles précisions :

« Un de nos confrères, bien âgé aujourd'hui, mais qui a conservé intacte la vérité de la mémoire et de l'intelligence, comme dans ses jeunes ans, M. le docteur Tripier, nous contait naguère que Balzac était « le priseur le plus outrancier et le plus graveolent » qu'il eût jamais rencontré. A la salle d'exposition de l'Hôtel des Ventes, où il se rendait presque tous les dimanches, dans les environs de 1844, *on le sentait*, avant de l'avoir vu déployer son mouchoir à carreaux bleus, et quel mouchoir ! « Dans la conversation chacune de ses phrases était ponctuée d'une prise de tabac. Employait-il le tabac comme désinfectant ? L'ail n'eût pas pu lui plus mal réussir. »

Ce qui n'empêche pas le docteur Cabanès de déclarer : « il ne semble pas que Balzac ait fait abus du tabac. »

Balzac connut le haschich, mais en repoussa la tentation.

Balzac abusa-t-il de l'amour ?

Ici encore il y a des textes, des textes fameux, et par exemple le témoignage de Gautier :

« Il nous prêchait une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer pendant deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin... *vivre surtout dans la chasteté la plus absolue*; il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation, très rigoureuse pour un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Selon lui, la chasteté réelle développait au plus haut degré les puissances de l'esprit, et donnait à ceux qui la pratiquaient des facultés inconnues. Nous objections timidement que les plus grands génies ne s'étaient interdit ni l'amour, ni la passion, ni même le plaisir, nous citions des noms illustres. Balzac hochait la tête et répondait : « Ils auraient fait bien autre chose sans les femmes ! » Toute la concession qu'il put nous accorder, et encore la regrettait-il, fut de voir la personne aimée une demi-heure chaque année. Il permettait les lettres ; cela formait le style. »

Une demi-heure chaque année ! le bon Théo n'en revenait pas, et l'on sait d'ailleurs que Balzac s'accorda quelques licences, que sa continence fut intermittente, et que sur ce chapitre son extraordinaire discrétion ne souffre point la lumière complète; sa sœur, Mme Surville, nous met en garde : « Je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait été le plus discret. » Ne lui avouait-il point sa vie amoureuse dans le temps même où il se targuait de son ascétisme auprès de belles jalouses, et s'efforçait de répandre la légende de ses mœurs d' « anachorète » ! Et sans doute l'œuvre de Balzac est toute remplie de l'éloge de la chasteté ; mais nous saisissons précisément ici le contraste entre la vie et la théorie. C'est encore Mme Surville qui nous guide : aux louanges inconsidérées de George Sand, qui s'ébahit bonnement,

la sœur du romancier répond : « Il ne mérite pas ces éloges : hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde. »

Hors le travail, ah ! sans doute ; Balzac travailla prodigieusement, et l'on se demande comment il concilia cet invraisemblable labeur avec ses multiples soucis, ses plaisirs, ses romans, et surtout ses théories, ses invraisemblables théories... car ce grand homme, qui eut de la vie d'autrui une vue si nette et si réaliste, semble bien avoir presque toujours édifié sa propre existence sur des chimères ; esprit chimérique, et qui se débattait parmi les plus banales, les plus obsédantes matérialités, et qui veut nous faire prendre ses imaginations pour des réalités, et d'abord se persuade soi-même, et entend nous imposer un insoutenable roman...

*
* *

C'est ce roman qu'il conviendrait enfin de contrôler, de rectifier, et sur bien des points de ruiner. Le docteur Cabanès y travaille, mais non point avec toute l'application soutenue qui eût été désirable. Voici des précisions médicales sur la dernière maladie et la mort de Balzac ; nous en souhaiterions bien davantage sur la vie, le régime et l'hygiène qu'il affirme avoir pratiqués.

L'hygiène de Balzac ! Et d'abord une hygiène du travail littéraire est-elle concevable ? quelles règles appliquer à la diversité des tempéraments ? La santé du corps et de l'esprit favorise-t-elle la fécondité littéraire ? Ou bien une supérieure harmonie des forces

humaines n'est-elle point la marque du plus exceptionnel génie ? ainsi Gœthe...

Et que l'on ne voie point là une vaine digression : tout se tient ; la vie et l'œuvre d'un grand écrivain sont inséparables ; le docteur Cabanès le sait bien, qui a lu et médité les *Essais sur Balzac* de Paul Flat, et en approuve la doctrine littéraire, et cite cette vigoureuse formule : « Le penseur moderne est conduit à envisager le style, ainsi que le sentirent toujours par intuition les grands artistes de lettres, avant et par-dessus tout, comme un *fait d'émotion.* » Un fait d'émotion, entendez que ne détermine point seulement une opération logique, mais auquel collaborent toutes les facultés de la vie psychique, un fait d'émotion, c'est-à-dire une sorte de synthèse à laquelle participent toutes les forces, et les vertus de l'être intelligent et sensible...

En sorte qu'on n'approfondira jamais la *Comédie humaine*, si d'abord on ne recherche point les secrètes correspondances entre le style ou les idées et l'auteur : autant dire qu'il est indispensable de commencer par ne rien ignorer de cet auteur : de son tempérament, de sa vie et de son caractère.

JULES DE POLIGNAC

C'est une très ridicule aventure, et dont après trois quarts de siècle nous goûtons la saveur, que celle de Jules de Polignac, prince, pair de France, ex-ambassadeur à Londres, premier ministre et confident de Charles X. La bouffonnerie en apparaît mieux en un récit modéré, équitable : les demi-teintes de M. Ernest Daudet[1] sont ici à leur place ; certes, nul n'accusera cet historien de parti pris contre la monarchie, l'aristocratie, les classes dirigeantes d'hier et d'avant-hier ; M. Ernest Daudet ne compose pas un réquisitoire ; en un style aimable et compassé, il analyse les responsabilités du prince ; il le juge : sévère, mais juste, dira-t-on de ce juge... et, par surcroît, bien spirituel.

« Jules », au pouvoir, c'est la suffisance, l'infatuation, l'erreur monumentale — et éternelle — des gens en place, qui perdent, s'ils l'ont jamais pos-

1. *La Révolution de 1830 et le Procès des ministres de Charles X.*

sédé, le souci des réalités. Jules, c'est le verbe solennel, l'affirmation tranchante, l'ignorance satisfaite, épanouie, l'aveuglement radieux, persistant, incurable... L'histoire l'eût classé parmi la foule de ces « grandes incapacités méconnues » dont s'égayait un jour la verve de Bismarck ; il n'eut de cesse qu'il n'eût manifesté avec éclat une triomphale sottise. Charles X, ayant besoin d'un sauveur, accueillit cet ami de jeunesse ; on peut croire que Jules fut plus cher au souverain que la couronne, que la France même ; entre ce pompeux hurluberlu et ce royal gaffeur quelle solidarité !

Dès son avènement, Jules fait preuve d'une magnifique inconscience ; une niaise désinvolture caractérise ses discours ; à qui lui signale l'opposition de la France presque tout entière, et la révolte des Chambres, il répond : « Une majorité ! Je n'en veux pas. J'en serais trop embarrassé. Je ne saurais qu'en faire ! » Cet embarras, on le sait, lui fut épargné... à la vive inquiétude de ses collègues ; comme La Bourdonnaye manifeste hautement ses craintes, Polignac déclare « insociable » son ministre de l'Intérieur, et lui donne un remplaçant; à la Chambre, les 221 votent une adresse de défiance ; Jules s'esclaffe : « Ils n'oseront rien, ils ne feront rien, tout se passera en vains propos ; il n'y a qu'une ébullition à la surface; en soufflant dessus, tout disparaîtra. » Jules proroge la Chambre ; il se vante de son audace auprès de Talleyrand qui murmure : « Ah ! vous prorogez ! alors je vais acheter une propriété en Suisse ! »

Les avertissements se multiplient ; le ministère s'émiette; oncques ne vit-on ministres aussi peu

glorieux de leur portefeuille, membres d'un Cabinet plus empressés à résigner leurs fonctions : roublardise d'un Courvoisier, d'un Chabrol, qui se défilent ; obscur dévouement d'un Chantelauze, d'un Montbel, qui se laissent persuader, et, la mort dans l'âme, demeurent à leur poste ; que dire d'un Guernon-Ranville qui se laisse intimider !

Jules, aveugle et sourd, rassuré par des apparitions de la Vierge, va de l'avant, dissout la Chambre ; en cas de victoire électorale, il sait ce qu'il fera ; si la déroute survient... pour plus de simplicité, il n'envisage point cette alternative ; le roi « avisera », imprévoyance qui faisait dire à l'ambassadeur d'Angleterre : « Quand je vais aux Affaires étrangères, je crois entrer dans le paradis des fous de Milton. Ces fous sont dans une situation déplorable, mais ils se croient toujours à merveille. » Démence contagieuse ; le préfet de police affirme : « Quoi que vous fassiez, Paris ne bougera pas ; marchez hardiment, je réponds de Paris ; sur ma tête, j'en réponds. » Qu'importe après cela la réélection d'une Chambre hostile ? Sans hésiter, sans même se renseigner sur les forces de la garnison de Paris, ni seulement informer les bureaux de la Guerre, Jules promulgue les fameuses ordonnances, cependant que, pour ne point contrevenir à l'ordinaire scénario de nos révolutions, Charles X s'en va courre le cerf à Rambouillet...

Ni la brusque rébellion de Paris, ni la défaite de Marmont, ni même le spectacle de la cour fugitive, qui gagne Rambouillet en débandade, ne dessillent les yeux de Jules : le cabinet se disperse ; Chante-

lauze et Guernon-Ranville, à pied, en frac, courent les routes, font huit lieues vers Chartres, sont pris au piège de paysans finauds ; l'odyssée de Polignac est plus longue ; à travers mille périls, il a pu, grâce au courage d'un ami, gagner la Normandie ; il est vaincu, traqué ; il n'a rien perdu de sa superbe, ni de sa confiance en soi ; voyez comme il répond aux lamentations de la comtesse de Semallé :

« Ah ! Monsieur, lui dit-elle, quand ils furent seuls, dans quelle position vous nous avez mis ! — Madame, la question n'est pas résolue, répondit avec conviction M. de Polignac : la position est peut-être bien meilleure que vous ne croyez. Ce n'est pas nous qui avons déchiré la charte, mais ceux qui se sont révoltés contre l'autorité du roi. C'est eux qui l'ont détruite, cette charte, et maintenant la table est rase. »

Stupidité sublime !

Jules enfin va s'embarquer, déguisé en valet de la marquise de Saint-Fargeau ; il met inopportunément des gants pour cirer les chaussures de la marquise, et se fait prendre ; il reçoit en prison la visite de Odilon Barrot, et témoigne une candide surprise de tant d'avanies. Jules ne comprend pas qu'on lui impute la responsabilité du sang versé : Jules en vérité ne comprend pas ; il ouvre de grands yeux, quand Odilon Barrot l'invite à préparer sa défense.

Il fallut des prodiges d'habileté pour soustraire au lynchage Jules, Peyronnet, Chantelauze et Guernon-Ranville : quand s'ouvrit leur procès, Jules ne comprenait toujours pas.

« Les anciens ministres se montrèrent dès ce premier moment tels qu'ils devaient être au cours du procès :

Polignac, pénétré de l'excellence de sa cause et de la légitimité de sa conduite, rempli de confiance dans l'issue des débats, semblant *ne pas comprendre* la gravité des griefs invoqués contre lui ; Peyronnet, solennel, digne, avec cette nuance de forfanterie qui lui était propre ; Chantelauze, presque dédaigneux... »

Jules ne comprit jamais : l'aventure serait fort plaisante, sans ses tragiques conséquences ; ces conséquences sont à peine évoquées dans le livre de M. Ernest Daudet, qui est comme une discrète monographie d'un cas de cécité politique. Car on n'aperçoit guère que Jules en ce livre, le prodigieux Jules, et quelques comparses parmi lesquels brille ce pittoresque général Daumesnil : l'émeute assiégeait un jour la forteresse de Vincennes où étaient détenus les anciens ministres : Daumesnil parlemente, et trouve une jolie variante de son mot fameux :

« ... Si vous forcez les portes du château, plutôt que de vous livrer ces hommes, dont je réponds envers l'État, je vous jure que je mets le feu au magasin des poudres ; de cette manière, ajouta-t-il d'un accent railleur, nous rentrerons tous à Paris par la porte Saint-Antoine. »

Et les factieux de rire à cette héroïque pantalonnade, et de se retirer en criant : « Vive la jambe de bois ! »

DE TOCQUEVILLE

En somme, quelques vertus vulgaires et essentielles, voilà ce qui manqua le plus à Alexis de Tocqueville.

Les plus sévères critiques loueront sa force d'esprit, l'ardeur de sa vie spirituelle, sa perspicacité, son courage intellectuel, la noblesse de son caractère; né aristocrate et royaliste, il est le théoricien de la démocratie; cite-t-on parmi ses contemporains une carrière plus constamment déterminée par une pensée indépendante, au mépris de tout intérêt personnel ? Penser fut de tout temps une vocation héroïque : Tocqueville est un incontestable héros; nous ne lui reprochons que sa résignation; il connaît la joie supérieure de devancer son temps, de pénétrer l'avenir, de contempler face à face quelques vérités obscures aux hommes de son époque; cette joie n'échauffe pas son glacial génie; il a le verbe lent et l'écriture mélancolique; certes il suit sa pensée avec une obstination admirable, mais au prix d'incessants regrets, de douloureux scrupules, d'exténuants re-

tours sur soi-même et sur le passé ; ses idées démentent ses goûts les plus chers ; il ne s'en console point : il n'a ni rayonnement, ni prestige ; sa personne, ses ouvrages commandent un froid respect, et non point l'enthousiasme. Parce qu'il ne se révolte point contre la dure loi qui opprime le développement de la vraie originalité, on ne lui sait aucun gré de sa souffrance ; un stoïcisme qui se prive d'attitudes ne recueille nul bravo ; et l'on demeure enclin à taxer de médiocrité un signe certain de beauté morale.

Que n'eut-il quelques-uns de ces solides mérites et de ces tangibles vertus dont se justifient les succès ordinaires ?

Il fut affligé de toutes les distinctions, au beau temps de la platitude bourgeoise et de l'emphase romantique ; son éducation l'éloigne de la foule ; il abhorre les bavards, les intrigants, les arrivistes ; Thiers l'horripile ; les vaticinations de Lamartine lui pèsent ; il hait le vague, le vide, les ambitions mesquines ; à peine retient-il à la Chambre, parmi la nuée des médiocres, les noms des chefs. Sans morgue, il ne dissimule pas le plus courtois dédain. Il a peu d'amis, mais très chauds, et qui comptent. Il n'attend d'eux que la douceur d'une tendre estime. Orateur, il affectionne les discussions graves, élevées ; son éloquence réfléchie, volontiers hautaine, convient peu aux réunions publiques. Écrivain, il dispose d'une langue sans éclat, mais ferme, vigoureuse ; la technicité un peu lourde de son style sera raillée par Barbey d'Aurevilly ; un Tocqueville est pourtant fort au-dessus de l'ordinaire jargon des théoriciens politiques. Il a du goût ; ses ouvrages, sa vie tout entière manifestent la délicatesse de ses sentiments,

la finesse et la droiture de son jugement. Distingué, il l'est imperturbablement, jusque dans ses défauts : une certaine gaucherie qui souvent le paralyse, une lenteur à réagir qui contraste avec la spontanéité de ses impressions et la promptitude de son intelligence, une solennité d'allure et de langage monotone et lassante. Distingué, il l'est d'autant plus naturellement, qu'il lui est interdit, le voulût-il, de déchoir, ou seulement de consentir à la familiarité du vulgaire; il est à part; barrière suprême, et qui l'isole à jamais du troupeau, il pense à part; il pense.

Fonction singulière, réservée à un nombre d'hommes ridiculement restreint, et dont le désintéressement nous touche plus que les éclatantes réussites de l'intrigue satisfaite et du courage heureux; ceux qui s'y haussèrent sont dignes d'une exceptionnelle gratitude ; leur gloire mérite d'être exaltée d'autant plus qu'elle exclut la popularité. Un Tocqueville, qui n'obtient point parmi eux le premier rang, nous demeure cher d'appartenir à cette rare élite ; sachons le dédommager de l'indifférence qui accueille communément les austères et trop hauts efforts.

Et certes les meilleurs esprits de son temps ne s'y trompèrent point : plusieurs reconnurent qu'une sorte de génie éclatait dans ses œuvres : Royer-Collard le devina, et la liste ne serait pas si brève de ceux qui applaudirent à ses premiers écrits... Peut-être cependant sa véritable originalité ne devait-elle apparaître qu'à une assez lointaine postérité ; mieux que ses contemporains, nous discernons les points où il se révéla précurseur et en vérité

prophète — et la principale critique que j'adresserai à M. R. Pierre Marcel, auteur d'un intéressant essai d'exégèse politique[1], c'est précisément d'avoir négligé de mettre fortement en lumière ces divinations et ces prédictions. — Ses contemporains, qui ne prévoyaient point les confirmations de l'histoire, jugèrent l'homme énigmatique ; nul surcroît de crédit n'en rejaillit sur l'œuvre ; et nous accordons que les incertitudes du praticien pouvaient sembler déroutantes ; tant de pénétration et une si hésitante tactique, tant de caractère et si peu de résolution, une perpétuelle contradiction de la pensée si ferme et de la conduite si vacillante décourageaient les curiosités, et plus encore les approbations enthousiastes. On lui souhaiterait plus d'assurance et non plus d'audace, plus d'obstination et quelque aveuglement, et non plus de force.

Par quelle inconséquence, se connaissant soi-même, et déplorant d'aussi mal servir les conceptions qu'il ébauchait sans faiblesse, ambitionna-t-il une carrière politique ? Hors de la spéculation il paraît dépaysé et n'étonne ses concitoyens que par la persistance de son irrésolution : parlementaire indifférent aux combinaisons des partis, insoucieux des pressions gouvernementales, dédaigneux des bas appétits et des communes terreurs, il impose — oh ! toujours — le respect, il n'acquiert point cette autorité que l'indécision éloigne des plus dignes. En 1848, il joue les Cassandre. Ministre des Affaires étrangères de Louis-Napoléon, il annonce des périls qu'il ne sait point prévenir. Il se juge implacablement et se

1. *Essai politique sur Alexis de Tocqueville.*

ronge ; il n'abdique point l'action pour laquelle il n'est point né, mais où il s'obstine, parce que telle est sa conception du devoir civique, ou, si vous préférez, du devoir tout court. Il meurt avec la poignante certitude d'un demi-échec, et le remords d'une existence insuffisamment remplie, tout entière vouée au bien public, au service de la patrie et de l'humanité, jamais égale au but qu'il se proposait ; il meurt dans le désespoir de l'empire naissant. Il laisse le souvenir d'une haute figure un peu grise et falote ; les mieux intentionnés vantent avec Sainte-Beuve ses « qualités du lendemain » ; d'un commun accord sa mémoire est reléguée parmi les poussières de ces dérisoires Panthéons, cimetières des grands rêves que les foules comprennent mal et honorent distraitement.

Que ne sut-il composer avec sa pensée, et non point la renier, mais ne point l'introduire en un domaine où elle n'avait que faire ? Est-il rien de plus incommode pour un parlementaire qu'un système politique ? et ne convient-il pas de ne point mêler au commerce des hommes une encombrante philosophie ? Moins de science et plus de complaisance, au lieu de fierté un souriant mépris, quelques banales flatteries, quelque ruse, Tocqueville eût été, selon la figure du temps, un « oracle ». Mais toujours il manqua déplorablement d'habileté.

*
* *

L'homme parut trop abrupt à ses contemporains ; le penseur ne recueille point auprès de ceux qui de-

vraient hautement se revendiquer de lui le bénéfice de sa générosité ; et certes il est flatteur de n'être point tout à fait oublié des maîtres de nos grandes écoles, de retenir quelques instants l'attention de la jeunesse studieuse, voire d'inspirer une amitié posthume à un Boutmy, à un A. Sorel. Mais n'est-il point significatif qu'un Tocqueville ne figure point, et ne figurera jamais, parmi les saints chômés de notre démocratie ?

Éternellement il portera la peine de son aristocratisme intellectuel : ses réserves, sa modération, qui est une élégance, déplaisent bien plus que n'enthousiasment ses audaces de pensée, sa prescience de l'évolution politique, son goût des réformes sociales. Et sans doute il fut l'un des représentants de ce libéralisme inefficace où s'enlisèrent tant de bonnes volontés du siècle dernier ; et quoi qu'en pense M. R.-Pierre Marcel, on ne saurait guère songer à ressusciter une aussi pâle doctrine où s'équilibrent jusqu'à se neutraliser des éléments contradictoires; le libéralisme, même prôné par Tocqueville ,n'a pour nous rien d'excitant. Mais Tocqueville précisément n'est point le prisonnier d'une théorie qu'il contribue à perfectionner, que d'autres inventèrent. Un Tocqueville vaut mieux que les idées dont il accepte de devenir le peu redoutable champion, que celles même dont la pleine responsabilité lui incombe ; c'est son inspiration qu'il importe de découvrir, si haute et si humainement généreuse, c'est son intelligence, si pénétrante et si loyale, sa conscience infaillible qu'il faut louanger, et ces éclairs de génie par où il dépasse prodigieusement la coutumière sagesse de l'égoïsme bourgeois. Ses

œuvres seront dignes de vivre alors même que ses idées seront périmées. On souhaiterait que notre temps en méconnût moins résolument la valeur d'émulation.

On souhaiterait pareillement qu'une biographie détaillée nous fût offerte où abonderaient les utiles sujets de méditation ; le spectacle est infiniment attachant de cette énergie que n'abat point une sorte de découragement chronique, de ce perpétuel sacrifice où il semble que Tocqueville puise incessamment des forces nouvelles, de cette lutte où s'acharne une âme délicate sans jamais perdre de vue son lointain idéal.

Juge auditeur à vingt et un ans, s'il abandonne sa charge de magistrat désigné aux rapides avancements, nous sommes certains qu'un fier scrupule détermina sa démission ; candidat, député, l'histoire de ses rapports avec les ministres, son cousin Molé, Louis-Philippe, Louis-Napoléon, tous les puissants du jour, serait le plus magnifique enseignement de dignité et d'indépendance ; et enfin et surtout quelle amère et profitable leçon ne faudrait-il point retirer d'une exacte peinture de son agitation parmi le monde qui élabore au jour le jour la politique et qui en vit ? Certes, le régime électoral est encore d'une étonnante simplicité : Tocqueville écrit à son père, le 30 octobre 1837 :

«... Mes affaires vont toujours bien. Mais vous savez mieux que personne quelles chances imprévues présente un collège électoral aussi nombreux que le nôtre. 700 électeurs ! Je vous répète, du reste, avec une grande satisfaction, qu'on n'a jamais vu dans le pays de candidature aussi

honorablement et je puis dire noblement soutenue que la mienne. Je n'ai pas été faire une visite, ni écrit une lettre, et malgré cela... »

Age d'or des candidats ! Mais si les expériences de Tocqueville semblent peu instructives, quelle ne serait point la durable actualité d'un fidèle tableau de sa carrière parlementaire ! Éternelle opposition du désintéressement et des bas appétits, de la pensée libre et des sordides calculs, du talent qui s'isole et de la médiocrité coalisée ? Histoire d'hier et de toujours, qu'illustre de façon émouvante l'auteur de la *Démocratie en Amérique*. D'illusions, nul n'en eut moins que lui ; battu aux élections de 1837, il souscrit aisément aux condoléances presque joyeuses que lui adresse Royer-Collard :

«... Votre caractère est complet, et votre esprit très près de ce qu'il sera jamais ; mais votre autorité n'est pas ce qu'elle sera plus tard... Il importe qu'elle soit établie et surtout autant inattaquable qu'il est possible, quand elle se produira dans les affaires publiques... Le moment sera venu, quand vous aurez terminé votre grande entreprise et mis par là le sceau à votre réputation. Car vous serez plus fort, plus puissant, plus imposant. *La vie du député aujourd'hui, est une vie vulgaire, si même elle n'est pas abrutissante pour le plus grand nombre. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la gloire : il faut l'y apporter.* »

Deux ans plus tard, il est à même de vérifier ces terribles paroles, d'une clairvoyance hélas ! insuffisamment pessimiste, car la gloire elle-même en impose peu aux assemblées : Tocqueville avoue bientôt son impuissance, que n'atténue point une honorable notoriété ; il se désespère, redoutant,

écrit-il, « que la destinée de notre génération ne soit de s'agiter sans fin et sans gloire au milieu de cette fourmilière incommode que nous avons actuellement sous les yeux ». Durant neuf années, il accumule de nouvelles raisons de désespérer, sans renoncer à son mandat ni ralentir son activité. Ses discours, ses rapports, ses votes, les directions qu'il donne à notre diplomatie, ses précaires triomphes, sa vie magnifiquement triste de lutte et de souffrance, voilà ce qu'il conviendrait de nous peindre et de nous détailler. Nous avons grand besoin de semblables exemples ; nous avons grand besoin qu'un noble sujet d'édification civique nous soit vigoureusement proposé.

Tocqueville proclamé l'un des saints et des patrons authentiques de notre démocratie, rien de plus désirable, rien de plus improbable ! Il est trop haut, trop grave, trop insoucieux de plaire. Une ironique Providence décora de trop d'élégance, d'aristocratique vertu, et peut-être de préjugés patriciens, cet ami de la liberté; un sort contraire le priva trop absolument de mérites vulgaires et du seul prestige auquel demeurent sensibles les masses, j'ai nommé le Succès. Nos parlementaires n'apprendront de lui nulle intrigue ; nos jeunes arrivistes seront peu curieux de sa définition du devoir. Il reste à recommander sa mémoire, à conseiller la lecture de ses œuvres et la méditation de son insigne exemple aux meilleurs d'entre les honnêtes gens.

QUELQUES ASPECTS DU ROMANTISME

LES ORIGINES DU ROMANTISME
JULES DE RESSÉGUIER

Ce n'est point d'aujourd'hui que les Gascons sont accoutumés à triompher dans les lettres, la politique, et généralement toutes les sortes d'activité où l'ingéniosité, la confiance en soi, une imagination allègre, une âme vive et primesautière favorisent les rêves ambitieux. Il n'est point de siècle de notre histoire où leur succès ne s'affirme. Le romantisme eut ses cadets, si avisés, si prompts à flairer le vent, à deviner l'orientation prochaine des esprits et de l'art, qu'ils firent parfois figure d'aînés, ou, si vous aimez mieux, de précurseurs.

Tel Jules de Rességuier.

Les bons cadets de Gascogne se piquent rarement de profondeur : mais quelle finesse ! Jules de Rességuier eut toute la finesse aimable que l'on reconnaît universellement à ses congénères ; il fut disert, il fut spirituel sans méchanceté, il fut aimable et fort aimé de ses nombreux amis. Au surplus, il était capable d'une douce gravité, signe d'un recueillement

véritable. Il ne manifeste point une forte originalité ; s'il se distingue de la gent toulousaine, c'est par une nuance de sérieux qui touche parfois à la mélancolie.

Parce qu'il eut beaucoup d'amis — et des amis illustres — parce qu'il fut un gracieux poète, encore que terriblement impersonnel, parce que, né à Toulouse en 1788, il eut la chance d'être l'un des premiers romantiques, parce que son œuvre, infiniment secondaire en soi, illustre curieusement la transition du dix-huitième au dix-neuvième siècle, Jules de Rességuier connaît ce bonheur posthume de rencontrer un biographe. M. Paul Lafond portraicture Jules de Rességuier[1], sa famille, sa carrière, ses amitiés, ses amitiés fameuses, les poèmes de Jules Rességuier, son influence qui fut médiocre, ses attaches littéraires, et ses admirations qui sont significatives des goûts d'une époque et de la filiation d'une glorieuse école ; voilà ce que nous révèle un livre érudit, et, ainsi qu'il convient, discrètement louangeur.

Jules de Rességuier vivait heureux aux bords de la Garonne ; descendant d'une vieille famille du Rouergue, possesseur d'un hôtel ancien, riche et considéré, le comte de Rességuier a tous les bonheurs ; il est poète, à Toulouse ! l'Académie des Jeux-Floraux le comble de distinctions flatteuses ; il est *Mainteneur* des Jeux-Floraux. Entre temps il se lie avec Soumet, correspond avec Millevoye, Chênedollé, Eugène et Victor Hugo, Alexandre Guiraud, A. de

1. *L'Aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis.*

Saint-Valry, Amédée Pommier, Évariste Boulay-Paty, Durangel, Gaspard de Pons, Joseph Rocher, Mme Tastu... il correspondrait avec la terre entière ; sa cordialité, que relève une pointe de dédain aristocratique, s'accommoderait de conquérir le monde. Il est accueillant à tous ses confrères et ne leur ménage pas le concours de son influence ; songez donc : « vers 1820, c'était, pour un écrivain, aussi flatteur de recevoir la couronne de Clémence Isaure que d'être proclamé lauréat par l'Académie française » ; en 1820, la France révérait les lauréats de l'Académie française, et n'était point blasée sur la fréquence des faveurs académiques. Et Victor Hugo sollicitait le lys d'argent, le souci, l'amarante ou l'églantine d'or ! Aujourd'hui nous sommes plus avares de nos admirations ; une sotte centralisation n'est favorable ni à l'Académie, ni aux Jeux-Floraux, ni au public, ni à l'intérêt supérieur des lettres et de la poésie... Jules de Rességuier, vers 1820, célèbre Toulouse, hospitalière à tous les rimeurs de France ; quel enthousiaste éloge de Clémence Isaure !

Ils y sont venus tous ; ils y viennent encore !
L'œil fixé sur les fleurs qui brillent dans ta main,
Du beau pays où l'on t'adore
Les poètes rêveurs prennent tous le chemin.

Ils y viennent tous :

Il vint, ce jeune Hugo, s'essayer à combattre
Sous ton poétique drapeau ;
Et couvrit d'un laurier la tombe d'Henri Quatre,
Non loin de son royal berceau.

Elle vint, Mme Tastu :

Puis une de tes sœurs, en écartant ses voiles,
Courba son jeune front sur ton plus beau laurier ;
C'est elle qui, la nuit et parmi les étoiles,
Avait vu sa lyre briller.

Mais alors Jules de Rességuier rêve de s'en aller; l'ingrat Toulousain ambitionne de plus retentissants triomphes, toutefois il est heureux : il reste.

Or, se rendant aux eaux de Bagnères-de-Bigorre, il y rencontre le comte de Peyronnet. Nous ne rencontrons plus guère dans les stations thermales qu'un pesant ennui ; Jules de Rességuier, à Bagnères-de-Bigorre, acquiert un nouvel ami — et quel ami ! Ch. de Peyronnet devient ministre de la Justice ; son premier geste appelle à Paris notre Gascon. M. Paul Lafond conte cette aventure avec une simplicité charmante : « Peyronnet offrit à Jules de Rességuier une place d'auditeur au Conseil d'État, que celui-ci ne put faire autrement que d'accepter, et qui, bientôt après, le fit monter à la situation de maître des requêtes. »

Auditeur, maître des requêtes, Jules de Rességuier est le plus élégant des fonctionnaires, et le plus raisonnablement correct des romantiques. Car il est romantique, il est un romantique infiniment sage, soucieux du décorum, ennemi des excentricités de costume ou de prosodie ; M. Paul Lafond s'indigne à la seule pensée que l'on puisse comparer Jules de Rességuier à Petrus Borel ou à Jehan Dusseigneur : « s'il assista à la première d'*Hernani*, s'il y témoigna hautement son admiration pour l'auteur, il ne s'y fit remarquer ni par l'étrangeté du costume, ni par des apostrophes violentes et déplacées. » Nous n'at-

tendions pas moins d'un auditeur ou d'un maître des requêtes au Conseil d'État : la gravité du magistrat tempère l'ardeur du poète. Jules de Rességuier est remarquable en ceci, qu'il incarne un romantisme protocolaire, discipliné, quasi gouvernemental. Ce qui vaut mieux, il concilie très bien les enthousiasmes indéfinis de l'école et le goût, les courtoises traditions de la vie aristocratique. Il est par éducation un homme du dix-huitième siècle, mais il a de bonne heure le pressentiment des vraies grandeurs du dix-neuvième; on l'imagine aisément, s'il eût été capable d'exercer une action vigoureuse, groupant les éléments épars de la culture française du temps, accomplissant au bénéfice du romantisme la synthèse du classicisme et des idées nouvelles, de l'ancienne politesse et du dandysme révolutionnaire, de la mourante tradition et des promesses de l'avenir.

Il n'est point né pour l'action; il n'obéit pas aux suggestions d'un génie dominateur; il n'a pas de génie... Il se contente d'ouvrir un salon et d'y convier ses amis.

*
* *

Il n'a point de génie, mais un agréable talent, et il a tant d'amis ! son salon fut délicieux; salon romantique, le premier ! car il précède de plusieurs années les réunions où Victor Hugo convoque ses fidèles rue Notre-Dame-des-Champs, et plus tard place Royale; il précède même les après-midi de l'Arsenal, inaugurées vers 1824 par Charles Nodier. Paul Lafond peut donc parler d'un « cénacle de l'aube romantique ». L'aimable cénacle ! nulle dis-

cussion irritante, nul fanatisme; les grimauds de lettres eux-mêmes prennent le ton du lieu, qui est de jolie courtoisie et d'élégante aisance : quelle élégance ! Jules de Rességuier est, au dire des contemporains, « le type du vrai gentilhomme. » Il est séduisant, spirituel, presque trop. Il dépense en conversations le meilleur de soi-même... On s'en apercevra en parcourant ses œuvres, indigentes et comme appauvries de tout l'esprit qu'il prodigua ailleurs.

Il est généreux, loyal, ferme dans ses opinions comme dans ses amitiés : en 1830, il donne sa démission, pour ne point servir Louis-Philippe; il n'a que de beaux gestes; on ne saurait esquisser de lui que le portrait le plus avantageux. Il est le plus accompli des cadets de Gascogne, le moins arriviste, le plus soucieux de vraie dignité, le plus fin dans la conduite de sa vie et dans le choix de l'attitude qu'il lui convient d'élire aux yeux du monde et de la postérité; on ne saurait certes le séparer de « ce groupe de méridionaux nés sur les bords de la Garonne ou de ses affluents qui, au début de la Restauration, vinrent à Paris conquérir de haute main les plus brillantes situations. Les Guiraud, Soumet, Peyronnet, Rémuzat, Decazes, Montbel, Castelbajac, en sont la preuve. » D'eux tous Jules de Rességuier est le mieux arrivé, s'il est celui qui aujourd'hui encore conquiert le plus sûrement notre approbation; il est le type du vrai gentilhomme, il est le type du méridional sympathique, et digne par surcroît d'une entière estime, il est le type de l'honnête homme à la mode de 1830; au total un exemplaire de Français, dont nous avons quelque droit d'être fiers, et que nous ne saurions considérer sans amitié ni regret.

Infiniment avisé, incapable d'une faute de goût ou d'une douloureuse maladresse, Jules de Rességuier, dès qu'il se sentit vieillir, prit congé de Paris et de ses amis parisiens ; le plus galamment du monde et le plus résolument ! il vécut en son domaine de Sauveterre vingt années d'heureuse vieillesse ; on le revit à Toulouse mainteneur des Jeux floraux. Il correspondait encore avec ses amis, ses nombreux amis dont plusieurs étaient illustres, mais dont aucun ne s'était détaché de lui. Il meurt en 1862.

Son œuvre, je l'ai dit, nous attire moins que sa personne : une biographie de Jules de Rességuier est nécessaire à quiconque prétend se faire une idée précise des origines et de l'évolution du romantisme français ; ni les *Tableaux poétiques*, ni les *Prismes poétiques* n'ont leur place marquée dans une histoire de la poésie française. A peine conviendrait-il d'en citer quelques vers, puisqu'enfin la poésie fut l'une des élégances où se complut ce mondain, ce dilettante épris de beauté et de littérature. La poésie ! sa poésie ! quelle pauvre fleur décolorée ! comment concevoir que la vie du sentiment et de la passion ait paru naguère animer le vide de ces formes conventionnelles et froides ! Bien plus, qu'une audace et une fièvre novatrices aient semblé s'y manifester ! A peine y saisissons-nous le passage d'une technique périmée à de timides tentatives de libération du vers : commencement premier — donc émouvant, je le veux — d'une évolution que d'autres précipiteront et feront triompher ; aube discrète, à peine perceptible, d'une éclatante journée...

Nous négligeons communément de l'apercevoir : le fracas d'un Victor Hugo nous détourne de ces humbles essais. A les bien considérer, ils sont toutefois instructifs ; la vie et l'œuvre de Jules de Rességuier — la vie plus que l'œuvre, et la correspondance plus que les poèmes — révèlent des influences moins aisément reconnaissables ailleurs : lisez ce livre, et dites si jamais vous apparut plus évidente la bienfaisante, la prodigieuse importance de l'œuvre de Chénier; c'est en 1819 qu'elle surgit; l'émerveillement est tel, parmi les jeunes poètes, qu'ils sont à jamais guéris du culte des Bertin, Dorat, Bernin et autres Parny... Les lettres que publie M. Paul Lafond montrent cela très bien; elles éclairent, ces lettres, quelques autres points obscurs de notre histoire littéraire ; il y en a de presque tous les poètes du temps ; Jules de Rességuier avait tant d'amis, à une époque où les correspondances étaient fréquentes et volontiers abondantes...

Ses amitiés pourraient bien être le plus sûr titre de gloire de Jules de Rességuier, irrésistible jusque par delà la tombe, puisqu'enfin il suscite le zèle le plus rare et le plus précieux, l'activité pieuse d'un biographe attentif, minutieux, soucieux par dessus tout de composer un portrait véridique et discret.

SÉNANCOUR ET LES SÉNANCOURIENS [1]

Dans la grande cathédrale romantique, une minuscule chapelle... Ils sont là quelques-uns qui inaugurent un culte et nous invitent à entrer : leur prosélytisme est actif et inquiet; ils travaillent à multiplier les conversions, redoutent l'adhésion du vulgaire. Ils n'ont point l'assurance des Stendhaliens, ni la superbe des Gobinistes ; leurs pieux discours sont graves ; leur éloquence, enthousiaste sans fracas, est plus persuasive que convaincante ; ils tiennent de leur Maître la tradition d'une mélancolie ardente et de je sais quelle onction poétique et voluptueuse ; ils surprennent les imaginations, captivent les cœurs ; ils brûlent un encens léger, qui enivre un instant, et, par une secrète langueur, énerve les résistances de la froide raison...

Ils sont une poignée, apôtres d'un élégant ésoté-

1. Raymond Bouyer, *Obermann, précurseur et musicien.* — Edmond Pilon, *Portraits français.* — Joachim Merlant, *Bibliographie des œuvres de Sénancour.* — *Sénancour, poète, penseur religieux et publiciste. Sa vie, son œuvre, son influence.*

risme, bergers enrubannés qu'aucun troupeau ne suit; ils forment une « famille ». « Cette famille, s'écrie M. Raymond Bouyer, est peu nombreuse; elle n'augmenterait soudain, que si la mode s'en prenait jamais à l'ombre recueillie du penseur : Avez-vous lu Obermann ? demande un jeune homme à une jeune fille dans *Une nichée de gentilshommes*, de Tourgueneff ; que cette question soit reproduite un beau jour à la plus belle page d'un roman mondain, et le lendemain, les amis d'Obermann seront légion. » Est-ce un souhait ? Souhait timide, d'une douteuse sincérité ! Nul n'en désirera la réalisation, s'il n'est ennemi des Sénancouriens. Puissent-ils ne point se voir infliger le concours des romanciers mondains ! Puisse leur ferveur n'être point ravalée au rang des dévotions banales ! Puisse cette famille jouir, loin des foules, d'une félicité méritée ! Elle est peu nombreuse : la solidarité est d'autant plus forte, qui assure sa cohésion. Les Sénancouriens ne se connais sent point tous ; la « sympathie sénancourienne » les rapproche ; ils communient en Sénancour.

Nos vœux accompagnent les Sénancouriens : en leur compagnie nous goûterons, quand il nous plaira, de rares joies spirituelles ; nous goûterons ces joies en toute sécurité : les entreprises profanatrices des romanciers mondains ne sont point à craindre. La religion sénancourienne est belle, mais décevante au plus grand nombre : la répandre parmi les contemporains ne semble point aisé ; dut-on y réussir, un tel succès ne semble guère souhaitable.

*
* *

La plupart des hommes sont ainsi faits, qu'ils ne tirent aucun réconfort de la lecture des œuvres de Sénancour : tristesse, ennui, mélancolie, pessimisme philosophique, spleen des Anglais, weltschmerz des Allemands, længtan des Scandinaves, on soutiendrait que Sénancour a connu, pratiqué, fanatiquement entretenu en lui toutes les formes du dégoût, du découragement et de la désespérance. Ennuyeux à force d'être ennuyé, a dit Sainte-Beuve, qui pourtant... : jugement sommaire auquel se tiennent les esprits superficiels.

Les Sénancouriens, qui ne sont point superficiels, qui approfondissent et commentent à perte de vue leur nébuleux évangile, les Sénancouriens concluent différemment : émouvant à force d'être ennuyé, diraient-ils volontiers : ils mesurent à son désenchantement la grandeur de leur héros : de quels espoirs déçus, de quelle tendresse blessée n'est point faite son amertume ! quels prodigieux élans révèle sa lassitude, quelle exquise délicatesse de sensibilité son douloureux dégoût ! Ame élue, tendue vers on ne sait quelles joies surhumaines, pathétique jusqu'en son accablement que le vulgaire ne comprend point !... Comprenons, invoquons Sénancour « figure recueillie de l'enthousiasme ». M. Edmond Pilon nous y invite, et avec lui tous les Sénancouriens : invoquons Sénancour; son exemple importe plus que son œuvre : celle-ci, imparfaite, est parfois rebutante, on nous l'accorde; celui-là nous offre un inépuisable sujet de méditation... Par

delà le livre, c'est le prophète que les fidèles de tous les cultes révèrent; par delà la lettre, c'est l'esprit qu'ils s'efforcent de découvrir, l'esprit, objet de leur foi, mystique idéal où se rejoignent les communes croyances.

Ingénuité merveilleuse et si favorable à l'art! Invoquer Sénancour, c'est nous remémorer les traits de son visage, c'est récrire en la commentant l'histoire de son existence « douce, grise, clandestine à force d'être modeste »... Les Sénancouriens n'y manquent point : ils refont sans cesse le portrait du Maître, créent toute une iconographie littéraire : les documents sont peu nombreux, peu précis : heureuse imprécision, qui permet d'idéaliser un modèle quelque peu mystérieux! Les Sénancouriens idéalisent avec allégresse :

« L'œuvre de Sénancour, c'est une source, à l'ombre. On a soif, on se penche, et l'on boit; mais l'onde est trop forte à nos cœurs sans passion; elle excite leur ardeur et ne les apaise point. Voilà le tort : il vient de nous, et non de Sénancour. Ce n'est pas lui qui est trop ancien, ni ses paroles qui sont trop vieilles. Mais nous n'avons pas sa pureté. Devant sa quiétude, nous nous trouvons tellement vains et bruyants qu'il semble que nous ne possédons plus, pour entrer dans sa cathédrale, qui est faite de tous les hêtres et de tous les peupliers des bois, le respect nécessaire. »

Que d'autres découvrent en cette œuvre le poison d'une léthargie mortelle! Les Sénancouriens en extraient le principe d'une intense excitation : disciples d'un virtuose de la mélancolie, ils ne sont point désabusés; héritiers d'une philosophie du renoncement, ils ne sont point abattus ni languissants; ils

sont vibrants ; ils sont impatients de magnifier et non de critiquer, d'exalter et non de juger; ils glorifient Sénancour, ils le transfigurent : ce n'est peut-être point la plus condamnable manière de le défigurer.

*
* *

« Douce, grise, clandestine à force d'être modeste... », ô l'admirable vie d'un poète épris de la nature, d'un penseur las des hommes, inaccessible à l'ambition et aux vains désirs ! « Sénancour, déclare Edmond Pilon, c'est une sorte de faune extrêmement doux et bon, dont le sourire fut toujours triste en raison de ce qu'il y a de mort dans les forêts. La plainte légère des petites feuilles arrachées ne connut jamais de plus secret écho, ne trouva chant plus semblable et plus mystérieux, que ceux que lui renvoya ce cœur tout empli de la grande voix des bois... »

Dès l'enfance, il connut la grâce riante des horizons du Valois : de douces collines, des prés fleuris, ces aimables rivières, la Thève, la Launette, la Nonette, des lacs, des forêts, Coye, Chantilly, Pontarmé, Ermenonville : l'enfant courut les forêts, herborisa, guidé par un curé campagnard : rencontra-t-il, traversant le domaine de M. de Girardin, J.-J. Rousseau errant, en quête de simples ? Nul doute qu'il n'ait visité, après la mort du philosophe, le monument de l'île des Peupliers... Jeune homme, Sénancour découvre Fontainebleau, des gorges sauvages, des rocs abrupts, des sites tourmentés, d'une grandeur imprévue : son goût de la solitude s'y

affirme; il s'est enfui de Paris pour échapper au séminaire : il rêve d'une vie d'ermite dans la forêt merveilleuse : « C'est là que, pour la seconde fois de sa vie, le poète ressentit, à la vue des arbres, le tremblement sacré d'une pieuse adoration... » La troisième fois, ce fut en Suisse : le voici à Bienne, sur les pentes du Valais, où il retrouve le souvenir de Jean-Jacques : la flamme de l'*Héloïse* est en lui; il est conquis par la sublimité des Alpes majestueuses avant même d'en avoir escaladé les sommets : il remonte les vallées, gravit les pics neigeux, s'enivre de lumière, s'abandonne aux rêveries passionnées par où triomphe la plus tyrannique des vocations.

« Souvent, écrira-t-il, alors, au sein des montagnes, quand les vents, engouffrés dans leurs gorges, pressaient les flots de leurs lacs solitaires, je recevais, du perpétuel roulement des vagues expirantes, le sentiment profond de l'instabilité des choses et de l'éternel renouvellement du monde...

« Ainsi livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance; modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers qui végète ou se minéralise sous nos pieds; nous changeons selon ses formes instantanées, nous sommes mûs de son mouvement, nous vivons de sa vie. »

Tels sont les « moments » essentiels d'une vie harmonieuse : « s'il y a une initiation à la nature, je crois que personne ne la suit dans un ordre plus parfait que Sénancour. » L'initiation à la nature, tout le génie de Sénancour est là ! La nature lui enseigne

le mépris des livres et des sagesses humaines, le dédain des systèmes, la haine des religions ; elle l'invite aux rêveries solitaires, à la contemplation, aux méditations prolongées, source unique de bonheur. Elle est une conseillère écoutée : « je conçois les vertus difficiles, et jusqu'à l'héroïsme des monastères. Tout cela peut animer mon âme et ne la remplit pas. Cette brouette, que je charge de fruits et que je pousse doucement, la soutient mieux » ; d'où nous conclurons qu'en vérité « nul, mieux qu'Obermann, ne sait que les discours peuvent être harmonieux ; mais il croit que les fruits sont meilleurs. C'est un conseiller de volupté. »

Et si maintenant les esprits positifs s'enquièrent de détails biographiques, on rappellera en hâte que Sénancour épousa, très jeune, une accorte Suissesse, et qu'il vécut, après la peu retentissante publication d'Obermann, une carrière obscure de publiciste ; on dira sa résignation ; on évoquera les rares amis qui entourèrent sa vieillesse d'un murmure d'admiration tardive ; on le montrera, septuagénaire affaibli, recevant sous les lilas de son jardin de la rue de la Cerisaie, Nodier, Ballanche, Pierre Leroux, Latouche et ses « fidèles d'Auteuil », jusqu'au jour où il se fit conduire à Saint-Cloud, voulant mourir devant les arbres, « sous le soleil, sous le ciel immense, afin que, laissant la vie qui passe, il pût retrouver quelque chose de l'illusion infinie. »

M. Edmond Pilon esquisse — avec quelle grâce de coloris ! — un portrait nuancé : sur un fond de vertes frondaisons, d'eaux vives et de montagnes, la figure, du Maître se dresse, vivante, attirante ; il s'avance,

foulant cette flore dont il aime les parfums, bruyères, aubépine, genévrier, seringa, menthe sauvage... Regardons bien : c'est Obermann, un Obermann pimpant, allégé de son lourd souci, héros d'une idylle à peine teintée de mélancolie.

*
* *

Et c'est encore Obermann que, de propos délibéré, M. Raymond Bouyer entreprend de faire revivre en des pages de fine analyse : nouvelle effigie, aux contours fuyants, inquiétante, tragique... M. Raymond Bouyer trace fortement les traits de mélancolie : Obermann lui-même se déclare un fantôme « inutile et triste »; « on dirait qu'il a peur de vivre; et parfois, le remords le prend de n'avoir pas aimé : sa jeunesse est restée comme en suspens dans l'incompréhensible univers... En vain tout se renouvelle; il reste le même, il périt d'*inanition*. » Casanier, l'ironie du sort le condamne à vivre en nomade. Ce « Faust moderne en carrick de voyage » est infiniment douloureux... Et sans doute ce Faust est bien de son temps : cet homme sensible est un Français du dix-huitième siècle clairvoyant et ironique : il n'envie pas le ménage pauvre « où il y aurait eu de la soupe, si le chat n'eût pas renversé le bouillon » : il n'ignore pas que les seuls héros de romans ont le privilège de voyager sans argent : « les aubergistes ne sont pas au fait »; il a des concisions à la La Bruyère :

« Il y a des hommes qui croient se promener à la campagne, lorsqu'ils marchent en ligne dans une allée sablée.

Ils ont dîné; ils vont jusqu'à la statue et ils reviennent au trictrac. »

Mais combien cet homme sensible, d'aventure ironique et spirituel, nous semblerait moins émouvant s'il n'annonçait les temps nouveaux ! Sénancour est un précurseur — précurseur du romantisme, annonciateur du « mal du siècle ? » — En vérité, M. Raymond Bouyer l'entend autrement.

Sénancour naquit en 1770, la même année que Beethoven ; ce synchronisme a mis Raymond Bouyer sur la voie d'un curieux rapprochement : « Obermann et Beethoven ! Pareil cœur exultait sous le pesant habit à la française, un même instinct des choses sublimes », enclin à « chercher l'infini jusque dans ses regrets » ! Mais l'héroïsme de Beethoven triomphe dans la fécondité; l'essor de Sénancour est comme brisé : il atteint aux cimes avec une épouvante qu'il confesse, certain de retomber et de « se perdre dans l'abîme ». Contraste saisissant, qui ne détourne point M. Raymond Bouyer de constater de surprenantes similitudes : le poète et le musicien aboutissent à la même interprétation de la nature; paysagistes l'un et l'autre, ils savent que « la nature est plus qu'un décor; elle peut être une voix ». C'est dans les sons qu'Obermann découvrait « la plus forte expression du caractère romantique », Obermann :

« précurseur, non seulement des mélancoliques de 1830, ou des paysagistes de 1840, qui devança magistralement à Fontainebleau nos peintres-poètes... mais précurseur des plus modernes imaginations, qui croient entendre la voix des choses et la musique de l'infini; »

précurseur de Wagner, car il a deviné les frissons nouveaux qui conduisent à la fusion des arts ; précurseur des symbolistes, car il a écrit : « le clavecin des couleurs était ingénieux, celui des odeurs eût intéressé davantage », et aussi : « tout peut être symbole », et dénoncé le « mystère des correspondances » et le « secret des analogies » ; précurseur de Carrière et de Debussy, car son art crépusculaire excelle à suggérer la plus intense émotion...

*
* *

Mais voici bien une autre nouveauté ; on nous entretenait d'Obermann : voici paraître Sénancour. Ne confondons point Obermann et Sénancour : Sénancour n'est point Obermann. Certes, il importe de distinguer si, durant une moitié de sa vie, le premier dément le second. Or tel est bien le fait qui ressort du gros livre documenté, de la biographie critique, minutieuse, irréfutable, que publie M. Joachim Merlant.

M. Joachim Merlant confirme sur nombre de points Edmond Pilon, Raymond Bouyer, et aussi J. Levallois, à qui l'on doit une intéressante étude sur Sénancour ; il renouvelle l'exégèse sénancourienne par la précision et la relative abondance de son information : vertu inappréciable du détail vulgaire et révélateur ! De quel intérêt n'est point un tableau exact de l'enfance de Sénancour ! enfance morose, assombrie par le perpétuel désaccord de parents dévots et grondeurs : n'oublions point les prés fleuris, les rivières, les forêts du Valois ; suivons les esca-

pades de l'écolier un instant affranchi, ses premières envolées vers la nature riante : il en revint poète... mais n'omettons point ce foyer où l'adolescent connut ses premiers désespoirs : il en sortit attristé à jamais.

De même, constatons que la Suisse, hospitalière au touriste sentimental, le vit un jour, tel M. de Fonsalbe, « ruiné et de plus marié » ; on lit dans les notes posthumes de Sénancour : « Je n'imagine rien de plus doux sur la terre humaine que de se confiner, avec une femme tranquille et aimable, dans une cabane heureusement située... » Une femme tranquille et aimable ! Sénancour se brouilla vite avec la sienne. Ses malheurs domestiques, ses soucis journaliers, ses souffrances de névrosé aggravées par l'abus du thé, du café, de l'opium, sa triste vie médiocre, ses déboires d'écrivain malchanceux, réduit pour subsister aux plus ingrats labeurs, si tout cela nous est dissimulé, quel jugement porterons-nous sur l'homme ?

M. Joachim Merlant utilise la biographie composée par Mlle de Sénancour ; il la complète. D'autres viendront, qui éclaireront bien des points demeurés obscurs ; ils n'altèreront point les grandes lignes de la physionomie que M. Joachim Merlant ressuscite avec le plus habile talent.

Il n'était pas moins urgent de passer au crible les idées, les successives théories, la philosophie religieuse et sociale de Sénancour. M. Joachim Merlant détermine le support idéologique où se fonde Obermann ; il définit l'activité du publiciste, de l'écrivain au style desséché, qui condamnait si sévèrement les égarements de sa lyrique jeunesse. Sénancour est :

« un névrosé, esthète, et jouisseur, qui finit en moraliste... un esprit mystique d'instinct, rationaliste d'éducation... un contemporain de Chateaubriand resté, en dépit de tout, homme du dix-huitième siècle.., un poète méconnu, tiré de l'ombre en pleine crise romantique, exalté dès lors ou attaqué sans merci, morigénant d'ailleurs le romantisme, au nom de la vérité et de la sincérité : un aristocrate et un isolé toujours, une âme sérieuse, triste, cherchant et trouvant parfois, un peu à tâtons, en art et en religion surtout, des idées d'avenir... Je ne le donne pas pour un esprit de premier ordre : il y a chez lui du génie manqué... »

M. Joachim Merlant a-t-il, dans son désir d'exactitude, poussé trop avant l'analyse des idées de Sénancour? Son livre pèche-t-il par un excès de systématisation? Nul doute que les Sénancouriens de la première heure ne soient tentés de le croire. La pensée de leur maître fut-elle si précise ? Ils admirent la puissance de ses intuitions : ils vénèrent en lui le poète : le poète seul demeure puissant sur nous... Ils pardonneront à M. Joachim Merlant ses justes sévérités : ils continueront leur apostolat, fidèles d'une chapelle élégante, minuscule

MAURICE DE GUÉRIN[1]

> « ... Mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes, pour qu'elles surprennent les souffles et en tirent des signes pour augurer mon chemin... »

Le centenaire de Maurice de Guérin a été célébré le 5 août 1910 sans pompe ni fracas; une gloire bruyante siérait peu à l'auteur du *Centaure*; une

1. Abel Lefranc, *Maurice de Guérin*, d'après des documents inédits.

Maurice de Guérin, *Lettres à J. Barbey d'Aurevilly*, précédées d'une notice par J. Barbey d'Aurevilly.

Le Centaure; suivi de *la Bacchante* et précédé d'une notice par Edmond Pilon.

Eugénie de Guérin, *Reliquiæ*. Fragments choisis et précédés d'une notice par Edmond Pilon.

Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin, avec une introduction biographique et critique, des notes bibliographiques, par Ernest Gaubert.

réunion discrète, quelques amis unis dans le culte d'une chère mémoire, une émotion recueillie, une gratitude profonde, une communion plutôt qu'un échange de pensées et de bruyants discours, voilà ce qui convenait; le zèle des Guérinistes ne voulut rien de plus. Leur sagesse, d'un goût si délicat, aura eu sa récompense : tous ceux — et ils sont nombreux — de qui les œuvres du frère et de la sœur ont gagné l'âme, se sont secrètement associés à cette solennité; une belle fête, où ne se mêla nul vulgaire enthousiasme, honora un poète et la poésie; l'union des cœurs, le parfait accord des intelligences ont une autre signification et sont plus chers aux poètes que les plus retentissants hommages... Çà et là quelques fidèles visitèrent un site, une tombe, une demeure ancienne, et crurent revivre les émotions de deux existences fraternellement parallèles; leurs démarches ressemblèrent à des pèlerinages. Une piété nouvelle est née en France.

Il est infiniment probable qu'elle ne se manifestera jamais par des éclats grossiers; Maurice et Eugénie de Guérin ne sollicitent guère l'admiration des foules; le plus banal de nos romanciers à la mode a d'autres séductions. Et l'on a de bonnes raisons d'espérer que nul ministre, nul député, nul comité sous-préfectoral ne s'apprête à baptiser de louanges officielles un buste d'Eugénie, un monument de Maurice de Guérin, où s'affirmerait une fois de plus la disgrâce de la statuaire contemporaine... N'allez point conclure de là que cette piété soit sans rayonnement; les âmes qu'elle éclaire et échauffe en ont le respect et comme la pudeur, mais

elles croiraient la renier en se refusant aux joies du prosélytisme; notez la prophétique ardeur de M. Abel Lefranc :

« O Guérin, le jour viendra sans doute où tu cesseras d'être l'adorateur solitaire des puissances merveilleuses qui vont se fondre dans le Pan immense. Les hommes, las des déformations multiples, les unes inutiles, les autres sacrilèges, qu'ils infligent à la Nature, se tourneront à ta suite, vers la « grande Déesse, vers la Galatée immortelle, sur son piédestal gigantesque »; ce jour-là, ils salueront en toi le prophète, le précurseur, presque le martyr d'une foi sublime et méconnue... »

En attendant, le nom de Guérin se répand parmi les hommes; l'histoire des œuvres nous est désormais connue; de quel intérêt ne sera point le chapitre supplémentaire où bientôt il faudra inscrire l'épanouissement d'une jeune gloire ! Le charmant génie du frère conquiert les artistes; la douce influence de la sœur plaît aux femmes; le *Journal* d'Eugénie de Guérin remporte bien au-delà de nos frontières de silencieux triomphes; maintes traductions assurent son empire sur les plus délicates intelligences féminines. M. Gabriel Grange, qui naguère se rendit au Cayla, fut surpris d'y rencontrer le souvenir de tant de visiteurs étrangers : le Cayla est désormais une des stations où l'Amérique et l'Angleterre viennent chercher des sujets d'édification poétique et française. En France même, comprendre, aimer les auteurs de la *Bacchante* et du *Journal* n'est plus le privilège de quelques rares lettrés; une sympathie, qu'une fréquente curiosité accompagne, a remplacé l'indifférence de naguère; quel changement depuis seulement dix années !

Étranges vicissitudes des fortunes littéraires; celle des Guérin fut lente à s'affirmer; peut-être n'en est-elle que plus assurée de survivre à nos engouements éphémères : nous nous éprenons d'une œuvre, nous exaltons un nom, une forme d'art; bientôt un autre art nous captive, nous oublions nos plus vifs enthousiasmes... Mais ici, ce n'est point d'art seulement qu'il s'agit; du moins les Guérinistes aiment-ils, à travers une œuvre éparse et fragmentaire, une flamme, un principe de vie spirituelle qui dépasse cette œuvre, et leur demeure plus cher que le plus parfait poème; le *Centaure*, le *Cahier vert*, les *Lettres*, le *Journal*... autant de parties d'un incomplet et lumineux évangile où il est loisible aux croyants de rechercher les aspects divers d'une parole immortelle.

Et certes la prose du *Centaure* est une si rare merveille que les connaisseurs placeront toujours Maurice de Guérin au premier rang des artistes de notre langue; mais les triomphes d'une savante esthétique n'ont de prestige qu'aux yeux d'un très petit nombre d'hommes. C'est par d'autres mérites que Maurice de Guérin fascine le commun de ses admirateurs : ils invoquent en Guérin moins un poète que la poésie elle-même, ils s'enivrent d'un sentiment rarement fixé en une expression définitive; tant et de si belles espérances irréalisées exaltent leur imagination et les incitent à je ne sais quelle nostalgie passionnée d'une beauté surhumaine; parmi ces imprécisions, ils discernent le solide appui d'une doctrine; ils découvrent une discipline du sentiment et une règle de vie. La biographie de Guérin ne leur est pas moins précieuse que son œuvre : l'œuvre est inache-

vée, la biographie demeure encore imparfaite : on médite les écrits, on interroge les actes ; c'est l'homme qu'on prétend pénétrer, et par delà sa fragile apparence une immuable vérité que l'on s'efforce d'atteindre ; les témoignages des amis importent presque autant que les discours de ce nouveau messie ; nuls avis mieux accueillis que ceux de la sœur, initiatrice, confidente ou victime ; Maurice de Guérin a ses hagiographes ; le voilà bien « le prophète, le précurseur, presque le martyr d'une foi sublime et méconnue ! »

*
* *

Le *Maurice de Guérin* de M. Abel Lefranc est le plus pieux et le plus délicieux des livres d'exégèse ; exégèse intégrale si j'ose dire, et qui accompagne d'un commentaire amicalement critique, et comme amoureusement intuitif, chaque ligne significative, chaque geste du héros, ou si vous préférez, du saint. Quelle gracieuse érudition ! non point arrogante ni soucieuse de briller par l'imprévu de ses jugements et la rudesse de ses sentences, mais ardemment modeste, souple, infiniment souple, curieuse des plus secrets replis, des plus fugitives nuances d'une âme ombrageuse et mobile ! érudition déférente et jalousement véridique, qui excelle à tout dire sans inutiles violences, qui dit tout en effet avec la plus aimable discrétion et le tact le plus sûr et le plus séduisant. Certes, nous ne pouvions souhaiter un plus délicieux ouvrage de science critique, plus solidement informé, plus insinuant, plus délicatement favorable à la gloire de Maurice de Guérin.

Le miracle de cette existence, c'est une sensibilité de l'espèce la plus singulière et sans doute la plus rare, cette sensibilité que la sœur aussi posséda, mais dont le frère fut doué jusqu'au génie ; en marquer fortement les traits caractéristiques, ce serait définir les données du problème psychologique où se résume l'essentiel d'une biographie d'artiste et de poète. Problème insoluble, car nul n'a jamais expliqué le génie; problème qu'on voit grandir et se préciser, et dont il semble que l'on puisse saisir la genèse mystérieuse dans le livre de M. Abel Lefranc.

Qu'elle est donc attirante, cette enfance de Maurice de Guérin ! un obscur instinct l'occupe tout entière ; le bonheur d'une solitude à deux, les encouragements et les affectueux conseils d'une sœur favorisent l'éclosion de cette étrange faculté, où « l'intelligence n'a rien à voir », s'il est vrai qu'il n'y faut point chercher l'effort d'une logique impatiente, mais bien plutôt l'élan d'une force indistincte, prompte à se mêler aux puissances éparses de la nature. De quels soins la tendre Eugénie n'entoure-t-elle point les rêveries précoces de son frère ! Une irrésistible révélation éclaire l'âme puérile de Maurice; toute sa vie, toutes ses forces, tout son art, il les emploiera à éprouver les secrets enseignements qu'il reçut de son val, de ses forêts, des chaleureux paysages de son Périgord natal.

Son séjour à la Chênaie aura pour lui la valeur d'une contre-expérience; il doit à la Bretagne une éclatante confirmation et comme un élargissement de ses premières conclusions. Car il connaît ce bonheur des poètes en qui survivent les prodi-

gieuses vertus de l'enfance; au rebours des autres hommes, les vrais poètes n'abdiquent point dans l'âge mûr cette réceptivité, qui rend si fécondes les premières années de l'existence. Maurice adolescent, ou à la veille de sa mort — à vingt-neuf ans — est aussi malléable, aussi docile aux mystérieuses inspirations, aux inexplicables et si puissants avertissements dont s'émerveille l'enfance, qu'il le fut jamais. Il est aussi naïvement sensible, aussi frissonnant, aussi gracieusement accueillant aux souffles de l'invisible; il a de plus la vigueur, la raison, la passion dont son cœur viril est violemment bouleversé; mais comme il humilie volontiers sa force et sa raison et tout son orgueil d'homme devant les émotions de son enfance retrouvées, sollicitées, éperdument aimées et cultivées !

La dialectique et la brûlante éloquence de M. Féli l'instruisent bien moins qu'un muet dialogue avec les chênes de la forêt voisine ou les brumes de l'étang; le Maître l'étonne et l'épouvante un peu : « j'ai besoin du grand air; j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles; je remonterai emportant mon trésor et l'imagination en fera son profit. » Des profondeurs de la théologie et de la philosophie il s'élance aussi souvent qu'il le peut vers la radieuse lumière. Il oublie l'encyclique *Mirari vos* dans la contemplation de cet or et de cette rouille sanglante que l'automne épand sur les bois et les landes.

Entre tant de pages qui nous charment dans le livre de M. Abel Lefranc, je n'en aperçois guère de plus heureusement pénétrantes que celles où s'affirme

cette dualité de l'existence de Maurice à la Chênaie : Maurice n'est point certes insensible aux appels de la sagesse humaine ; combien toutefois lui sont plus chers les murmures ou les puissantes harmonies des grandes voix naturelles ! M. Abel Lefranc surprend ici les plus intimes confidences du poète ; avec une fine justesse, voici notés les secrètes préférences, les persistantes nostalgies, et les joies et les enthousiasmes qui s'élèvent dans l'âme de Maurice et la font resplendir. Maurice s'éprend de l' « oasis » de la Chênaie ; la terrasse plantée de tilleuls, le petit étang, les bois peuplés d'oiseaux, le printemps, les saisons, quels éléments d'un chœur prodigieusement souple, opulent, persuasif ! Maurice découvre l'Océan; événement capital... Une torpeur paralyse en hiver sa vivace imagination; il exulte aux premiers bourgeons dont se parent les arbustes et les haies... Un lien physique le rattache à l'Univers ; sa chair participe aux défaillances et aux résurrections de l'année...

Comment n'interpréterait-il point ces concordances, ces rapports évidents, cette victorieuse omniprésence d'un fluide générateur de toute vie et de toute beauté ! Certes nous nous plaignons à tort de notre isolement : l'homme n'est point isolé, s'il sait voir et entendre : « alors on va jusqu'à sentir presque physiquement que l'on vit de Dieu et en Dieu : l'âme s'abreuve, à perdre haleine, de cette vie universelle : elle y nage comme le poisson dans l'eau. »

Nous savions, certes, de quels rêves et de quelles effusions avait vécu Maurice de Guérin ; mais nul, avant M. Abel Lefranc, n'avait aussi vigoureusement

manifesté l'unité de cette vie — une obsession, un enchantement qui se prolonge jusqu'à la mort — nul ne nous avait encore dit avec quelle continuité et quelle intensité Maurice de Guérin a « vécu le panthéisme ».

*
* *

Ce point établi, je n'aime guère qu'on louange le talent de Guérin à personnifier les éléments, les forces de la nature, à individualiser et à animer les plantes, les astres, les choses en apparence les plus dénuées de vie ; ne faites donc point honneur à son imagination d'une irrésistible tendance de tout son être ; vous risquez, en parlant ainsi, d'égarer quiconque n'est point averti ; ce qui, sous la plume d'un autre, devrait se définir métaphore ou artifice littéraire, n'est, dans la langue de Guérin, que l'expression directe d'une sensation ou d'une perception immédiate : il ne saurait considérer une forme, un paysage, un objet, de la beauté, de la puissance, un mouvement, une immobilité durable, qu'il n'entende le cri d'un cœur, ou ne ressente le choc d'une volonté. Rien ne tombe sous nos sens qui ne soit l'indice d'un désir, ou le signe d'une intelligence. Maurice de Guérin est ainsi et non point autrement ; il lui est interdit de n'avoir point la langue de sa sensibilité. En vérité, la source de son art est profonde ; elle jaillit du plus intime de lui-même ; admirons-en la claire abondance, la spontanéité, la puissance généreuse.

C'est par cette profondeur que Guérin se distingue des romantiques ses contemporains : il annonçait une

incomparable originalité ; aucun poète de son temps ne fut aussi résolument créateur. Que ne pouvait-on espérer d'une poésie aussi ouverte à tous les souffles de l'esprit, à toutes les brises vivifiantes, à tous les parfums, à toutes les sèves de notre monde terrestre ! Vers quelles splendeurs ne nous eût point guidés le naturisme mystique du plus étonnant de tous nos poètes ! Regrettons à jamais une aussi haute et aussi riche inspiration. Constatons qu'elle eût heureusement contrebalancé les excentricités, les puérilités, les folies, les manies, toutes les morbides affectations où sombrèrent de nombreux talents romantiques. L'inspiration de Maurice de Guérin est puissamment saine.

Et j'entends bien qu'on lui découvre fort justement à certaines heures de sa vie une « âme trouble ». Ce sont précisément les heures où la passion, la souffrance ou les hasards d'un sort cruel l'arrachent à son instinctive discipline ; il y a dans sa poésie une vertu salubre dont il est toujours réconforté : la nature lui est maternelle ; sa méditation n'est point amère, mais opulente des plus nobles exaltations. S'il fut, dans quelque mesure, la victime de son art, ce fut indirectement, et parce qu'un tel effort ne s'accommode point de certaines duretés de la vie moderne ; derrière ses pas nul ne se fût perdu.

La vie lui fut cruelle — nous ne savions point tout des humiliations et des souffrances qu'elle lui infligea ; nous devons aux découvertes de M. Abel Lefranc de déplorer avec une commisération accrue de trop indéniables infortunes : oh ! le mariage de Maurice de Guérin !

Encore une fois la vocation de Maurice de Gué-

rin ne commandait point nécessairement ces malheurs : elle semblait plutôt le destiner à quelque gœthienne sérénité. Peut-être le fait que l'on pourrait tirer de son exemple comme une thérapeutique de l'âme contribuera-t-il autant que son art trop parfait à répandre le prestige de son nom et de ses trop rares œuvres.

LA JEUNESSE DE LAMARTINE[1]

Milly, que le poète Lamartine a si noblement chanté, Milly, que l'histoire des lettres françaises a rendu célèbre dans tout l'univers, n'est point un de ces lieux favorisés par la nature, prédestinés de par la beauté du décor à l'attention des hommes : en un coin sauvage de Bourgogne un triste vallon, de hautes collines cultivées ou boisées, un paysage sans grâce, et que n'égaient point une quarantaine de pauvres maisons alignées au long d'une route monotone. La maison, la maison fameuse du poète, est fort modeste ; par devant, une cour où l'on garait naguère cuves, pressoirs et chariots ; en arrière, un jardin « minuscule », quelques charmilles, un « potager » utilitaire, et d'ailleurs fort réduit : ni source ni eau courante, une maison sans faste :

« Elle n'a qu'un étage ; elle est petite, obscure, humide, et jamais le soleil n'y pénètre. Elle comprend en tout

1. Pierre de Lacretelle, *les Origines et la Jeunesse de Lamartine*, 1790-1812.

neuf pièces, et l'on imagine mal comment sept personnes pouvaient y vivre. Des plantes grimpantes entouraient entièrement les murs jusqu'aux tuiles, et les arbres viennent frôler les vitres. En hiver, la tristesse et la désolation sont impressionnantes ; ce décor de Milly est une des sources les plus intimes de la mélancolie de Lamartine, et explique amplement la maladie de nerfs dont il souffrit, lorsque ses vingt ans y furent cloîtrés. »

Quand, las de cette rusticité, et de l'isolement où les mois d'hivers réduisent les campagnards, le chevalier de Lamartine installa sa famille à la ville, ce ne fut point une somptueuse demeure qu'il acheta : les 29.615 francs qu'il versa à M. Barthelot d'Ozenay étaient une somme à ses yeux de hobereau à demi-ruiné par la Révolution ; il n'eut point, à ce prix, un somptueux hôtel. Son fils a poétiquement décrit cette maison. Mme Delahante avoue tout uniment : « l'entrée ressemblait fort à une cave, et tout y était plus que simple et fort triste ; nous avons fait bien des parties dans son jardin, qui était affreux, mais dont les hautes murailles étaient tapissées de roses blanches. »

Nous sommes accoutumés à ces contrastes ; les autobiographies de poètes sont remplies de gracieux mensonges : c'est à les dévoiler que doivent tout d'abord s'appliquer les historiens et les critiques épris de vérité vraie ; de vérité selon notre médiocre conception du monde et de la vie, conception médiocre assurément, asservie à la matérialité des faits et à la vulgarité des grossières apparences : nous ne considérons que l'aspect d'un paysage ou d'une habitation ; nous faisons abstraction des couleurs complémentaires, des nuances, du sens profond que

découvrit en eux une âme d'enfant et d'artiste; nous proclamons réalité notre vérité appauvrie — humble réalité, triste vérité, fragment ou résidu de l'être en soi qui se dérobe à nos prises.

Les poètes infligent à nos jugements les plus éclatants démentis ; nous sommes accoutumés à leurs dénégations, qui contredisent péremptoirement nos plates descriptions : nous ne leur gardons point rancune des leçons qu'ils nous donnent, et qui d'abord nous renseignent sur notre propre infirmité. Nous sommes indulgents aux poètes, à leurs chimères, à leurs interprétations de la beauté du monde ; il nous plaît de nous associer parfois à leurs enthousiasmes, quitte à choir aussitôt de ces hauteurs ; bien vite nous revenons à nos récriminations, aux plaintes que nous inspire la banalité de la vie coutumière.

Les poètes, si nous les comprenions davantage, seraient de grands maîtres de sagesse ; il nous avertiraient de mieux voir ; nous ressentirions de notre faiblesse et de nos lamentations quelque honte. Nous ne sommes si chétifs et pitoyables que parce que nous le voulons bien.

Les poètes pratiquent mille moyens ingénieux d'échapper aux suggestions mauvaises, aux attristantes résignations, à tous les abandons, à tous les reniements que semble parfois nous conseiller la complicité des spectacles de la vie ; ils se jouent des grossières embûches et des pièges que multiplie autour de nous une sournoise fatalité : ils se dérobent avec une facilité singulière aux désolantes étreintes, aux agressions brutales de la laideur et de la sottise. Ils s'arrachent au spectacle des banales contingences, ils décorent merveilleusement le présent de

toutes les opulences que lui découvre une âme généreuse, ils magnifient l'avenir et ennoblissent avec une inlassable prédilection le passé.

Qu'elle est donc instructive, pour peu que l'on aime à méditer sur ces contrastes, l'œuvre d'un érudit empressé à contrôler et à authentifier les écrits d'un poète ! Peu de poètes furent aussi prodigues que Lamartine de confidences sur leur famille, leur jeunesse, les circonstances obscures ou mémorables de leur carrière ; à les confronter aux témoignages d'une moyenne et raisonnable humanité, nous apprenons comment une trame vulgaire devint aux mains du poète un somptueux brocart. Témoignons quelque gratitude à l'érudition qui nous livre le secret, ou tout au moins nous révèle le constant et mystérieux travail de cet enrichissement.

*
* *

Idéaliser le souvenir est sans doute l'un des procédés les plus simples, les plus usuels, les plus à la portée du commun des hommes, qui d'ordinaire ne s'en privent pas : nos souvenirs aimés nous deviennent plus chers avec les années ; nos amitiés, nos affections grandissent avec le deuil et l'éloignement; beaucoup d'entre nous ne conçoivent le bonheur et l'absolue beauté que reculés dans un lointain passé : comment dire le charme inexprimable de certains souvenirs d'enfance et de jeunesse ?

De toute la puissance de son génie Lamartine idéalise les spectacles qui vivent en sa mémoire ; la plupart de ses descriptions ne sont si belles que

d'être rétrospectives, et s'il nous a légué une aussi émouvante peinture de nombreux épisodes de son existence, c'est qu'il en assembla sur le tard les traits et les couleurs. Inconscient effet d'un sentiment sincère, complaisance de l'artiste, qui répugne à la médiocrité, et tend à la beauté comme la nature physique à l'équilibre ; car il arrange, il achève l'inachevé, il complète, il harmonise ses souvenirs ; il entend nous émouvoir et nous charmer ; le roman de sa propre vie ne l'intéresserait guère, s'il ne se croyait en droit de l'éclairer des plus favorables lumières. La notion de l'exactitude historique ne l'arrête point : il ignore ces scrupules qu'un demi-siècle de critique historique a fait naître en nous ; s'appesantir sur le détail authentique d'une biographie, fût-ce la sienne, lui semblerait une grande vanité, un insupportable orgueil. Il a plus de modestie, et de fantaisie et d'aimable liberté. Avec quel art ne se promène-t-il pas parmi le jardin fleuri de ses réminiscences enfantines et de ses souvenirs de jeunesse ! Admirons-en avec lui les séduisantes perspectives et les bouquets parfumés.

Est-il rien de plus frais, dans les *Confidences*, de plus aimablement jeune, de plus joliment romanesque, que l'épisode de Lucy L. ? Qui fut cette Lucy L. dont le poète a si longuement parlé ? Un savant membre de l'Académie de Mâcon, M. de Riaz, voulut le savoir : au prix d' « une incroyable patience », et de précises investigations, il data l'épisode, et prouva que le manoir amoureusement décrit par Lamartine s'appelait en réalité le château de Byonne, situé à deux kilomètres de Milly. Or — admirez cette précision — de 1800 à 1820 une seule jeune fille,

une seule, habita le château de Byonne ; son nom ? Elisa de Villeneuve d'Ansouis ; son âge ? elle mourut en 1807, âgée de treize ans. C'est cette enfant qui suscita le premier rêve amoureux de Lamartine. Mais alors, les conversations littéraires, les enthousiasmes « ossianesques » où s'épancha cette amourette, si abondants et si verbeux que trente pages des *Confidences* semblent à peine les épuiser ? Admettons que Lamartine vécut toute cette littérature ; il la vécut seul, à une époque indéterminée ; mais il lui plut de la concrétiser en quelque sorte autour d'une figure réelle. Les vers à Lucy L., qu'il date de 1805, semblent être de 1810-1811 ; quant à Ossian, il l'ignorait en 1808 ; conclusion :

« Il nous paraît probable qu'au moment où Lamartine écrivit les *Confidences*, il retrouva cette pièce parmi ses papiers et, soit défaut de mémoire, soit désir de grossir l'épisode assez mince de Lucy L., il l'intercala dans son récit, en assignant à ses vers une date qui correspondait approximativement avec le fonds de l'anecdote ; puis, pour mettre le tout en valeur, il laissa rêver sa délicieuse imagination, et broda, autour de Lucy L., un commentaire *ossianesque* où l'on voit cette enfant de douze ans agitant le soir une écharpe de soie blanche à la fenêtre de sa tour, et sachant « par cœur » tous les poètes. »

L'écharpe de soie blanche, l'enfant dont le sourire l'accueille, la musique des tendres sentiments et des poétiques exaltations, autant de chimères, autant de réalités plus réelles aux yeux de Lamartine vieillissant que les débats médiocres où se fatigua longtemps sa jeunesse. Réalités symboliques : elles éclairent pour la postérité une vie vouée à l'amour,

une âme nonchalante et passionnée d'amant généreusement sensible aux tendresses féminines qu'il accueillera et décevra toujours avec la même douceur et la même cruauté. En sorte que cette imagination et ces jolis mensonges, bien loin de nous égarer, nous guident, nous orientent parmi l'obscur dédale des faits contradictoires, et illustrent une biographie bien mieux que le plus authentique récit; instruit par l'expérience, le poète n'a retenu de sa jeunesse que des traits essentiels et durables; il les souligne; sa fantaisie, qui déroute les purs historiens, vient au secours des psychologues.

*
* *

Et l'on se doute que la vie est moins simple en sa quotidienne banalité : Lamartine enfant, adolescent, est inconstant, prodigieusement mobile, accessible aux idées, aux sentiments, aux résolutions extrêmes et inconciliables; nulle vocation plus incertaine, nul caprice plus indéchiffrable; de longues paresses, des fièvres laborieuses, de vifs élans tôt oubliés, des crises d'enthousiasme, d'inexplicables langueurs : plus tard encore mêmes incertitudes, mêmes hésitations devant l'avenir et le talent : il publiera sans conviction les premières *Méditations*, en un temps où il ne sera occupé que d'un poème épique sur Clovis.

Sur ces débuts pénibles, sur les peines, les longs ennuis, les luttes, les désespoirs de cette inquiète jeunesse, nous sommes impitoyablement renseignés : il y a là quelque traîtrise : Lamartine pouvait-il se douter que tant de lettres intimes et de correspon-

dances d'amis nous le livreraient tout entier, dans l'aveu sans artifice de ses faiblesses et de ses souffrances ? Il a lui même confessé quelques mélancolies, quelques chagrins, et manifesté même quelque rancune à tel de ses parents. Nous savons aujourd'hui qu'il n'exagérait point. Entre son père, insignifiant et distingué, sa mère, admirable de tendresse et de dévouement, ses oncles — le terrible François-Louis, le charmant abbé — ses trois tantes, sa vie fut douillettement emprisonnée ; un ironique destin avait fait naître cet Ariel en une famille fort sage, toute raidie dans la vénération trois fois séculaire d'une tradition de gain et de labeur ordonné : que d'efforts pour s'évader, pour rompre la coalition des prévenances et des chères sollicitudes, des ambitions maternelles, des terreurs et des préjugés du père ou des oncles !

Voyages et escapades, fugues à Mâcon, à Lyon, à Rome et à Naples, lectures qu'il convient de faire en cachette — à vingt-trois ans une absence le prive d'une partie de ses livres, brûlés par sa mère — lutte contre l'oncle terrible, premières dettes, avances de cinquante ou cent louis que l'on arrache aux tantes, à l'abbé... la jeunesse de Lamartine est celle que les familles de la bourgeoisie aisée faisaient naguère à leurs enfants : rêves d'une étroite discipline familiale, qui provoquent et exaspèrent les révoltes de l'adolescence ; petit jeu des sévérités bénignes, des cruautés sans lendemain, et des malentendus que l'on fait durer, et des puériles équipées. Lamartine adolescent a tout l'air de ces collégiens à peine émancipés, qui aspirent à fuir la férule paternelle ou l'ennui du foyer pour courir au Boul'-Mich'.

Ici toutefois prenons garde qu'un examen trop minutieux des faits précis ne nous égare; les tentatives d'affranchissement d'un Lamartine ne doivent point être confondues avec les juvéniles impatiences de nos futurs notaires. Voilà le frémissement qui précède un envol; n'allons point exclure de cette vie de poète la poésie : évoquons çà et là la gracieuse silhouette de Lucie L., et l'écharpe, et les tendres propos, et les rêves ossianesques... N'oublions pas non plus que si d'obscurs froissements séparèrent parfois le fils et la mère, nulle trace n'en demeura dans l'âme de Lamartine; on sait le culte magnifiquement filial et poétique dont le poète récompensa la tendresse maternelle; l'une des nouveautés du livre que publie M. Pierre de Lacretelle est de prouver que Lamartine, soustrait à l'influence de sa mère, ne lui dut point toutes les inspirations qu'il lui attribue généreusement. La gratitude du poète cependant n'est point aveugle; nul visage plus charmant que celui de Mme de Lamartine, nulle muse plus délicatement maternelle, nulle mère plus gracieusement indulgente, plus vibrante aux enthousiasmes de l'artiste. Jeune fille, pensionnaire, « chanoinesse » en quelque couvent d'ancien régime, un certain chevalier de Bonnard traçait d'elle ce portrait :

A quinze ans elle était jolie,
Et spirituelle et polie,
S'exprimait avec agrément,
Quoiqu'un peu trop rapidement;
Etait tout yeux et tout oreille,
Remarquait, citait à merveille,
Marchait, dansait légèrement,
Aimait la bonne compagnie,

La musique, la comédie,
Soutenait, par le clavecin,
Un son de voix très argentin,
Jugeait les Beaulard, les Bertin,
Connaissait les moindres nuances,
Et l'effet et les différences
Des poufs, des chapeaux de satin;
... D'où je conclus, à juste titre,
Qu'elle quittera son chapitre
Tôt ou tard pour prendre un époux
Beau, jeune, riche, aimable et doux.

Vive jeune fille, jeune femme enjouée et grave, et spirituelle, infiniment sensible à la beauté, à la bonté, Lamartine lui reportait tout l'honneur de son propre génie ; elle fut le grand amour de toute une vie inconstante et passionnée... Elle a laissé un *Journal intime* qui est le pendant, familier et sincère, des *Confidences*, et voici que l'on invoque contre les inventions de celles-ci, les constatations au jour le jour de celui-là. Puisse-t-on en user prudemment, et ne point envenimer un procès que Lamartine entendit clore : il publia, on ne l'ignore point, un *Manuscrit de ma mère* fort écourté; M. Pierre de Lacretelle découvre qu'il détruisit même plusieurs feuillets du manuscrit (non encore publié) du *Journal intime* : n'allons point là-dessus l'incriminer trop brutalement : ni l'un ni l'autre n'eussent approuvé que l'on perpétuât le souvenir de leurs menues discordes. Respectons le pieux sacrilège de ce fils.

Et d'abord et enfin n'écrivons point la biographie des poètes avec une excessive sècheresse : peignons-les tels qu'il se virent eux-mêmes ou tels qu'ils crurent être, car la plupart ne furent eux-mêmes que dans leurs rêves.

BERLIOZ

M. Adolphe Boschot est de ces biographes que l'on admire et redoute en même temps : il entreprit naguère de nous conter la vie de Berlioz : un copieux volume nous révéla la *Jeunesse d'un romantique* : voici en six cent soixante-douze pages un tableau de onze années de la vie de Berlioz[1]... en attendant le *Crépuscule d'un romantique*.

Ces proportions, dira-t-on, ne sont point indignes du génial musicien : un grandiose monument commémore ainsi qu'il convient la gloire d'un artiste épris du colossal. Qui donc le nierait, M. Adolphe Boschot accomplit une œuvre utile, nécessaire : son zèle érudit, sa ferveur, son talent, le rendent égal à sa tâche. Louons donc sans réserves la constance de ce minutieux chercheur, l'heureuse divination dont témoignent ses découvertes, louons sans réticence son amicale pénétration, son art souple et nuancé :

1. *Un romantique sous Louis-Philippe : Hector Berlioz* (1831-1842), *d'après de nombreux documents inédits.*

M. Adolphe Boschot tient aux nuances : il n'est pour lui de vérité qu'infiniment précise : la justesse du détail, voilà ce qu'il recherche avant tout; son œuvre accumule les détails exacts, longuement étudiés, contrôlés; il est un précieux mosaïste... Cela, il faut le proclamer; il faut exalter cette œuvre, louer ses mérites : peut-être n'en est-il pas que l'on doive estimer davantage en un livre de ce genre... Ce qui ne nous empêche pas de concevoir une autre méthode : à la mosaïque, d'une subtilité appliquée, parfois lourde, certains eussent préféré une fresque hardiment peinte... Je vous dis, moi, que M. Adolphe Boschot est un biographe admirable, et que son œuvre, ample, scrupuleuse, scrupuleusement nuancée, est la plus propre à nous faire connaître intégralement et comprendre la vie et le génie de ce prodigieux Berlioz.

Il est un biographe impitoyable : j'imagine que les admirateurs de Berlioz ne voient pas sans quelque inquiétude se prolonger les études au microscope de ce terrible enquêteur : Berlioz s'est drapé pour la postérité en ses fameux *Mémoires* : M. Adolphe Boschot le démasque ; M. Adolphe Boschot nous découvre les tours, les ruses, les perpétuelles contre-vérités de ce Scapin romantique ; il faut relire les *Mémoires* et feuilleter ensuite le livre de M. Adolphe Boschot ; il faut sans cesse confronter à celui-ci ceux-là : que reste-t-il des *Mémoires* ? Le témoignage de la plus étonnante inexactitude : inexactitude naïve, bluff candide, naturel, perpétuel; hâblerie de méridional, orgueil d'artiste méconnu, vanité d'ambitieux meurtri et déçu, et enfin et toujours grandiloquence exaspérée de romantique aveuglé par l'abus des

plus creuses métaphores... M. Adolphe Boschot n'a point résolu d'être indulgent : il s'efforce de comprendre : nous comprenons avec lui : comment toutefois ne serions-nous point enclins à plus de sévérité ?

Les admirateurs de Berlioz peuvent être inquiets ; ils ne doivent point l'être trop ; complexe, le cas de Berlioz n'en est pas moins banal ; le truquage de la plupart des mémoires est un fait dont nous avons pris notre parti ; Berlioz exagère un défaut commun à presque tous les mémorialistes ; la misère de cette publicité posthume dévoilée, l'homme demeure plus pitoyable, plus grand que la fausse image dont il crut nous leurrer.

*
* *

Donc les Mémoires, les fameux Mémoires de Berlioz, sont un « *pasticcio*, fait avec d'autres *pasticcii* ; en français, un pâté dont le hachis a servi dans d'autres pâtés, — mais chaque fois, Berlioz ajoute des épices ». Chroniques, fragments d'autobiographie, souvenirs semés avec prodigalité dans les journaux du temps, Berlioz, sur le tard, rassemble toute cette « copie » ; il arrange un extraordinaire roman ; mensonge dérisoire ; la simple vérité nous émeut davantage. M. Adolphe Boschot conte année par année, mois par mois, presque jour par jour, l'existence mouvementée de Berlioz : récit un peu lent, surchargé d'épisodes et d'analyses musicales, du plus poignant intérêt.

Pathétique, Berlioz l'est, en dépit de son encombrante rhétorique, par sa prodigieuse faculté de souffrir : nous sommes le plus souvent rebelles à

l'expression verbale de sa souffrance; que ne l'interprétons-nous avec le soin nécessaire! M. Adolphe Boschot nous y invite doucement: « Au lieu de condamner et de rejeter les métaphores de Berlioz, il est meilleur, lorsqu'elles ne sont pas trop gênantes, trop indiscrètes par leur précision surannée, de nous prêter à elles. Son émotion y vivait. Tâchons, à notre tour, de mettre la nôtre sous ces formules. Ainsi, nous les trouverons moins fâcheuses, puisque nous nous y retrouverons nous-mêmes ». Feux et tonnerres! Émotions volcaniques! Ivresses, sanglots, grincements de dents, métaphores fracassantes! Interprétons, interprétons, et surtout contrôlons; Berlioz excelle à grimer sa douleur; il se donne le change à lui-même; il attribue à mille objets divers, aux causes les plus fortuites, et souvent les plus improbables, le souci dont il porte en lui-même le germe indestructible; il est l'inquiétude; inquiétude féconde, si elle est l'une des principales sources du romantisme; inquiétude tragique puisqu'elle se résoud en crises fréquentes où s'épuise la sensibilité... Notons les amours, les triomphes, les insuccès de Berlioz; n'omettons dans le scénario de sa vie ni une Camille Moke, ni une Harriett Smithson ni une Recio... comparses d'un drame infiniment attachant, mais purement intérieur. Berlioz est tout pareil à son Harold en Italie, en qui M. Adolphe Boschotnous invite à voir « la Rêverie, la Mélancolie, l'Ame même du Romantisme ».

Et c'est pourquoi il ne saurait déchoir au milieu même des plus banales aventures : en Berlioz nous distinguons d'abord le Romantique : romantique, il

l'est avec des façons particulières : il incarne ce qu'on pourrait appeler le romantisme méridional : cadet de Provence atteint du mal du siècle, il obéit tantôt aux suggestions du lyrisme élégiaque ou tragique, tantôt aux très précises injonctions d'un tempérament porté vers l'action et l'intrigue : ce mélancolique est le plus avisé, le plus tenace des solliciteurs : cet Harold byronien est le plus forcené des arrivistes ; de là un perpétuel désaccord entre ses œuvres et ses gestes, entre ses aspirations et sa conduite, de là l'apparente incohérence de sa vie tout entière et ses fréquentes allures de raté sublime.

Étrange vie, durement cahotée, abondante en œuvres, et si remplie d'agitations stériles ! A Rome, pensionnaire de l'Ecole française, ses camarades l'ont surnommé le *Père la Joie* : ironie bienveillante de ces jeunes gens, qui ont vite discerné la double nature du fantasque Jeune-France, ténébreux, follement passionné, épris de rêves macabres — fashionable, spirituel, gai compagnon, amateur de liaisons faciles et de succès mondains. Le Père la Joie est ravagé par un grand amour : trahi, on sait ses menaces de meurtre, son suicide manqué : M. Adolphe Boschot conta naguère par le menu cette équipée tragi-comique ; il conte maintenant la « convalescence » du faux-suicidé, convalescence rapide, favorisée par la complicité des camarades et du directeur de l'École, hâtée par l'éclosion d'une œuvre où Berlioz met en musique son aventure... Berlioz est à Nizza-la-Bella : bains de mer et siestes au soleil : inquiétudes, roublardise de ce pensionnaire fort désireux de ne perdre point le bénéfice de sa

pension ; tout s'arrange : Berlioz explore Gênes, Lucques, Pise, réintègre l'École, achève *Le retour à la vie, ou Lélio*... Episode caractéristique, alternatives de sens pratique et de démence passionnelle, roman et diplomatie ; au total réussite, puisqu'enfin M. Horace accueille le déserteur, puisque la pension est maintenue, puisque l'*Artiste* s'est exprimé tout entier en une partition dont la truculence fera frémir les pâles « industriels » de la villa Médicis d'abord, et ensuite les bons gardes nationaux du placide Louis-Philippe ; l'Artiste dont la *Symphonie fantastique* traduisait les cauchemars dus à l'opium, l'*Artiste* s'écrie : « Dieu, je vis encore !... La vie, comme un serpent, s'est glissée dans mon cœur pour le déchirer de nouveau ! » ; le *Mélologue* continue et achève la Symphonie : une femme est au centre des apocalyptiques visions de l'Artiste :

« Quelle est cette femme? se demande M. Adolphe Boschot. L'Artiste, dans la Fantastique, s'empoisonne en l'honneur de la « fille » Smithson ; dans le Mélologue, il revient à la vie en maudissant « le gracieux Ariel ». Mais il ne les nomme pas : il est l'Artiste ; et l'autre, quel que soit son nom, est la Femme. Lui, il est l'être fatal, l'élu en qui vivent toutes les énergies, toutes les aspirations, tout le désir et tout le malheur ; il est un Lucifer, un Prométhée, un Hamlet, un Manfred, un Faust, un René ; il est l'amour errant et maudit. Elle, elle n'est que le réceptacle, le support presque inutile des rêves incandescents de cette grande âme débordante. L'*Artiste* (ou Berlioz), se grise de lui-même ; sur la scène (comme dans son cœur) ; mais il adresse ses monologues lyriques à un fantôme féminin, tantôt séraphique, tantôt orgiaque, pour l'antithèse. »

L'Artiste survivra : la vie lui sera de moins en moins indulgente, Hamlet supplicié par la trivialité

des soucis quotidiens, Manfred asservi, René victime des travaux forcés du feuilleton, prisonnier des « bagnes de la critique ».

A Rome, sa jeunesse triomphe, non sans de perpétuelles lamentations : est-il point « exilé » ? « Je m'ennuie à en devenir fou... » ; pour se distraire, il chasse, il boit de l'orvieto, il mange « des oiseaux crus » ; il se réfugie dans la basilique de Saint-Pierre et, confortablement installé dans la fraîcheur d'un confessionnal, lit *Le Corsaire*. « Et le confessionnal retentissait d'un grincement de dents à faire frémir les damnés. » On le rencontre à Naples, à Pompéï, à Subiaco, « bourgade voluptueuse » où sa guitare fait merveille en des bals improvisés. En dépit des rapides ivresses, il s'ennuie, il s'ennuie jusqu'au jour où il s'évade vers la France : il rêve de succès éclatants ; il est avide d'action ; il sera son propre imprésario : quel rôle mieux approprié à son fougueux besoin d'activité ?

*
* *

Et ce sera ainsi jusqu'à sa mort : amours, rêves fulgurants, byronisme, romantisme — efforts pratiques, complots ourdis autour des ministres, des directeurs de journaux et de théâtres, agitation bourdonnante et rarement fructueuse — œuvres violentes, agressivement originales, comprises seulement de quelques initiés, en sorte que l'artiste grandit dans un isolement dont il ne cesse de souffrir.

Ingéniosité d'un grand artiste à multiplier, à renouveler ses souffrances : souffrances réelles, tortures imaginaires : prix de Rome, pensionné pen-

dant cinq ans, ami des Bertin qui lui ouvrent les *Débats*, protégé du duc d'Orléans, joué dans les cérémonies officielles, Berlioz a-t-il quelques droits à se plaindre du gouvernement bourgeois de Louis-Philippe ? Il se plaint ; il se pose en victime ; un paiement promis est-il différé, Berlioz se croit persécuté : « Mille tonnerres !... Il faut que l'enfer s'en mêle. » Berlioz « s'énerve, se crispe... Plus de sommeil... La nuit durant, brûlé de fièvre, il change les gens de la veille en fantômes tortionnaires. Le lendemain, la réalité lui apparaît à travers son cauchemar. Brisé, pantelant de rage (de rage contenue), il revient dans l'antichambre ministérielle, dans les bureaux. On accueille le triomphateur, on lui sourit. — Lui, tout en restant calme, il n'aperçoit que des gredins, des conspirateurs sournois, des voleurs fielleux. Au pinacle, il se croit au pilori... » Ainsi, avec la plus intempérante ardeur, Berlioz se crée de chimériques soucis, non content de ceux très réels que lui réserve la destinée : soucis d'argent ; l'ignoble gêne le paralyse, le condamne à un exténuant labeur de journaliste ; soucis conjugaux : Henriette Smithson, l'Ophélie des premiers rêves amoureux, est devenue l'épouse la plus acariâtre. Berlioz abandonne un foyer intenable...

Misères vulgaires, dont Berlioz dut souffrir d'autant plus amèrement que ses ambitions de fortune étaient plus gigantesques, plus démésurés son désir et sa faculté de bonheur. Le persistant insuccès de ses œuvres apporte à ses plus chers espoirs le démenti le plus cruel ; Berlioz n'a pas de public ; désespéré, il quitte un jour la France : il fuit vers Bruxelles : une femme est auprès de lui, un « mauvais compa-

gnon... Pas un seul jour Marie Recio ne lâchera prise. Sans cesse elle l'entourera, lui déjà suspect et isolé, d'une atmosphère de jalousie et d'antipathie, d'aigreur, qui accroîtra le vide autour de lui. »

C'est en vérité un poignant tableau que celui de ces onze années de la vie la plus agitée, la plus vainement audacieuse, la plus impuissante à fonder et à retenir fût-ce le plus relatif bonheur... Une impression d'accablement s'en dégagerait, si M. Adolphe Boschot n'y avait introduit à profusion anecdotes, menus portraits, esquisses légères où revivent les mœurs et les paysages du siècle dernier, aspects d'Italie et de France, rues et banlieues parisiennes ; tel ce croquis d'un Montmartre exquisement rural... et lointain :

« Berlioz conduit son Harriett au délicieux jardin qu'il a découvert pour elle, à Montmartre. Passé la barrière des Martyrs, les voici qui montent, tous deux, par une grande avenue plantée d'arbres, vers les moulins. Sur la vieille église s'élève, en façon de clocher, une massive tour ronde, adaptée à la courbe du chevet, et qui porte la longue potence d'un télégraphe à signaux. L'église, entourée de son cimetière plein de tombes et d'arbres, occupe le centre du village. Devant elle, une petite place, avec des maisons rustiques ; tout à côté, la mairie. Çà et là, des cabarets avec des bosquets où l'on joue aux boules : ce jeu rappelle à Berlioz son village... Ils dépassent l'église, et s'engagent dans la rue Saint-Denis. Elle descend le versant Nord... Au loin le village de Saint-Denis groupe ses quelques maisons autour de la basilique... »

M. Adolphe Boschot enrichit, illustre son récit ; il évoque le « milieu », la Rome des lauréats de France, des rapins et de ces galants abbés que Berlioz exècre

avec une si belle franchise, le Paris des musiciens, des musicographes, des croque-sol, des membres de l'Institut, des journalistes, des donneurs et des auditeurs de concerts. En ce Paris, qui applaudit Liszt, Paganini, Meyerbeer, voici Wagner qui déjà prend conscience de l'antinomie entre le drame musical allemand et l'opéra meyerbérien, Wagner isolé, pauvre, et qui déjà dénonce à ses compatriotes l'incurable légèreté française : « O, ma noble patrie allemande, combien je dois t'aimer, combien je dois m'exalter pour toi !... Combien je me sens bien d'être Allemand !... » Et Wagner s'efforce d'imiter nos journalistes et nos chroniqueurs : Wagner « s'essaie au papillotage ».

Enfin la musique de Berlioz n'est pas absente de ce livre : les analyses musicales de M. Adolphe Boschot nous avertissent que l'on aurait tort de juger Berlioz sur ses chroniques qui furent brillantes, faciles, très souvent complaisantes, ou même sur ses propos qui furent volontiers tranchants et excessifs... Au reste il n'ignore pas que « personne, ni même Berlioz, ni même Wagner, ne peut parler *avec des mots* de l'émotion suscitée par une musique purement musicale ». Cette biographie ne nous dispense donc nullement de goûter et d'approfondir l'œuvre musicale de Berlioz.

SUPERCHERIES ROMANTIQUES[1]
NODIER ET MÉRIMÉE

Ces romantiques furent en vérité des gens étonnants, et qui s'entendirent à corriger la monotonie de l'existence ; non contents de s'éblouir entre eux aux éclats d'une invraisemblable littérature, ils cultivent l'aventure et parent de je ne sais quel reflet romanesque les plus banales occupations. Publier des livres est un passe-temps innocent ; ils donnent à l'homme de lettres des allures de conspirateur ; l'écrivain s'entoure de mystère, se mystifie lui-même et mystifie ce bon public, qui n'a point coutume d'attacher tant d'importance aux faits et gestes des hommes et des femmes de lettres. Au reste il dut parfois ne pas s'ennuyer, le bon public du commencement du dix-neuvième siècle ; poètes et nouvellistes régalent son bon sens de maintes farces assez bien réussies.

1. Voyslav M. Yovanovitch, *La Guzla de Prosper Mérimée*. Étude d'histoire romantique ; préface de M. Augustin Filon.

Voyez plutôt Nodier, l'aimable Nodier, l'excellent Nodier, de qui les œuvres ne sont plus guère lues, de qui les vers faciles accompagnent encore je ne sais quelles mélodies désuètes, goûtées naguère, à demi oubliées aujourd'hui de nos pensionnats de jeunes filles. Ce brave Nodier publia en 1818 un récit intitulé *Jean Sbogar*; il avait eu une vie mouvementée ; en ce temps-là, nul n'était surpris qu'un plumitif aimable et remuant, et dont la police impériale avait failli prendre au sérieux les velléités d'indépendance, nul n'était surpris qu'un écrivain érudit, aimablement curieux, ancien secrétaire de Pichegru, ancien bibliothécaire à Besançon, eût, neuf mois durant, exercé les pittoresques fonctions de bibliothécaire de la ville de Laybach.

A Laybach, Nodier avait été comme le conseiller intellectuel de Fouché, gouverneur de l'Illyrie française ; il y avait rédigé le *Télégraphe officiel des provinces illyriennes*, journal polyglotte et napoléonien... Et sans doute n'eut-il point le temps de pénétrer profondément l'esprit, les mœurs et la littérature des Illyriens ; il n'eut point le temps de s'apercevoir que deux langues rivalisaient en ces provinces et qu'on ne saurait confondre le serbo-croate et le slovène. Nodier confondit, et n'en parut que plus autorisé à révéler aux Français les beautés de l' « illyrien »... Simple détail ; aujourd'hui encore plus d'un voyageur décrit abondamment un pays étranger et ses habitants, qui ne prit point la peine d'y séjourner neuf mois... Ayant habité huit mois à Laybach, et fréquenté trente jours une pension allemande à Trieste, Nodier était apte à nous révéler l'Illyrie ; il n'en douta jamais, et n'eut point de peine à répandre sa conviction

parmi ses compatriotes. Aussi bien avait-il manié de vieux livres, ouvert quelques grimoires, interrogé d'authentiques Illyriens ; en outre le goût de la description était en lui, et l'on doit croire qu'il se plaisait à la contemplation des beaux paysages, et qu'il en notait avec justesse les aspects essentiels, car, trente ans plus tard, Gérard de Nerval témoigne de son exactitude ; de Dalmatie, Gérard écrira en effet à un ami :

« Je t'écris en vue de Trieste, ville assez maussade, située sur une langue de terre qui s'avance dans l'Adriatique, avec ses grandes rues qui la coupent à angles droits, et où souffle un vent continuel. Il y a de beaux paysages, sans doute, dans les montagnes sombres qui creusent l'horizon ; mais tu peux en lire d'admirables descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoiselle de Marsan*, de Charles Nodier ; il est inutile de les recommencer. »

En somme, Charles Nodier avait, comme on dit, tout ce qu'il fallait pour exploiter littérairement le pays illyrien ; c'est pourquoi dès 1818, il publie *Jean Sbogar*.

Vous conterai-je les exploits du héros qui donne son nom au livre, espèce de Rocambole pleurard, mélancolique, emphatique et fatal ? Jean Sbogar est un bandit qui défie la maréchaussée impériale, nargue les régiments, commet mille atrocités sans cesser jamais d'affirmer une ambition sublime : bandit honnête homme, bandit philosophe... enfin le prototype des grands révoltés romantiques. Il aime en secret la blonde Antonia, française, fille d'un émigré qui vint mourir au bord de l'Adriatique ;

mais il est né sous une étoile fatale, il sait que « Dieu n'avait rien fait pour lui » ; il accepte la solitude en châtiment de ses péchés, et s'efforce d'étouffer une passion qui vouerait au malheur la mystique Antonia... Et ce scrupule serait fort honorable si Jean Sbogar s'y tenait ; mais qu'adviendrait-il du roman ? Le roman nous entraîne à Venise où Antonia rencontre un jeune étranger aussi séduisant, aussi noble, généreux, beau et magnifique que mystérieux, Lothario ; Antonia est singulièrement attentive aux discours de ce ténébreux jeune premier, car Lothario n'ignore ni Rousseau, ni Ossian, ni René, et son lyrisme spontané, sa misanthropie, sa haine de la vie civilisée confondent de prestigieuses réminiscences.

« Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyais les villes et les hommes qui les habitent : car je les haïssais, sans savoir combien un jour je devais les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restais peu dans les lieux où l'empire de la société s'était étendu ; et, reculant toujours devant ses progrès qui indignaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténégro est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il ne participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne... »

Bref, Antonia regagnant l'Illyrie après que Lothario eut magnanimement refusé de l'épouser, Antonia est enlevée par la troupe de Jean Sbogar ; enfermée au château de Duino, elle devient folle — elle a vu poignarder sa sœur — elle divague, revient à la raison, mais ignore toujours le visage de son ravisseur perpétuellement voilé de noir. Un jour canonnade, fusillade, assaut du château ; Jean Sbogar est conduit à Mantoue avec trente-neuf compagnons ; on le condamne à mort, mais les juges ne sont point assurés d'en avoir fini avec le bandit qu'ils n'ont pu reconnaître ; on se souvient d'Antonia, on la mande dans la cour du supplice ; les condamnés paraissent :

« — Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes ; car elle comprenait qu'il allait mourir !

— Non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !

— Lothario ! Lothario !

— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !

Et son cœur se brisa.

Elle était par terre, immobile, elle avait cessé de respirer. *Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.*

— Cette jeune fille est morte, dit-il.

— Morte, reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. Marchons ! »

Nous ne lisons plus *Jean Sbogar* : vous voyez que nous avons tort : je recommande *Jean Sbogar* aux neurasthéniques, aux mélancoliques, à tous ceux que

menacent le spleen et l'anémie cérébrale ; c'est une lecture honnête en même temps qu'un sûr tonique.

Les contemporains de Nodier étaient-ils blasés sur ce genre de littérature? ils ne firent aucun succès à *Jean Sbogar* ; pourtant l'auteur avait mis quelque astuce à solliciter leur attention : jugez-en.

D'abord Nodier jura que Jean Sbogar n'était pas un personnage chimérique, mais un héros populaire « dont la renommée aventureuse remplissait encore les États vénitiens » ; le livre reproduisait maintes pensées « tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité ». Nodier ira jusqu'à affirmer que son roman avait été composé « en 1812, aux lieux mêmes qui l'ont inspiré » ; il écrira :

« Je me vois obligé de déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignait de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurais pas pu mieux inventer, quand j'aurais été Zschocke. »

Dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* il prendra à témoin la mémoire de Fouché. Il fera tant et si bien que de très scrupuleux écrivains l'en croiront : Emile Montégut affirme que Nodier avait « suivi de près les exploits et le procès de Jean Sbogar » ; M. Michel Salomon découvre en *Jean Sbogar* un « roman documentaire avant l'invention

de ce mot ». Sainte-Beuve lui-même n'eut aucun soupçon.

Bien entendu ces excellents critiques furent victimes d'un conte à dormir debout : Jean Sbogar n'a rien d'illyrien ; son nom même semble tchèque ; un bon juge, M. Voyslav M. Yovanovitch, a dit le mot de la fin : « c'est un fantoche littéraire qui n'est pas même vraisemblable, et, pour le peindre, Nodier n'avait pas besoin d'aller à Laybach. »

Première supercherie.

Nodier, désireux de succès, en commet une autre plus singulière, et c'est ici qu'éclate en toute son ingénuité savoureuse la roublardise de ce romancier malgré lui.

Car *Jean Sbogar* parut sans nom d'auteur, mais accompagné d'un étrange avertissement; les éditeurs avaient reçu le manuscrit des mains d'un voyageur prêt à partir pour la Russie ; quelques amis prononcèrent le nom de Mme de Krudener. Le *Journal de Paris* protesta :

« Cet artifice était trop grossier pour réussir; comment en effet le lecteur aurait-il pu confondre la mélancolie douce et suave, les sentiments pudiques, les pensées religieuses qui distinguent l'auteur de *Valérie*, avec cette misanthropie farouche, cet amour forcené d'un brigand pour une femme dont la tendresse est plus bizarre encore, avec des aventures extravagantes qui renchérissent sur les ténébreuses productions d'Anne Radcliffe, en un mot, avec Jean Sbogar ? »

Le *Journal du Commerce* protesta :

« L'éditeur de ce roman nous annonce dans sa préface que cet auteur part pour la Russie; puisse cette contrée

tempérer un peu la fougue de son imagination ! et puisse-t-il, si son amour pour l'état sauvage lui fait chercher les peuples dans l'état le plus près de la nature, ne pas trouver chez les Cosaques une réfutation *ad hominem* de ses systèmes exagérés. »

Nodier répondit — et je suis bien obligé de citer ces textes, pour leur couleur inimitable :

« Monsieur,

« J'apprends, par un numéro de votre journal qui vient de tomber dans mes mains, qu'on m'a attribué un roman intitulé *Jean Sbogar*. Les personnes qui me connaissent savent que je ne fais pas de roman : et comme je n'en lis pas plus que je n'en fais, je n'ai pas lu *Jean Sbogar*. Le jugement que vous exprimez sur ce livre pouvant donner cependant une idée fort étrange de mon caractère, qui, grâce au ciel, n'avait pas encore été compromis, et qui est à peu près tout ce qui me reste, j'espère que vous voudrez bien accorder à mon désaveu une mention de deux lignes.

« Quant au vœu que vous avez la complaisance de former pour que les Cosaques ne répondent pas par un argument *ad hominem* à mes systèmes sur les peuples nouvellement civilisés, j'en sais apprécier la délicatesse, et je vous en remercie au nom de ma famille. »

Et voilà quels divertissements les gazettes littéraires offraient à leurs lecteurs aux environs de 1820.

Nodier s'employa de son mieux à mystifier ses contemporains ; cet ancien fonctionnaire illyrien, et qui avait assurément séjourné en Illyrie, et s'en vantait, et ne manquait point d'en tirer quelque prestige, cet écrivain si bien préparé à nous révéler l'Illyrie, commençait par se dérober ; bien loin d'in-

voquer sa compétence, il la niait, et s'efforçait de faire triompher un piquant mensonge. On aimait beaucoup en ce temps-là ces petits jeux... Nodier toutefois n'en retira nul bénéfice : et l'on n'eût point reparlé de Jean Sbogar, si la *Renommée* n'avait annoncé un jour « d'après les journaux anglais, que le prisonnier de Sainte-Hélène s'était occupé de ce roman deux jours : une nuit à le lire, et quelques heures à l'annoter ». Napoléon était fort utile à la publicité. On soupçonna l'éditeur de s'en être avisé... *Jean Sbogar* eut une seconde édition, signée de Nodier. Les éditeurs parfois en remontrent aux auteurs en ingéniosité commerciale.

*
* *

Moins de dix ans plus tard Mérimée recommence le « coup » de Nodier, lorsqu'il publie *La Guzla ou choix de poésies illyriques recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine.* Son succès fut très mince en France ; et l'on demeure surpris des peines que se donnaient des gens de tant d'esprit pour duper quelques personnes crédules, inspirer au plus grand nombre une défiance évidente, et ne point conquérir la gloire que leur talent eût plus aisément obtenue à visage découvert. Il y a là un goût de la cachotterie que le romantisme favorisa étrangement ; et l'on n'oublie point que Mérimée sollicita l'influence de Stendhal, ce monomane de la dissimulation, et qu'à certains égards l'élève passa le maître dans l'art de se moquer de ses contemporains, et plus encore de la pos-

térité... Mérimée, qui plus tard jugeait sans indulgence *la Guzla*, en gardait surtout le souvenir d'une heureuse mystification, et nul n'ignore qu'il en tirait quelque vanité.

« Il est vrai, écrit-il en 1842, qu'il ne s'en vendit guère qu'une douzaine d'exemplaires, mais si les Français ne me lurent point, les étrangers et des juges compétents me rendirent bien justice.

« Deux mois après la publication de la *Guzla*, M. Bowring, auteur d'une anthologie slave, m'écrivit pour me demander les vers originaux que j'avais si bien traduits.

« Puis M. Gerhard, conseiller et docteur quelque part en Allemagne, m'envoya deux gros volumes de poésies slaves traduites en allemand, *la Guzla* traduite aussi, et en vers, ce qui lui avait été facile, disait-il dans sa préface, car sous ma prose il avait découvert le mètre des vers illyriques. Les Allemands découvrent bien des choses, on le sait, et celui-là me demandait encore des ballades pour en faire un troisième volume.

« Enfin, M. Pouchkine a traduit en russe quelques-unes de mes historiettes, et cela peut se comparer à *Gil Blas* traduit en espagnol, et aux *Lettres d'une religieuse portugaise* traduites en portugais. »

Mystification sur mystification ; toute cette préface de 1842 est un tissu de contre-vérités : M. A. Filon, qui ne fut jamais sévère à Mérimée, en eut le sûr pressentiment ; M. Voyslav M. Yovanovitch apporte les preuves les plus péremptoires ; et voici que s'écroule tout un château de légendes.

Et d'abord l'aventure de *la Guzla* fut moins glorieuse que ne l'affirme Mérimée ; les juges compétents qu'il invoque ne l'étaient guère : M. Bowring n'est point très sérieux ; M. Gerhard...

M. Gerhard mérite que l'on considère un instant

sa falote figure de bourgeois gentilhomme et de parvenu de la science et de la littérature. Ce Gerhard a joué à la science et aux lettres allemandes un fort vilain tour; il n'est que temps de s'en apercevoir et de ne plus accabler l'intellectualité germanique des méprises de ce bonhomme indiscret. « Savant allemand », « autorité allemande » s'en va-t-on répétant... Or, Gerhard ne fut jamais docteur, et son autorité parut toujours si contestable que les encyclopédies de son pays ont oublié jusqu'à son nom. Cet ancien marchand de toile était l'ami de Gœthe, dont il célébrait les anniversaires en vers pompeux et plats; Gœthe lui témoignait une considération indulgente et une bienveillance protectrice, car Gerhard était riche, et son zèle pouvait hâter la collection et la publication de ce folklore étranger auquel s'intéressait le poète. Gerhard traduisit en allemand des chants serbes, grecs modernes, espagnols, écossais, mais il édita en deux luxueux volumes ses propres poèmes... Ce vaniteux hurluburlu devait accueillir *la Guzla* avec enthousiasme; il traduisit l'œuvre de Mérimée; ayant quelque notion de la poésie serbe, il perfectionna, si l'on peut dire, la version française... En vérité cette aventure ne fait point tant d'honneur à l'auteur des *Lettres à une inconnue*; et nous lui reconnaissons trop d'esprit pour le féliciter d'avoir surpris la naïve bonne foi d'un Gerhard.

Nous le féliciterons bien plutôt de n'avoir jamais abusé le grand Gœthe, qui fit de *la Guzla* le plus gracieux et le plus spirituel compte rendu : les Français, constate Gœthe, se sont, depuis peu, épris des littératures étrangères :

« Aujourd'hui, nous assistons à la plus étrange nouveauté ; ils prennent le masque des nations étrangères, et dans des œuvres supposées ils s'amusent avec esprit à se moquer très agréablement de nous. Nous avons d'abord lu avec plaisir, avec admiration, le faux original, et, après avoir découvert la ruse, nous avons eu un second plaisir, en reconnaissant l'habileté de talent qui a été déployée dans cette plaisanterie d'un esprit sérieux. On ne peut certes mieux prouver son goût pour les idées et les formes politiques d'une nation, qu'en cherchant à les reproduire par la traduction et l'imitation.

« Dans le mot *Guzla* se cache le nom de Gazul : le nom de cette bohémienne espagnole masquée, qui s'était récemment moquée de nous avec tant de grâce, nous donna l'idée de faire des recherches sur cet Hyacinthe Maglanovitch, principal auteur de ces poésies dalmates, et nos recherches ont réussi... M. Mérimée ne trouvera donc pas mauvais que nous le déclarions ici l'auteur du *Théâtre de Clara,* et de *la Guzla.* »

Une plaisanterie ; les meilleures sont les plus brèves ; et l'on ne pourrait guère reprocher à Mérimée que de s'être complu un peu longuement à celle-ci ; sa supercherie fit des dupes en France, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Russie : M. Voyslav M. Yovanovitch toutefois, qui passe en revue les plus notoires, ne nous permet nulle illusion : ces dupes firent preuve de quelque bonne volonté ; aucune compétence ne s'y laissa prendre... Mérimée lui-même ne s'avisa qu'assez tard, et par un sentiment de gloriole rétrospective, de grossir leur nombre et leur importance ; il récidivait, et cette fois avec plus de bonheur, lorsqu'il proclamait *la Guzla* un modèle de supercherie littéraire : on l'a cru trop longtemps : « à l'origine il n'y avait pas mis beaucoup plus de mystification que Montesquieu

n'en avait mis aux *Lettres persanes*, et qu'il ne s'en trouve dans les *Voyages de Gulliver*... » Méfions-nous éternellement de ces romantiques.

*
* *

M. Voyslav M. Yovanovitch est le plus défiant des historiens de la littérature ; sa suspicion préalable, aidée d'une précise érudition, met fin à une plaisanterie un peu trop prolongée. Nous nous doutions certes que Mérimée ne doit jamais être cru sur parole ; M. Voyslav M. Yovanovitch confirme abondamment nos doutes et nos provisions.

Admirez toutefois la fécondité de ses recherches : parti d'un infime problème d'histoire littéraire, il aboutit à esquisser l'évolution d'un mouvement européen. Car cette négligeable Guzla n'est qu'un exemple entre bien d'autres de cette curiosité de l'étranger, de cette fièvre d'exotisme, et l'on pourrait presque dire de cette crise du voyage, où il faut voir l'un des plus singuliers symptômes du romantisme ; chants populaires de tous les pays, poèmes anglais, écossais, espagnols, grecs, allemands... voire madécasses, préoccupaient les lettrés et la foule. M. Voyslav M. Yovanovitch évoque la mêlée internationale où se précipitent les poètes du commencement du dix-neuvième siècle ; il replace *la Guzla* à son rang parmi la multitude bariolée des copies, des imitations, de tous ces poèmes apocryphes où la mode contraignit les écrivains après le succès d'Ossian... Il remonte aux sources de *la Guzla*, surprend les procédés de composition de Mérimée, qui avait beaucoup de

lecture... et quelque talent. Son savant livre, où brille une clarté méthodique, est aussi divertissant qu'instructif; voilà certes une excellente thèse, dont il convient de féliciter, en même temps que l'auteur, l'Université de Grenoble. L'érudition étrangère apporte à nos Facultés une collaboration de plus en plus assidue ; le nombre grandit chaque jour des jeunes étrangers qui sollicitent le concours de la discipline française ; entre tant de thèses où se marient des originalités diverses, celle du Serbe Voyslav M. Yovanovitch s'affirme l'une des plus remarquablement distinguées.

La lecture en est divertissante : citerai-je encore ce trait ? Mérimée, qui ne lut point vainement *Jean Sbogar*, Mérimée, qui s'inspira fréquemment des « poèmes illyriens » de Nodier, — au point que Nodier se déclara « pillé », et « cria comme un aigle » à l'apparition de *la Guzla*, Mérimée hérita à l'Académie du fauteuil de son précurseur ; or, voici comment il paraphrase l'éloge que lui impose l'usage académique : « Nodier était un gaillard très taré, qui faisait le bonhomme, et avait toujours la larme à l'œil. Je suis obligé de dire, dès mon exorde, que c'était un infâme menteur, Cela m'a fort coûté à dire en style académique. » Un infâme menteur ! ô Mérimée ! quelle imprudente vivacité !

UN CAS DE ROMANTISME ALLEMAND

M. Ernest Seillière, à qui l'on doit de doctes volumes, abondants en théories ingénieuses et copieuses, offre au public « une œuvre nouvelle, délassement de plus austères travaux[1] ». N'allez pas là-dessus rêver d'un trop frivole divertissement. Il s'agit certes d'un roman, mais il y a roman et roman, et l'on en sait, n'est-il pas vrai, qui valent des thèses de doctorat, et par exemple dépassent en sagesse ordonnée bien des traités de psychologie, de sociologie ou de vulgaire thérapeutique... Il s'agit d'un roman; et je n'irai point prétendre que M. Ernest Seillière s'efforça, par manière de jeu, d'y faire briller les belles idéologies auxquelles son talent ambitionna de conquérir quelque prestige : j'avoue même qu'on peut, ayant lu ce roman, ne point s'avouer très ferré sur la « philosophie de l'impérialisme », — reconnaissez ici une méritoire discrétion... mais enfin un analyste épris d'abstraction, et de qui la littérature s'accom-

1. *Une Tragédie d'Amour au temps du Romantisme*; *Henri et Charlotte Stieglitz* (avec des documents inédits).

pagna toujours d'un imposant appareil scolastique, vous a naturellement une conception particulière du roman où se reconnaissent ses habitudes d'esprit et ses plus fréquentes préoccupations. Ce livre-ci est d'un homme qui ne pécha jamais par légèreté d'esprit.

Voici donc ce roman, « un véritable roman vécu, où l'on ne trouvera pas un seul trait qui ne soit emprunté à la réalité, pas une parole qui n'ait passé sur des lèvres vivantes ». Affirmation rassurante, s'il est incontestable que la réalité dépasse en imprévu et en couleur toute fiction; mais enfin, il est bien des manières de peindre ou d'interpréter d'émouvantes aventures : celle de M. Ernest Seillière est peut-être très philosophique, elle plaira médiocrement aux artistes ; il n'en est guère de moins propre à rendre dans sa spontanéité capricieuse le mouvement de la vie : telle est l'ordinaire rançon, le châtiment si vous préférez, d'un excès de méthode et d'érudition psychologique. Que d'autres restituent dans sa grâce un peu folle et sa morbide fantaisie un bibelot romantique; M. Ernest Seillière ne chercha qu'un exemple à l'appui de ses théories; qu'ils évoquent un décor d'un pittoresque oublié, des êtres, des mœurs, un langage d'une truculence vieillotte. Voici un roman implacablement psychologique, sévère et nu comme un réquisitoire, et dont le poids semblera lourd aux épaules des défenseurs du romantisme.

*
* *

Est-ce bien sûr ?

D'autres se fussent attardés au pittoresque : M. Ernest Seillière va à l'essentiel, et n'a souci que de vérité

psychologique; certes, le cas de Stieglitz dut lui paraître tentant : délire romantique, démence contagieuse, minutieusement observée, scrupuleusement décrite au long de deux existences malheureuses. Car voilà ce qui importe : Stieglitz est fou : de l'avoir été selon les rites avérés du romantisme, lui vaut en quelque mesure la sympathie de M. Ernest Seillière; et l'on peut penser qu'une autre époque, un autre milieu eussent connu Stieglitz aussi fou, d'où l'on serait en droit de conclure que sa folie étant en lui, le romantisme n'en est qu'accessoirement responsable, et qu'au total il est imprudent et assez peu légitime de mêler trop étroitement la pathologie à l'histoire littéraire... Il n'en est pas moins évident que Stieglitz fut fou, si j'ose dire, romantiquement, et que l'exaltation romantique, peu propre à apaiser sa déplorable fièvre, parut, au contraire, en accélérer le mouvement désordonné; fou lucide, il s'assimila les théories romantiques; il les vicia conformément aux tendances de sa névrose; et je crois bien que sa névrose eût été suffisante pour causer le naufrage de sa vie, mais c'est du romantisme qu'il semble périr.

Encore une fois a-t-on le droit d'accréditer une semblable illusion ? N'est-elle point gravement coupable, la critique de notre temps, qui trop souvent encourage de telles erreurs et s'obstine à demander à une légion de détraqués la définition du romantisme ? Il y a là, n'en doutez pas, un abus, et contre lequel il importera désormais de protester; réclamons un plus équitable examen des faits, appelons-en d'une critique passionnée ou trop systématique à une critique impartiale et humaine; déjà voici

qu'aux adversaires du romantisme s'opposent non des panégyristes, mais des historiens : il fut de mode en ces dernières années de dénigrer Rousseau et de chercher jusque dans la démence prétendue d'un génial précurseur, la condamnation anticipée du romantisme : ces façons ne sont plus supportables; elles seront bientôt ridicules, car nul n'a raison contre la chronologie et la bonne foi. Au surplus, relisez les ouvrages de Mme Frederika Macdonald; ils ont la valeur d'un symptôme.

Étudiant — avec quelle application dans le détail — le cas Stieglitz, M. Ernest Seillière semble ne pas avoir un instant songé à prévenir une confusion fâcheuse : ou plutôt il nous déconseille d'instituer une nécessaire distinction, il ne nous dit jamais : « Voilà un fou, examinons de quelles déformations il déshonore l'enseignement des sublimes poètes »; il affirme : « Voici un romantique; d'ailleurs médiocre et prodigieusement dénué de génie, de qui la vie cérébrale fut marquée de fréquents accidents; étudions à travers sa vie et ses écrits les conséquences et les excès du romantisme... » J'ai dit que la commisération de M. Ernest Seillière pour ses pitoyables héros se colorait de quelque sympathie; j'ajoute : dans la mesure où ils semblent incarner le mal romantique; il leur témoigne cette espèce d'amitié compatissante qu'un médecin ne refuse point à un sujet dont il attend l'éclatante confirmation de son diagnostic. Le diagnostic de M. Ernest Seillière est d'une abondance aisée et d'une précision qui, pour être facile, ne nous en émerveille pas moins, tout en nous inquiétant : il s'agit bien d'un homme, en vérité,

d'un médiocre et lamentable écrivailleur; c'est le procès du romantisme que l'on instruit en dénombrant les excentricités, les fautes contre l'esthétique, la morale, les plus élémentaires injonctions de la simple et droite raison, dont un Stieglitz se rend coupable; M. Ernest Seillière établit ce dénombrement avec une patience tranquille : subtil accusateur, il ne néglige ni un geste, ni une intention de son misérable héros : que de nuances dans la folie ! et, pour conclure, quel effroyable bilan ! Quant à nous, qui ne considérons point sans dégoût et quelque surprise horrifiée, tant de bassesse, de lâcheté, et pour tout dire, d'indigence morale et de dénuement intellectuel, nous nous empressons de dénoncer un intolérable malentendu.

On répondra que l'œuvre et la vie d'un fou ne sont point nécessairement dénuées de sens, que la folie a sa logique dont il faut tenir compte, si elle met en lumière les conséquences extrêmes et les vices constitutionnels d'une doctrine ou d'un art, qu'au total on connaît imparfaitement un mouvement d'idées, si l'on néglige d'en étudier les représentants peu autorisés ou même indignes : l'étude d'un organisme malade ne renseigne-t-elle point sur les phénomènes de la vie la plus normalement saine ?

Certes, mais si une telle méthode est légitime, qu'on en précise la portée en en définissant les périls; on voit assez que ces périls ne sont point imaginaires.

*
* *

La démence de Henri Stieglitz est évidente; maintes preuves en sont loyalement fournies par M. Ernest Seillière, qui ne s'empresse point d'attribuer à sa

démonstration tout le sens dont elle demeure implicitement chargée : hallucinations de l'adolescence, angoisses, crises périodiques, appauvrissement de la vie psychique, dominée par la tyrannie de l'idée fixe, folie circulaire... Quelle part en tout ceci revient à l'hérédité ? Nous l'ignorons, sans nous dissimuler la gravité du cas... Ce fou avantageux, ce maniaque beau parleur, ce rêve-creux, ce faux poète, épouse Charlotte Willhœfft ; ah ! voici une véritable héroïne de roman :

« Son front, écrit un ami enthousiaste, couronné de boucles brunes qui se jouaient à ses tempes, offrait un profil plein de pensée ; non pas étroit et médiocre comme celui de la Vénus des Médicis, mais paré d'une noble pudeur juvénile et de la plus séduisante modestie. Au-dessous se dessinait le nez, fin, un peu long, hardiment dressé et très légèrement arqué, jetant sur tout le visage un reflet d'énergie, exprimant l'infrangible courage et la soif d'action qui distinguaient cette âme généreuse. Souvent, elle portait le front légèrement incliné sur l'épaule gauche, dans une attitude de doux abandon qui disait le goût de la méditation silencieuse, mais aussi l'attention sympathique, l'effort d'intelligence affectueuse qu'elle accordait à tout et à tous.

« Elle avait des yeux d'une beauté surnaturelle, grands, bruns et étincelants, dans lesquels se reflétait, comme en un cristal limpide, le mouvement incessant de son esprit... Parfois, lorsqu'ils se relevaient soudain, émus de quelque impression forte, de quelque prévision importune, ils traduisaient une bravoure foudroyante, et disaient l'héroïsme possible dans la résolution, comme dans l'exécution. »

Charlotte croit d'abord au génie de Stieglitz : éternelle duperie de l'amour ! car elle l'aime, et d'un amour vigilant, inquiet, quasi maternel : elle l'aime,

et bientôt le juge : elle est intelligente ; cette jeune femme est sympathique et en vérité charmante ; elle juge Stieglitz et continue de l'aimer : elle l'aime en dépit qu'il lui manifeste une étrange tendresse, et bien que cet odieux mari témoigne du plus plat égoïsme : ce raté prétend aimer non la compagne, mais l'inspiratrice : pauvre amour, qui condamne Charlotte aux parures endeuillées — la sombre imagination de Stieglitz ne rêve point aux muses d'autres atours — et la voue aux perpétuelles angoisses. Charlotte aime ce mélancolique halluciné, ce dément, jusqu'à ce qu'enfin... mais que sait-on ? et qui fixera les limites de dévouement féminin ? que de femmes eussent entouré de soins passionnés le malade jusqu'à la crise définitive ! L'héroïsme de Charlotte trouve une autre voie, à moins que... ici encore, comment ne pas hésiter ? Charlotte désormais aime-t-elle Stieglitz ? une trop compréhensible lassitude expliquerait-elle point le geste d'une amante enfin désabusée ? En vérité que sait-on ? et qu'il est difficile de pénétrer le secret de ce drame entre un mari inconscient et un ami nécessairement discret.

Car il y a un ami, ami du mari, ami passionnément dévoué à la femme : longtemps Mundt aima en silence ; un jour enfin — nous sommes en plein roman, admirez les couleurs pâlies du romanesque récit de Mundt...

« Un jour, à Tegel, nous nous assîmes près du beau grand lac sombre, sur le gazon, et Stieglitz s'endormit bientôt profondément... Nous nous parlâmes, Charlotte et moi, avec beaucoup d'animation, abordant les sujets les plus élevés ; elle me raconta sa vie passée, traça des plans pour l'avenir... Soudain, le soleil éclaira le lac ; on pouvait voir, dans le clair miroir de l'onde, les brillants coquillages qui reflétaient, en les estompant vaguement,

les rayons radieux. Le ciel semblait un dôme d'hyacinthe étendu sur le monde : les gramens se balançaient pensifs dans la brise, et nous sentions derrière nous le calme de la forêt fraîche et silencieuse dont les pins aux sombres silhouettes s'éclairaient à demi. *Ce fut le dernier jour heureux de Charlotte.* »

Que se dirent-ils au juste ? Est-il improbable qu'aux confidences de Charlotte répondirent les aveux de Mundt ? Quelques mois plus tard Charlotte invoquait le souvenir de cette matinée de printemps dans une lettre à l'ami :

« Pourrai-je jamais redevenir aussi joyeuse que je l'étais alors ? Je ne le sais : mon astre planait au plus haut de l'éther, mais j'ai bientôt glissé vers les régions plus basses, de je ne sais combien de toises en vérité ! »

Nul reproche; un ton d'affectueuse camaraderie, qui ne dissimule ni les croissantes inquiétudes, ni la tension nerveuse dont elle ne se défend plus auprès de Stieglitz : « Je n'ai jamais su, et je ne sais pas encore où trouver l'emploi de mon amour ; le monde n'en a cure : *nul homme ne sait l'apprécier* dans la mesure surabondante où je pourrais le donner... » Quel réconfort attend désormais Charlotte, dont le mari délire, et qui redoute — car il semble bien qu'elle l'aime en secret — son ami ? Elle se suicide ; allez donc épiloguer sur ce coup de poignard, qui désespère Mundt, et n'afflige que médiocrement, et surtout passagèrement, cet invraisemblable Stieglitz !...

Suicide romantique, s'il est prouvé que le romantisme détermina — ou favorisa, ainsi qu'il est vraisemblable — la folie de Stieglitz, et que Charlotte, elle-même, nourrie de romantisme, n'eut point la

force de se soustraire, auprès d'un dément, aux effets d'une déplorable hygiène mentale; s'il est prouvé que Charlotte entra, en quelque sorte, dans les rêves malsains de son mari, et en accepta la redoutable logique; s'il est prouvé simplement qu'en pleine lucidité, et non point épuisée par l'aveu d'une déception sentimentale, cette héroïque épouse pensa affranchir un compagnon infortuné des affres d'un odieux mysticisme: Stieglitz se croyant persécuté par on ne sait quel Némésis, Charlotte s'offrait, victime expiatoire; ainsi mettait-elle fin à de mystérieuses vengeances; une peine profonde libérerait Stieglitz de ses vaines terreurs; et telle est, en effet, l'explication qu'elle-même parut donner de son acte, telle la version, qu'avec une sorte de cynisme satisfait Stieglitz à son tour propagea et toute sa vie défendit envers et contre tous...

Des preuves, je n'en vois guère, pour ou contre ces diverses hypothèses, et tout le zèle de M. Ernest Seillière n'empêche point que quelque obscurité n'enveloppe cette aventure... Charlotte Stieglitz n'en est pas moins séduisante; un pieux hommage était dû à cette généreuse et inquiétante jeune femme; il nous plaît, certes, qu'un écrivain français s'en soit avisé... Mais qu'elle est donc fugitive, dans le livre de M. Ernest Seillière, l'apparition de cette gracieuse Alceste! Un romancier en eût fait la figure centrale de son œuvre. M. Ernest Seillière la sacrifie une fois encore à la mémoire de Stieglitz; c'est faire, en vérité, beaucoup d'honneur à un personnage prodigieusement subalterne, et à qui — M. Ernest Seillière nous en avertit — la critique allemande attribue une moindre importance.

IV

SILHOUETTES FÉMININES

MADAME DE TENCIN

« Femme de lettres, femme d'affaires, femme d'alcôve, de salon, d'antichambre, de concile et d'académie... » Et nous voyons, hélas ! que trop d'affaires se traitent en cette alcôve, qu'en ce salon les plus désobligeantes intrigues se nouent et se dénouent, que « la marquise de Tencin », laquelle n'est point marquise, se fût moins regrettablement attardée dans les antichambres, si son ambition avait pu parfois se désintéresser des conciles et des académies ; aristocrates, gens de lettres et de plaisir, prélats, politiciens, financiers, libellistes, aventuriers entrent pêle-mêle dans cette vie et s'y bousculent confusément... Voici enfin un impeccable biographe[1] qui remet chacun à son rang, et distingue — l'alcôve, le salon, le concile... — et prend des temps, et nous invite parmi tant d'affaires, d'amours, d'intrigues, et d'aventures, à apercevoir une pro-

1. Pierre-Maurice Masson, *Une Vie de Femme au dix-huitième siècle. Mme de Tencin* (1682-1749).

gression, une ascension, je n'ose dire un progrès, car dès la période de basse galanterie, la Tencin a tout l'esprit qu'elle aura jamais, et au temps où elle peine durement et négocie pour sa vie, elle manifeste cette indépendance de cœur, cette absence de scrupules et cette volonté qu'admireront les courtisans de son éclatant succès.

Il était urgent qu'un écrivain informé, de jugement sûr et froid, vînt reconstituer cette existence, et mettre, si j'ose dire, un peu d'ordre en ce tumultueux désordre : nous connaissions, pour l'avoir rencontrée à tous les carrefours du dix-huitième siècle, « la religieuse Tencin », « la belle et scélérate chanoinesse Tencin » ; faute d'un guide éclairé nous étions toutefois fort empêchés de renouer le fil de ses aventures, nous connaissions sa scélératesse sans en mesurer la profondeur ; nous admirions dans l'insécurité son intelligence, sa prodigieuse puissance sur son époque : notre blâme n'était point suffisamment définitif ; notre louange manquait parfois d'assurance... Survient M. Pierre-Maurice Masson qui interroge cette femme avec une liberté et une patience pénétrante de juge instructeur : ah ! l'élégant déshabillage ! Ce juge enregistre, classe, constate, et l'on est tout surpris qu'une sentence s'impose à notre esprit avant même qu'on nous en ait proposé la formule ; l'alcôve, le salon, les antichambres, le concile, l'académie... les dossiers sont là, étalés, implacables ; il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher ; et rien n'est plus impressionnant que cette impitoyable équité.

La femme d'affaires, hâtons-nous de le proclamer, est digne d'une admiration sans mélange ; la femme

galante l'emporte sur bien des courtisanes par sa beauté et la diversité de ses romans simultanés ou successifs ; la femme de salon est égale à la femme d'affaires : tour à tour ces trois qualités assurent à Mme de Tencin des triomphes mérités dans les antichambres, les conciles, les académies... Et toutes ces femmes n'en font qu'une, et c'est de cette complexité qu'est faite la femme de lettres.

Singulier exemple, et qu'il importe de méditer en ce vingtième siècle, où tant de nos contemporaines ambitionnent ce titre.

Femmes de lettres, nos grand'mères et nos mères ne l'étaient qu'à regret, et comme un peu honteusement : leurs petites-filles et filles le sont orgueilleusement, avec une coquetterie charmante, je le veux, mais absurde; et sans doute beaucoup revendiquent assez inconsidérément un prestige qu'elles ne s'empressent point de soutenir du renom d'œuvres originales et fortes : les femmes toutefois ont envahi les lettres d'un tel élan, que nul ne leur conteste plus la possession d'un fief sans cesse grandissant; hier encore isolées et timides, elles assaillent en bataillons disciplinés les gazettes, les revues, les maisons d'édition; d'accidentel devenu social, leur cas préoccupe les moralistes et les sociologues; elles se sont fait parmi nous une place — et quelle place ! — avant même que nous eussions appris à les connaître : telle est l'étrangeté du type où nous apercevons leur idéal, que l'observateur le plus attentif de leur déconcertante psychologie, Paul Flat, les définissait naguère des *monstres*, au sens latin du mot, mais enfin des monstres.

Quel supplément de preuves à l'appui de sa thèse,

ne tirerait-il pas de l'exemple d'une Tencin, s'il était prouvé que, moins femme de lettres, elle eût été plus respectueuse de la tradition, plus éprise des coutumières vertus de son sexe! Cette démonstration, nul ne la fera, et l'on prouverait au contraire que les ambitions littéraires n'apparaissent qu'assez tard dans la vie de Mme de Tencin, qu'elles complètent sa physionomie, mais ne déterminent ni sa carrière, ni son caractère, qu'au total Mme de Tencin ne fut point un monstre parce que femme de lettres, mais peut-être femme de lettres parce que prodigieusement émancipée, et si vous voulez monstrueusement différente de la moyenne de ses contemporaines...

A y bien réfléchir, je ne sais si M. Paul Flat ne nous répondrait pas que, de son point de vue, cela revient exactement au même.

*
* *

Femme de lettres, Mme de Tencin ne songe qu'assez tard à le devenir : elle n'est point une Germaine Necker, frénétiquement ambitieuse de gloire littéraire dès le salon maternel; elle entend vivre d'abord; si la misère des temps et le dénuement de sa famille l'obligent à entrer toute jeune au couvent, elle sait qu'elle ne fait vœu ni d'austérité, ni de renoncement; étonnante précocité de cette petite nonne, vite déniaisée au spectacle des intrigues couventuelles, perversité native d'une adolescente en quête de l'occasion, et qui saisit la première offerte, et rêve, ayant jeté sa cornette par dessus les moulins, de moins vénérables dérogations aux convenances et aux

enseignements de la stricte morale. Dira-t-on qu'elle est bien femme par cette amoralité tranquille, signe le plus apparent de sa vocation ? En croirons-nous les psychologues, lorsqu'ils nous affirment qu'une femme n'exprime jamais mieux sa nature, que lorsqu'elle renie cette réserve, cette modération, cette pudeur intellectuelle aussi bien que morale, où nous voyons les traits essentiels du caractère féminin ? — en sorte qu'une femme ne réalise ce caractère à nos yeux qu'en se renonçant perpétuellement, et que les femmes les plus femmes par la vertu et l'attitude ne nous apparaissent telles que par l'effort soutenu d'un habile mensonge ? Complexité de notre nature, complexité de la nature féminine, que n'éclaire point une inefficace psychologie, et que complique encore l'influence de l'éducation. .

Une instinctive audace pousse dès son adolescence Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin à ne point respecter les mensonges conventionnels, lorsqu'elle en éprouve quelque gêne ; elle obéit franchement aux impulsions de sa nature ; si l'amoralité est, au dire de certains moralistes, privilège féminin, elle est prodigieusement femme, et c'est pourquoi elle devient vite un monstre (au sens latin...), et rien ne serait plus effrayant, n'est-il pas vrai, qu'une telle constatation, s'il fallait en conclure, ainsi qu'il semble logique, que l'éternel féminin soit d'abord un ferment de désordre et d'anarchie.

Je n'essaierai point de montrer ce qu'il y a de spécieux en une semblable argumentation, ni de prouver qu'appliqué à certains cas masculins le même raisonnement conduirait à des généralisations identiquement aventureuses... Mais enfin, dès le couvent

Claudine-Alexandrine de Tencin est à la fois très femme et parfaitement amorale ; et peut-être n'y aurait-il pas lieu d'insister sur cette amoralité, ni d'en faire l'objet d'une louange ou d'un grief, ni même d'y apercevoir un trait distinctif, si cette aimable religieuse n'y joignait un sens aigu des avantages qu'il lui appartient d'en retirer : combien, parmi ses compagnes, ne furent ni moins femmes, ni plus morales ? sur toutes Tencin l'emporte, parce que son amoralité est résolument systématique et délibérément utilitaire. L'amoralité en soi est une faiblesse, et ne devient socialement redoutable que par le concours d'une intelligence pénétrante et d'une volonté forte : rencontre rare, insoupçonnée de tous les débiles qui prétendent s'inspirer des grands hommes, et n'en reproduisent que les travers et les vices.

Mme de Tencin n'est point faible ; une étrange force d'âme la soutient dans toutes ses entreprises : elle a tous les courages : celui qui risque, celui qui attend et supporte, celui qui monte à l'assaut et brusque la victoire ; elle calcule et mesure son effort ; ses amis lui reconnaissent un esprit viril :

« Elle avait, écrit Marivaux, une âme forte, courageuse et résolue, de ces âmes supérieures à tout événement, dont la hauteur et la dignité ne plient sous aucun accident humain, qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent, qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées. »

A sa façon, Piron ne dit point autre chose :

Femme au-dessus de bien des hommes
Du siècle héroïque où sommes.

. . . . . .

Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'enorgueillit ni n'abat,
Femme, au besoin, homme d'État
Et, s'il le fallait, amazone.

Si femme, Mme de Tencin méprise les femmes : elle les méprise du haut de son énergique intelligence, ou si vous préférez de son viril génie ; on n'en voit presque aucune en son fameux salon ; elle n'eut point d'amie, mais combien d'amis !... Ainsi se complète son portrait : « Nulle femme, écrit M. Maurice Masson, n'a souffert davantage de n'être pas un homme » ; il ne lui suffit point de sacrifier les devoirs, de méconnaître la mission, et jusqu'aux instincts primordiaux de la femme — on sait quelle mère froidement indifférente elle fut pour d'Alembert — elle se classe elle-même dans une société d'hommes ; elle a des passions d'homme ; il semble qu'elle ait volé à son frère l'abbé, dont elle fera un cardinal, ambitions et talents... Comme si un monstre féminin ne pouvait atteindre sa perfection qu'en participant de la nature masculine !

*
* *

Ainsi douée, Mme de Tencin vécut hardiment, courageusement sa vie d'aventurière : ni Scapin ne fut plus ingénieux, ni Figaro ne fut plus fertile en ruses ; jeune, elle est un Casanova en jupons ; elle finit en « mère de l'Église » et en reine de la société élégante et polie ; nul ne connut de plus près les grands, les princes, et jusqu'aux rois, — les bourgeois, le

peuple, l'humanité la plus humble et, n'en doutez pas, la plus méprisable humanité : lisez sa vie et soyez édifiés... Les lettres n'y apparaissent qu'assez tard, et jamais en dominatrices exclusives : c'est en grande dame que Mme de Tencin considère la littérature.. à la façon des grandes dames de son temps : écrire n'est pour elles qu'un divertissement, un plaisir, une piquante encore qu'honnête débauche : une Tencin continue, la plume à la main, la conversation de ses hôtes; elle illustre ses récits de maximes qu'aiguisa une chambrée de spirituels amis : pour l'intrigue, les aventures, elle n'a qu'à se souvenir.

Et c'est ici qu'éclate sa supériorité sur la plupart de nos aimables monstres : femmes de lettres ?... femmelettes, s'écrierait cette rude Tencin, qui prend soin de vivre avant que d'écrire, et qui apporte à la littérature le plus riche bagage d'humaine expérience; femmelettes, ô vous toutes qui vous attardez à des rêves puérils, jeunes femmes gracieuses, qui avez mieux à faire, bas-bleus hypothétiques qui ne savez point seulement comment on échappe aux griffes homicides de Messieurs du Châtelet, ni comment une femme parle à un premier ministre, à un cardinal, à un pape, et s'en fait obéir; femmelettes, ô vous toutes, esclaves de votre faible cœur, victimes de vos vapeurs, de votre manque de courage, de votre candide ignorance...

Certes, la supériorité d'une Tencin sur la plupart de nos femmes de lettres est, à bien des égards, éclatante : admirable préparation de cette romancière, qui connut si parfaitement son temps; celles même qui, de nos jours, auraient quelque droit à revendiquer un mérite analogue, ne s'en vantent point; et

l'on aurait mauvaise grâce à ne pas approuver, en se faisant leur complice, une telle discrétion. Voyons, toutefois, si de cette supériorité, que ne lui saurait contester l'immense majorité de nos femmes écrivains, Mme de Tencin retire tout l'avantage imaginable.

Franchement il ne le semble pas, et l'on demeure stupéfait du peu de secours que la femme d'expérience prête à la femme de lettres : ou plutôt, prenons garde, et retenons la leçon de critique finement nuancée que donne à ce propos M. Maurice Masson à quiconque serait trop pressé de conclure : il est surprenant certes que plus de réalité pittoresque ne relève point les récits souvent fadés de Mme de Tencin : je vois bien que cette romancière n'a point oublié le couvent; les scènes de la vie claustrale hantent son imagination; elle en use et en abuse, et satisfait ainsi le goût du temps beaucoup plus qu'elle n'obéit à une tendance personnelle; et peut-être découvre-t-on à quelques traits furtifs qu'elle en parle savamment : il convient toutefois d'en croire un lecteur aussi pénétrant que M. Maurice Masson, lorsqu'il se défend de trop préciser les réminiscences, voire les confidences dont Mme de Tencin n'a pu toujours repousser l'obsession. Ne cherchez point dans ces romans une peinture du monde extérieur : toute la couleur, et en vérité la verdeur de style dont elle est capable, demeurent l'ornement de sa correspondance; et sans doute le genre qu'elle cultive s'accommode-t-il d'un décor chimérique et très pâle, d'une intrigue invraisemblable et puérilement compliquée, d'une langue enfin abstraite, aussi peu

« artiste » que possible : Mme de Tencin se plaît au récit pseudo-historique tel que le conçoivent les imitatrices de cette immortelle *Princesse de Clèves*, à savoir Catherine Bernard, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force, Mme Durand, Mlle de la Roche-Guilhem, la comtesse de Fontaines, Mlle de Lussan, Mme de Gomez... fécondes écrivassières dont le succès fut grand ; grand certes, puisque M. Maurice Masson affirme : « Ces bonnes dames ont pourtant été aussi lues entre 1680 et 1740 que les Daniel Lesueur ou les Marcelle Tinayre (*sic*) au début du vingtième siècle. »

Toutefois si Mme de Tencin n'ambitionne d'écrire ni des romans pittoresques, ni des romans réalistes, ni même des romans vraisemblables, si elle réussit avec une regrettable aisance à composer des fictions qui découragent de nos jours les plus intrépides curiosités, n'allez point croire qu'elle ait en pure perte connu les hommes et approfondi la vie de son temps : ses invraisemblables récits, qui fatiguent par la monotonie d'aventures fantaisistes emmêlées de divagations sentimentales, ses récits monotones et décolorés trahissent çà et là une habile psychologie : si l'ennui dont ils débordent pouvait être vaincu, ils devraient ce suprême triomphe à cette « science du cœur » où l'ami de Mme de Tencin, Marivaux, découvrait le principal titre de gloire des écrivains de son temps.

Concluons donc que Mme de Tencin n'a point en vain traversé les pires épreuves, les plus abracadabrantes aventures, les plus étonnants succès : nous lui en voulons surtout de n'avoir point introduit en

ses livres si peu que ce fût du scandale de sa vie : nous eussions préféré ses mémoires à ses romans... Peut-être sommes-nous un peu injustes : retenez le témoignage d'un très sûr historien : « Composés en des années d'assagissement et de demi-retraite, les romans de Mme de Tencin ne recouvrent aucune confidence volontaire. Elle les a écrits, non pour rendre du lustre à des scandales qu'elle eût préférés moins notoires, mais pour faire à sa manière œuvre d'art, pour purifier, en quelque sorte, son passé et reconquérir une certaine estime par le sérieux et la distinction de sa plume. » Ainsi Mme de Tencin glorifie-t-elle à sa façon « l'éminente dignité » de la littérature : monstre si l'on veut, mais non point monstre littéraire; ainsi se distingue-t-elle de tant de nos modernes femmes de lettres, qui n'ont dans leur existence — rendons leur cette justice — d'autres scandales que leurs livres.

LA DUCHESSE DU MAINE

Nos généraux, naguère, traduisaient Horace, quand, au déclin d'une valeureuse carrière, le désir leur venait d'un divertissement intellectuel. De nos jours, ils font de l'histoire, comme tout le monde.

Aussi bien et mieux qu'un autre, le général de Piépape eût mis en bonne prose ou en vers français les *Odes* et les *Satires*; poète lui-même, il entend que nous n'ignorions ni *Entre ciel et terre*, comédie en un acte et en vers, ni les *Reflets*, ni certaine *Rêverie poétique sur Lamartine*, non plus que certains *Regains de jeunesse*, poésies de salon, ni *Réminiscences poétiques* ; ce sont là des titres... Retenons ces titres pour ne point désobliger le général de Piépape ; avouons toutefois que nous considérons avec un plus vif intérêt une série d'études relatives à l'histoire de la Franche-Comté, de la Champagne et de la Bourgogne, et qui témoignent d'un sens assez précis de la vie et de l'histoire.

Et enfin lisons le livre alertement érudit que le

général de Piépape consacre à la mémoire de cette inquiétante duchesse du Maine « reine de Sceaux et conspiratrice[1] » ; érudit certes : réunir plus de documents eût été difficile ; décrire plus copieusement les plaisirs, les bals, les somptueux ajustements, les jardins, les palais, tout le décor parmi lequel se déroulèrent les menues intrigues et les petites agitations d'une vie inutilement fiévreuse eût été impossible ; le général de Piépape supporte allègrement le poids d'une vaste information ; ses descriptions qu'animent des souvenirs vivants — et comme vécus, tant leur spontanéité est opportune — sont attachantes ; ce militaire mène son livre tambour battant ; à nous qui le suivons sans déplaisir, de faire halte çà et là, de nous recueillir, et de découvrir une âme par delà le portrait de cette princesse-poupée en falbalas.

Une âme, une petite âme féminine, capricieuse et violente, égoïste, cruelle, empoisonnée par le plus virulent atavisme — les tares de l'héroïsme — une petite âme faible et tyrannique, qui tyrannise son temps, et l'entraîne au plaisir avec cette hâte fébrile que les vieux peintres attribuent aux terribles boute-en-train des danses macabres : une petite âme qui flamba quatre-vingts ans durant, et jamais ne réchauffa personne ; une flamme brillante et glacée ; un furieux génie de dissipation ; on demeure quelque peu confondu devant le vaniteux néant d'une telle vie.

Une fois, une seule, cette petite-fille du grand

1. *Une petite fille du grand Condé. La duchesse du Maine, reine de Sceaux et conspiratrice* (1676-1753).

Condé se mêle des affaires de l'État ; elle a de grands desseins : chasser du pouvoir le Régent, rappeler en France Philippe d'Espagne flatterait l'ambitieuse descendante d'un héros ; elle intrigue, elle suscite des colères, noue des ententes, s'agite, correspond — les conspirateurs n'écrivent guère moins que les amoureux, ni moins mal à propos. — Dirige-t-elle ? Meneuse, est-elle menée ? Elle conspire ; non pas même : un historien à qui nous devons un tableau ingénieusement lumineux de la vie française au dix-huitième siècle, M. Casimir Striyenski, a dit ce qu'il convient de dire : « Le mot pompeux, quoique consacré, de conspiration, est trop fort pour désigner un complot enfantin, ourdi fort maladroitement par la duchesse du Maine, petite folle qui trouvait dans ces imbroglios un remède à sa neurasthénie. » Les contemporains se fussent à peine souvenu de la « conspiration de Cellamare », si le bourreau n'avait assez brutalement clos cette galante comédie : à Nantes, le 26 mars 1720, quatre gentilshommes bretons, Clément de Guer, le marquis de Pontcallec, François du Couëdic et Siméon de Montlouis eurent la tête tranchée ; à Paris — c'est Saint-Simon qui le note sans mélancolie, — « plusieurs gens, mais de peu, furent mis successivement à la Bastille et à Vincennes ». Quant à la duchesse du Maine, une année d'exil à Dijon suffit à amollir son courage au point qu'elle dénonça — au petit bonheur — ses complices, et le plus platement du monde fit amende honorable ; moyennant quoi elle réintégra sa petite cour de Sceaux, accueillie et fêtée par ses « bêtes » le plus spirituellement qui se puisse concevoir, à l'heure même où quatre têtes naïves

roulaient au bord de la Loire sur la place du Bouffai.

On sait trop de quelles inconséquences s'accommodait, au bon vieux temps, l'honneur des princes, pour tenir rigueur à une Condé d'une aussi banale aventure : d'excessifs scrupules seraient ici déplacés ; cette tache de sang eût égalé la duchesse du Maine à de fameuses héroïnes, si seulement le complot eût révélé quelque talent politique, si surtout l'exilée de Dijon eût montré une fierté plus résolue. Il faut en rabattre. — Caprice de femme adulée, en quête d'un nouvel amusement ! Le malheur justement est que l'on ne puisse parler que de caprice ; c'est la seule fois, au cours d'une longue existence, où l'on eût été tenté de prêter à la duchesse du Maine une haute ambition ou un effort de pensée.

*
* *

Le plaisir, l'unique plaisir, le plaisir but et fin de toute activité, l'écrasant, l'odieux, le fastidieux plaisir, la duchesse du Maine ne recherche rien d'autre ; elle n'est point de ces voluptueuses habiles à jouir du visage parfumé de la vie ; elle obéit à une discipline follement sévère, elle se plaît au régime le plus absurdement rigide, elle s'exténue, elle tue de veilles ses amis, son entourage ; certes elle pousse à la démence la vocation mondaine : bals, théâtres, fêtes nocturnes, bergeries et petits vers, sa vie est un tourbillon ; elle n'atteint à l'équilibre que par le vertige... Étrange duperie de cette reine incapable de concevoir le bonheur, et qui se voue à la plus étourdissante bacchanale.

Bacchanale décente en apparence, autant qu'obstinément déraisonnable : la duchesse du Maine déteste le scandale au temps de Mme de Parabère et des roués ; ainsi s'assure-t-elle une originalité que ne lui eût point valu son culte de l'esprit.

Car elle ne conçoit pas le plaisir sans le piment de l'esprit : « Elle aimait, écrit Fontenelle, à donner chez elle des divertissements et des spectacles, mais elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, et que la joie eût de l'esprit » ; une joie qui a de l'esprit, n'est point une joie grossière ; il nous plairait tout au moins de le croire, il ne nous plaît pas de conjecturer la bassesse de l'âme, si nous approuvons la finesse de l'esprit.

Que voilà bien, dites-vous, la doctrine du dix-huitième siècle ! — D'un certain dix-huitième siècle. La duchesse du Maine est une figure significative, et d'autant plus qu'elle ne pratique qu'assez imparfaitement les vertus de son temps ; elle n'est point le modèle de la femme en un siècle où vécurent Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, la marquise du Deffant, Julie de Lespinasse, Mme d'Épinay, Mme Helvetius, Mme Necker et son orageuse fille... elle illustre en les isolant, elle illustre jusqu'à la caricature certains traits de la femme et de la société du siècle de Voltaire.

Agée de près de quatre-vingts ans, elle s'écrie, rencontrant ses enfants, le comte d'Eu et le prince des Dombes : « Ah ! mes fils que vous êtes vieux ! » Ayant de bonne heure pris le parti de ne point vieillir, elle est une jeunesse quasi octogénaire, ardente, fébrile, méchante, mais fort polie ; sur le tard, remarque le président Hénault, « elle était devenue

extrêmement polie ». Pendant plus d'un demi-siècle, son insolence avait été proverbiale... Elle ne vieillit point en effet : elle eut le peu enviable privilège de demeurer toujours égale à elle-même, et de ne jamais dépasser l'idéal qu'avait conçu et défini une fois pour toutes son étroit cerveau d'orgueilleuse et jalouse adolescente.

Une longue fête, brillante et morne, voilà sa vie : gracieuse et vive, elle n'est point jolie ; elle est depuis son enfance, « un peu estropiée du bras droit » ; naine, elle est la plus redoutée des « poupées du sang » ; elle quitte Chantilly, devenue la capitale de Lilliput, pour épouser ce bâtard que La Fontaine appelle « le fils de Jupiter » ; bâtard, pied-bot, au demeurant le plus honnête mari ; la Grande Mademoiselle célèbre ce beau couple « un boiteux et une manchotte ». Les contemporains témoignent au duc du Maine quelque estime, et une vague commisération : acceptons leur jugement ; les soixante et onze maximes qu'il nous a laissées semblent bien nous interdire un sentiment plus chaleureux, et j'en demande pardon au général de Piépape ; il manifeste une indulgence qui ferait douter de sa pénétration, lorsqu'il écrit : les maximes du duc du Maine « prouvent l'élévation de son âme. En voici quelques-unes prises au hasard : elles sont d'un penseur et d'un homme de foi. La Rochefoucauld ne les eût peut-être pas désavouées. » Elles témoignent certes d'un médiocre génie, des propositions comme celles-ci :

« Il est bien ordinaire de blâmer ceux qu'on ne se sent pas capable d'imiter. »

« Un des meilleurs moyens de conserver l'humilité est de de se connaistre capable par soy-mesme de tous les maux dans lesquels on voit tomber son prochain. »

« On ne peut s'habituer au bien de trop bonne heure, ni avoir une trop forte envie de devenir honnête homme. »

Accordons au général de Piépape que ces citations sont « toutes à l'honneur du prince lettré et chrétien », mais ne doutons pas que ledit prince lettré et chrétien n'ait été un assez pauvre homme.

Sa femme le lui fit bien voir : s'il joue dans la vie de la duchesse du Maine « un rôle négatif », la réciproque n'est point vraie ; il n'est que le comparse honni et bousculé d'une effrénée sarabande ; qu'elle est piteuse l'attitude de ce grand maître de l'artillerie se glissant chez Jupiter pour lui confier ses chagrins domestiques. La poupée est un « démon » que Louis XIV lui-même préfère ne pas affronter; le grand roi, hélas ! morigène son fils et le comble d'objurgations prudentes. « Voyant enfin, écrit Mme de Caylus, qu'elles ne servent qu'à faire souffrir intérieurement un fils bien-aimé, il prend le parti du silence, le laisse croupir dans son aveuglement et sa faiblesse. » Voilà qui est parler.

La poupée règne par la terreur ; les « scènes effroyables » qu'elle n'épargne à personne, et moins, qu'à tout autre au duc du Maine, assurent le triomphe de son capricieux égoïsme ; elle ose, du vivant de Louis XIV, avoir une cour, une cour brillante et frondeuse ; elle ose y affirmer la hautaine extravagance de ses ambitions et de ses rêves.

Et l'on risquerait de ne point se faire des mœurs du dix-huitième siècle une exacte idée, si l'on ne s'attardait en cette cour de Sceaux où semblent

éclore, en pleine fin de règne, la promesse et l'espoir d'un renouveau littéraire et social : le dix-huitième siècle s'y annonce, parmi le rajeunissement de singulières vieilleries ; le souvenir des salons des précieuses hante la duchesse du Maine ; elle fera de Sceaux une « cour de gaie science » ; elle y ressuscite je ne sais quelle parodie des ordres de chevalerie ; elle se proclame « la reine des abeilles », « directrice perpétuelle » de « l'ordre de la mouche à miel » ; cette sèche petite personne, si peu sentimentale, et qui n'est capable que du plus frivole et du plus fragile héroïsme, exalte le sentiment, le romanesque à la façon de Mme Deshoulières, et l'héroïsme à la manière du Grand Cyrus. Surprenant mélange des temps, des idées et des mœurs, refonte éternelle d'où l'avenir surgit pénétré du passé. Quelle ne devait pas être vers 1705 la grâce surannée et prometteuse de telle scène où semblent se rencontrer et se confondre sept ou huit générations de Français aristocrates et lettrés !

« Qu'on se représente, dans le magnifique salon du château de Sceaux, une importante assemblée, où l'on distingue de beaux noms, des noms de science et de lettres...

« Voici la réception d'un nouveau chevalier de la *mouche à miel*. La duchesse, c'est la *reine des abeilles*, la toute sagesse et la toute puissance. Une baguette d'or à la main, elle préside la séance sur un trône entouré de tentures de velours bleu, portant un semis d'abeilles et d'argent. Sa petite taille et ses traits délicats lui donnent quelque chose d'aérien. Le récipiendaire fléchit le genou devant le trône et attend. On lui fait jurer sur le mont Hymette fidélité inviolable à la grande fée *Ludovise*. Il s'engage à venir siéger chaque fois qu'il en sera requis pour la tenue d'un chapitre, au palais enchanté de Sceaux... Il jure de respecter les abeilles, d'aimer le

plaisir, de danser, de garder une médaille frappée à l'effigie de la duchesse... Mme du Maine la lui passe au cou, suspendue à un ruban citron. Cette cérémonie païenne et burlesque se termine par un joyeux souper en costumes. »

Tandis qu'à Versailles se déroule une pompe désolante et déjà à demi funèbre, à Sceaux la duchesse du Maine inaugure une ère nouvelle; son « infatigable démonnerie » scandalise les uns, enchante les autres, mais brûle les étapes, et donne le branle aux imaginations; le tintamarre des « nuits de Sceaux » annonce une musique dont le siècle s'éprendra jusqu'à en mourir.

Qu'importe, après cela, qu'on ne soit redevable à la duchesse du Maine d'aucune gloire littéraire, d'aucune durable renommée ! Malézieu est le grand homme de Sceaux. Malézieu, homme d'esprit, plat poète ; ses œuvres sont justement condamnées à l'oubli; il suffit à sa gloire d'avoir « représenté la grâce efficace », tandis que M. du Maine jouait le rôle de la « grâce suffisante ». Malézieu ne fut qu'un intendant spirituel, le metteur en scène infatigable d'un spectacle à surprises; du moins, ses inventions attirèrent-elles les beaux esprits; parmi les « bêtes » Voltaire vécut l'un des moments les plus actifs de sa carrière commençante.

Tel fut le rôle, telle la mission de la duchesse du Maine; ainsi mérite-t-elle une page dans l'histoire de la société des Lettres, cette nabote à l'âme malingre, cette petite âme méchante et frivole, ce feu follet, ce joli néant.

MADAME DE LA SUZE

Mme de la Suze ! pourquoi Mme de la Suze plutôt que telle autre ? Entre cent ou mille ou dix mille nobles et galantes dames qui s'agitèrent en cet étrange Paris du milieu du dix-septième siècle, pourquoi élire Mme de la Suze, que ne distinguent, je pense, ni ses vertus, ni ses vices, ni ses malheurs, ni son esprit, ni sa beauté ? Elle eut de moyennes vertus dont elle ne tira point vanité, des vices qu'elle cultiva de son mieux sans étonner personne ; elle vécut des mésaventures qui n'excitent point la compassion ; son esprit, elle le mit en menus poèmes, dont le plus audacieux panégyriste renoncerait à citer un seul vers ; sa beauté, nous ne pouvons ignorer que parmi les gaillardes Chloris d'un temps épris de santé, il s'en trouva de plus parfaites... Mme de la Suze ne nous attire, ni ne nous émeut ; aucun prestige ne s'attache ni ne s'attachera jamais à sa mémoire ; nous reconnaissons en cette honneste dame tous les traits d'une médiocrité distinguée, et je le crains, plus médiocre que dis-

tinguée. Mme de la Suze est de celles dont il n'importe que la personnalité disparaisse parmi les foules anonymes de l'histoire.

Un historien cependant entreprend de faire revivre cette ombre falote[1] : nul enthousiasme, nulle sympathie ne le guide ; vous n'imaginez pas à quel point sa curiosité est désintéressée ; il est historien et sans doute quelque peu archiviste ; il épluche aux Archives nationales la série T 144^{50-53} et la série T 125^{15}, à la Nationale le Recueil Thoisy, le Recueil de Factums $Fm^{3}98$, etc., etc. ; il fait cela très bien : madrigaux, élégies, stances et chansons, il reconstitue l'œuvre entière de Mme de la Suze, et comme il a du goût, se borne à nous en donner un catalogue détaillé ; en vérité le catalogue nous suffit ; mais admirez le labeur si désintéressé de M. Émile Magne... Il nous conte la vie de Mme de la Suze ; mais pourquoi, ah ! pourquoi a t-il voulu conter la vie, somme toute banale, de Mme de la Suze ? Je voudrais qu'on nous fît quelque jour la psychologie du biographe... Ayant au reste promptement découvert la pauvreté de son sujet, M. Émile Magne y ajoute beaucoup, le plus possible de littérature : M. Émile Magne s'excite énormément : peut-être, après tout, cet historien n'a-t-il voulu que briller ; l'érudition peut-être ne lui fut qu'un prétexte ; l'admirable est que cette érudition est précise et solide... Son livre rentre dans la catégorie de ces ouvrages, que les Goncourt mirent à la mode, chatoyants, miroitants, où l'on va contempler le passé à travers une lanterne magique : de

1. Émile Magne, *Mme de la Suze (Henriette de Coligny) et la Société précieuse.*

tels ouvrages plairont toujours à de nombreux lecteurs. Et je n'entends point dire que M. Émile Magne nous rende tout le talent des Goncourt ; il est moins agaçant ; sa méthode est plus sûre ; et s'il ne parvient pas à nous intéresser excessivement à la vie de Mme de la Suze, son évocation de la société précieuse ne laisse pas d'être colorée, vivement pittoresque, séduisante.

*
* *

Fille de Gaspard III de Coligny, maréchal-duc de Chatillon, et d'Anne de Polignac, Henriette de Coligny naît en 1618 : le maréchal est l'un des plus fiers soudards du temps ; huguenot orgueilleux, redouté, il est « débauché et d'amoureuse manière » ; sa femme, confite en religion, est une matrone austère et mélancolique ; le maréchal la délaisse : « l'ayant accablée de quatre maternités sucessives, afin d'assurer sa descendance et la pérennité du nom, il la laissa trottiner dans les temples et égrener des patenôtres. » Henriette est élevée sévèrement, tristement ; elle tient de son père ; adolescente, elle ne rêve que liberté et aventure ; on la conduit à l'hôtel de Rambouillet ; elle y prend le bel air, s'y déleste de ses derniers scrupules. Elle obtient qu'on la fasse portraicturer ; le vieux Daniel du Monstier s'y emploie : « Lentement le silencieux pastel, promené sur le papier à gros grains, dessina les traits immobilisés par la pose. La chevelure châtain clair aux reflets d'or laissant le front à découvert s'épandit sur les oreilles et les épaules en longs serpenteaux.

Les yeux bleus, expressifs et doux, le nez droit, les lèvres sensuelles, les joues poupines et rosées, le menton souriant d'une fossette ingénue composèrent le visage de prospérité et d'amour. Un tour de grosses perles embrassa le col d'une caresse nacrée. En les plis harmonieux de la soie fixée par un nœud de glands, languit, mi-dévoilée, la gorge ferme et ronde... »

Eh oui ! Eh oui ! plantureuse fille, joyeuse luronne... ; ne méprisez pas la galante prose de M. Émile Magne, mais considérez, de grâce, la reproduction de l'œuvre de Daniel du Monstier. Henriette de Coligny est une beauté replète : cette forte jouvencelle envisage la vie avec simplicité... Et d'abord il lui faut un mari ; elle le trouve en la personne de Thomas Hamilton, comte d'Hadington, qui l'emmène en Angleterre ; et bientôt elle le perd : « il estoit pulmonique, écrit l'indiscret Tallemant, et je croy qu'elle ne l'espargna guère. » Elle rentre en France ; les catholiques guettent son retour ; elle va se convertir ; toute la Religion proteste ; Henriette de Coligny est séquestrée par sa famille : « Mme d'Hadington, brutalement souffletée, fut traînée en exil, près d'Évreux, en la terre de la Boulaye... » ; on l'y marie à Gaspard de Champagne, comte de la Suze, malappris, borgne, ivrogne... mais époux résistant : pourquoi est-il jaloux ? sa femme aime de jeunes seigneurs, les pasteurs chargés de lui commenter la Bible... Gaspard de Champagne a grand tort de manifester une humeur impatiente ; malappris, borgne, ivrogne, il demeure supportable ; jaloux, il est odieux : on le lui fit bien voir ; pour l'oublier, Mme de la Suze se lance dans le tourbillon de la société pré-

cieuse ; pour l'exaspérer elle abjure le protestantisme. Mme de la Suze est désespérément banale.

M. Émile Magne l'a bien compris, qui multiplie en son livre les pittoresques silhouettes, et nous conte lestement nombre d'anecdotes, parmi lesquelles il en est de piquantes, piquantes au point que la pudeur de M. Émile Magne dut avoir recours au latin — au latin, voilà-t-il pas un argument en faveur des études classiques que l'on oublie trop souvent ! — Et l'on devine à travers ces pages, que la vie de Anne de Coligny, sœur de la comtesse de la Suze, fut un roman d'une assez belle brutalité ; adolescente, Anne vit en cet hôtel de Condé « où triomphent les turpitudes masquées » ; elle aime Vineuil, secrétaire du roi, drôle aussi remarquable par sa finesse que par sa bonne humeur, et par sa bonne humeur que par sa perversité. Vineuil se déguise en abbé pour demeurer auprès d'elle ; ce sont de jolies intrigues jusqu'au jour où tout se découvre, par l'indiscrétion d'une suivante : Gaspard IV de Coligny voulut tuer le captieux suborneur : quant à la précoce Anne, « elle connut à son tour l'exil de la Boulaye, les scènes, l'orage de soufflets. Et l'on y ajouta, parce qu'on la croyait enceinte d'une immonde géniture, un coup de pied dans le ventre. On revint bientôt de l'erreur, et ce fut un soulagement. Le nom resterait sans tache pourvu que des indiscrétions ne courussent point..... » Des indiscrétions coururent-elles ? Un « bon Tudesque », le duc de Wurtemberg, feignit de les ignorer et épousa la pécheresse.....

M. Émile Magne ne nous cèle pas non plus que la belle-sœur de la comtesse de la Suze, Isabelle-Angélique de Montmorency, atteignit à quelque gran-

deur dans la débauche : débauche intéressée : « Vive l'Amour, disait-elle, pourveu que je disne ! » Elle était radieusement belle : « Nul ne résiste à son indicible charme. On chercherait vainement en elle autre chose qu'une merveilleuse façade. Aucun accident n'en dépare l'harmonie. La haute taille sert la démarche. La chevelure casque d'une ombre ardente le profil de camée où sourient, dans la carnation miraculeusement dégradée, les yeux de mystère et les lèvres de volupté ! » Elle est cynique et sa luxure s'étale ; elle « accable Mme de la Suze de toute sa hauteur de friponnerie ». Toujours médiocre, Mme de la Suze admire, et compose en l'honneur de cette triomphante belle-sœur un panégyrique rimé. M. Émile Magne ne cite pas un seul vers de ce Triomphe d'Amarillis, il préfère nous conter les mésaventures de Gaspard de la Suze : Tallemant lui est d'un inappréciable secours, Tallemant qui nota pour la postérité le fait suivant : Gaspard avait pris part à une mémorable débauche à Brizac. « Comme il s'en retournait, un troupeau de cochons, l'ayant renversé sur le pont, lui passa sur le corps, et il criait : Quartier, cavalerie, quartier ! » M. Émile Magne préfère — je ne dis pas qu'il ait tort — ne point s'étendre sur la littérature de la comtesse de la Suze, il préfère esquisser diligemment d'amusants portraits ; voici un trio d'évêques : Mgr Philibert de Baumanoir-Lavardin n'est pas très assuré de sa propre foi :

« Il vivait doucement, entre Costar et Pauquet, chanoines de prédilection, buvant, mangeant et devisant, selon les coutumes nouvelles. Parfois, dédaignant le chuchotis narquois de ses ouailles, il abandonnait sa ville

épanouie au bord de la Sarthe pour de longues incursions en la capitale. La débauche ne provoquait point sa colère. Il traitait généreusement les dames dont il implorait les faveurs. Les précieuses l'appelaient « le mage de Tendre ». Ses lèvres emmiellaient d'un charme pastoral le terme galant. Il goûtait aux délices de la terre, sachant que le ciel méconnaîtrait les droits de sa principauté romaine. »

Mgr Lefèvre de Caumartin, que l'âge assagit, avait été un « bon vivant dont la marquise de Bel-Fourrière apprécia la maîtrise en amour. » Mgr Cauchon de Maupas du Tour...

*
* *

Donc Mme de la Suze, délivrée d'une insupportable tutelle — le comte de la Suze, abandonné, s'exila fort spirituellement — catholique, galante, et médiocre, se lance dans la société précieuse : grand succès ; amours variés ; elle aime M. d'Hacqueville : une sensualité avertie guide ses choix ; elle aime du Lude — ce fut une idylle — elle aime Henry de Guise, ce fut presque un drame — elle aime... M. Émile Magne nous donne-t-il une liste complète des amants de Mme de la Suze ? Eh ! qu'importe ! il n'insiste pas ; il a raison de n'insister point ; il a raison de ne point s'attarder aux gestes d'une médiocre héroïne ; il fut bien inspiré de se hausser au tableau de mœurs.

Voici les salons et les ruelles où se pressent précieuses et plumets, bigotes et jésuites ; Mme de la Suze s'ennuie chez les prudes : qui donc ne s'ennuierait comme elle ? « Quelles figures de carême ! En-

goncées en leurs justaucorps, que ne boursouflent plus ou que boursouflent exagérément les « coussinets d'amour », ces femmes s'acharnent à vitupérer la vie et la beauté qui les abandonnent. Elles flottent entre deux âges, tourmentées de passions, aigries de les réfréner. Elles condamnent l'amour par désespoir de ne plus l'exciter. Elles désapprouvent les plaisirs, même innocents, qu'elles ne partagent point. Rien n'égale cependant leur fureur sensuelle, quand l'occasion les favorise. » Mme de la Suze s'ennuie chez les prudes, et les redoute ; elle se plaît parmi les précieuses : elle parle leur langage, vit de leur vie ; quel langage, et quelle vie ! Dès son lever la précieuse est aux mains de ses femmes :

« Elles la conduisent devant la grande glace au cadre d'ébène, où des incrustations de métaux précieux reproduisent maints aimables épisodes et dont les corniches protègent le batifolage de cupidons espiègles.

« Sans doute parce que la grande glace prolonge l'extatique contemplation de soi-même, on la nomme une « Académie des gentillesses ». Aucun meuble ne détient un plus grand amour ; on s'y dédouble avec ravissement. Seul il possède sans restriction l'intimité des chairs opulentes.

« Mme de la Suze n'appréhende pas son témoignage muet. Elle s'assied et les femmes évoluent autour d'elle. Leurs mains expertes, à l'aide du « dédale », « délabyrintent » sa blonde chevelure et l'égalisent en seyantes « paresseuses », qu'embaume un léger nuage de cypre. De ci, de là, des « coins » artistement posés renforcent les mèches amaigries. Point de fard, mais, proche les lèvres, une imperceptible mouche de soie noire... »

Toilettes et parures ! quelle couleur arborer ? la mode désigne-t-elle le gris de lin, le bleu mourant,

le jaune ou l'isabelle ? la précieuse se fait ouvrir le coffre aux habillements : dentelles, broderies, toiles de soie, brocarts, cannetilles, neiges, rubans figurés, points de Gênes, Raguse, Venise, Alençon, Aurillac, gueuse modeste venue de la foire de Saint-Germain, affiquets somptueux achetés très cher à Perdrigeon... Déjeuner, promenade en carrosse, boutiques, parfumeurs, lingères... visites, discussions subtiles et bavardages aimables... Subligny, la Calprenède, Ménage, Vaugelas, Chapelain, Patru, Conrart, Pellisson, Mme Deshoulières, Mme de Sévigné... Mme de la Suze est le jeune Anacharsis du Paris mondain du dix-septième siècle, M. Émile Magne est un Barthélémy averti, érudit, amusant, amusé, littéraire, ah combien littéraire !

MADAME DE GENLIS

Elle était de celles dont on dit de leur vivant : « elle est très forte », avec cette nuance d'envie féroce et d'admiration meurtrière qui caractérise les louanges mondaines ; elle était de celles que l'on excuse avec des mines jalouses et de haineuses hyperboles, et que l'on déchire sitôt mortes avec la joie de piétiner une vaincue décidément inoffensive.

On l'eût vue de notre temps présider des associations de femmes peintres ou sculpteurs, diriger des revues, haranguer des clubs et des académies féminines, distribuer des prix de poésie à l'instar de telle duchesse illettrée mais charitable, fréquenter nos thés internationaux, louvoyer de l'Institut à la Chambre, au Sénat, à l'Élysée, courir des bordées jusque parmi les suffragettes, étonner les uns de sa bienfaisance, les autres de son cynisme, tout le monde de son esprit, entraîner dans son brillant sillage les snobs, les politiques, les écrivains, les artistes, et jusqu'aux femmes, et jusqu'à nos démago-

gues et à nos fiers syndicalistes ; elle eût conseillé Jaurès, consulté M. d'Haussonville, invité à ses conférences notre seigneur Pataud ; on l'eût connue plus élégante que Mme X., plus éloquente que Mme Y. Douée d'un peu plus de génie littéraire que le commun de nos femmes de lettres, elle eût rivalisé avec les Noailles, les Tinayre, les Regnier, les Myriam Harry. Nulle femme de notre temps n'eût paru plus universelle ni... plus forte ; car nulle de nos contemporaines n'a su orner de plus de respectabilité une vie diversifiée par autant d'aventures, ni conduire jusqu'au bout avec une aussi harmonieuse maëstria la courbe d'une étonnante carrière.

Née en un temps d'aristocratie, elle ne vit point s'ouvrir devant elle le champ illimité où s'élance l'ardente ambition de nos doctoresses, de nos républicaines, de nos aimables socialistes, de nos anarchistes en jupon ; sa vie ne fut guère consacrée qu'à l'amour, à la politique, au roman, à la religion, à la science, à la morale, à la pédagogie... Tant de religion et tant de pédagogie nous inquiètent ; cette élégante nous apparaît sous les traits d'une revêche institutrice et d'une bigote hypocrite. Une telle vie nous semble terne parce que nous manquons d'esprit historique, ou si vous préférez, — car c'est la même chose, n'en déplaise à nos esprits critiques, — d'imagination. Mais bien plutôt que Mme de Genlis, c'est son époque que nous condamnons, sans la connaître — son époque, et des mœurs dont nous ne réalisons plus le caractère et la signification. Sans insister, avouons que la vie d'une Genlis nous oblige à mieux apercevoir les contrastes par où notre aujourd'hui s'oppose à cet hier, et d'abord à constater le pro-

digieux épanouissement de l'initiative féminine à travers la société contemporaine.

Ceci posé, n'allez point croire que cette aristocratique institutrice du plus bourgeois de nos souverains, ne soit point au moins l'égale de nos plus actives évaporées et de nos intrigantes les plus agitées. Cette existence est le chef-d'œuvre de l'intrigue adaptée aux conditions d'une époque ; elle nous semble terne, mais fut en réalité très vigoureusement colorée ; il n'est que de la bien considérer ; c'est à quoi nous invite une biographie exacte[1], tardivement substituée au tissu de légendes, dont nous nous contentions depuis le jugement fameux de Sainte-Beuve.

Elle fut de celles que l'on encense avec trop de zèle pour ne point les accabler d'excessives médisances après leur mort ; nous qui n'avons point souffert de son succès, qui n'avons à nous venger d'aucune flatterie arrachée à notre lâche complaisance par son insolent triomphe, nous qui la considérons de loin, serions-nous incapable de lui rendre justice ? Nous admettons qu'elle fut à peine calomniée ; très délibérément nous lui refusons notre sympathie : mais nous restituons au roman de cette vie tout son pittoresque intérêt ; nous témoignerons même à Mme de Genlis un peu de cette admiration distante qu'il ne faut point trop marchander aux génies secondaires, à ceux et à celles qui s'élèvent à force d'astuce et de ruse volontaire au-dessus de

1. Jean Harmand, *Mme de Genlis ; sa vie intime et politique* (1746-1830) d'après des documents inédits. Préface d'Émile Faguet.

la platitude universelle. Une conclusion édifiante surgira de sa vie, qui ne le fut guère; elle-même nous eût approuvé d'en esquisser la formule. Nul exemple n'illustre mieux la vanité et les périls du succès qui n'est que le succès; le chef-d'œuvre de Mme de Genlis fut assurément sa carrière; or, s'il n'est presque rien que les hommes admirent et louangent aussi immodérément qu'une carrière habilement édifiée, il n'est rien qu'ils oublient plus rapidement, ni dont ils méprisent avec une plus tranquille assurance le souvenir importun; l'humanité tient un compte sévère des réussites où elle ne fut point associée; elle a conscience d'avoir été dupée. Sa vengance posthume redresse la justice faussée par l'audace éphémère des arrivistes. De quoi s'accommodent également l'honnêteté imperturbable des sages et la friponnerie des ambitieux.

*
* *

Tant qu'elle vécut, elle soutint son renom d'écrivain; Chateaubriand la complimente, Lamartine lui est indulgent; de Buffon à George Sand, elle recueille les éloges des auteurs célèbres; elle paraît leur émule, elle les dépasse tous en fécondité.

Tel est le nombre de ses écrits que Sainte-Beuve pourra déclarer : « Il faudrait être bien osé pour prétendre les avoir tous lus. » Sainte-Beuve était fort éloigné d'avoir cette audace, n'en ayant lu que trois, au dire de M. Faguet, lequel, probablement, n'en lut aucun. Nous en sommes tous, n'est-il pas vrai, ou à

peu près, au même point que M. Faguet; nous ne sommes guère curieux des ouvrages qu'elle intitula : *Annales de la vertu ou Cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes*, *Adèle et Théodore ou Lettre sur l'Éducation*, *les Veillées du château*, *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, *Discours sur l'Éducation publique du peuple*, *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, *Discours sur le luxe et l'hospitalité*. *Les Chevaliers du Cygne*, contes pour servir de suite aux *Veillées du château*, *les Petits Emigrés ou Correspondance de quelques enfants*, *Manuel du voyageur*, *Herbier moral ou recueil de fables nouvelles et autres pièces fugitives*, *les Vœux téméraires ou l'Enthousiasme*, *les Mères rivales ou la Calomnie*, *le Petit La Bruyère ou Caractères et Mœurs de ce siècle à l'usage des enfants*, *l'Épouse impertinente par air*, suivie du *Mari corrupteur et de la femme philosophe*, *Souvenirs de Félicie*, *le Comte de Corke ou la Séduction sans artifice*, *Alphonsine ou la Tendresse maternelle*, *Suite des souvenirs de Félicie*, *Bélisaire*, *Arabesques mythologiques ou Attributs de toutes les divinités de la fable*, *les Hermites des Marais Pontins*, *le Journal de la Jeunesse*, *les Battuécas*, *Zuma ou la Découverte du Quinquina*, *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour*, *usages du monde*, *etc.*, *Palmyre et Flaminie*, *Prières ou Manuel de piété*, *Six nouvelles morales et religieuses*, *les Parvenus ou les Aventures de Julien Delmours*, *les Prisonniers*, contenant six nouvelles et une notice historique sur *l'amélioratiom des prisons*, *les Athées conséquens ou Mémoires du commandeur de Linanges*, *Théré-*

sina ou l'Enfant de la Providence, le *La Bruyère des domestiques*...

La liste de ses œuvres n'est point la bibliographie d'un auteur, mais un catalogue de librairie, une extraordinaire encyclopédie historique, scientifique, politique, culinaire, pédagogique, religieuse, philosophique, que sais-je, mise à la portée d'une clientèle peu exigeante, par un étourdissant professeur de verbiage ; de notre temps, elle eût fait la fortune de plusieurs libraires et de quelques entrepreneurs de magazines ; elle n'est pas moins apte à disserter de la *Maison rustique* ou de la *Botanique historique et littéraire* qu'à enguirlander de considérations sans fin la biographie de la *Duchesse de la Vallière* (2 vol.), ou de *Madame de Maintenon* (2 vol.), ou de *Mademoiselle de la Fayette* (2 vol) ; elle enseigne à voyager, à parler, à écrire, à manger, à danser, à jouer la comédie, à vivre, à mourir, à penser ; elle enseigne tout, elle est née enseignante, elle est la pédagogie incarnée, et n'en trouve pas moins le temps de polémiquer, d'écrire des romans, et qui ont tous des « suites », et de répandre sur les émois de ses héros et de ses héroïnes sensibles et innombrables les grâces douteuses de son style pâle et de sa monotone rhétorique ; elle donne six volumes de *Théâtre*, dix volumes de *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française*...

Cela est effarant ; on songe à je ne sais quels travaux forcés où se serait astreinte une fanatique de l'écritoire ; on demeure atterré devant ce flot d'encre, qui étale à l'infini sa morne platitude, et reflète si peu de pensée, de vie et d'originalité.

Et voilà tout justement ce qui est terrible ; son

œuvre écrase la mémoire de Mme de Genlis, et pèse d'un poids plus lourd que ses méfaits, ses peccadilles, ses louches intrigues, et l'inquiétant mystère qui nous dissimule certains de ses gestes et certaines de ses responsabilités. Cela est sans appel; le plus prolixe et le plus insipide des bas bleus, c'est elle; nous ne cessons de l'imaginer une férule à la main, renfrognée, hautaine, incurablement pédante, que pour la voir apparaître penchée sur ses manuscrits interminables et fastidieux. Mme de Genlis nous a délégué, pour nous déterminer à ne jamais l'absoudre, le plus inexorable des répondants, l'ennui.

*
* *

Mais, encore une fois, rien n'est moins ennuyeux que le récit de sa vie mouvementée. Cette muse de la morale phraseuse et embéguinée posséda et développa en son for intérieur les ressources de l'esprit le plus libre et le plus réaliste; de très bonne heure, elle apprit à s'en réserver à elle seule le précieux bénéfice; elle réfréna la fougue de son indiscipline, se fit un masque d'apparente austérité; mais avant de s'affirmer la plus guindée des pimbêches de Cour, elle manifesta une humeur de page; elle eut une jeunesse assez folle; ses premiers exploits annoncent une Parabère ou une Pompadour, au moins autant qu'une Mère de l'Église; cette femme, que son mari appelait Mme Livre, fut une adolescente espiègle, remuante, ignorante et curieuse, endiablée théâtreuse, folle, en vérité folle de plaisir, de succès et de divertissements mondains; le démon de son siècle est en

elle; et sans doute, elle ne s'en débarrassera jamais; sa désolante correction ne nous empêchera jamais de soupçonner et parfois d'apercevoir en elle un enfer; mais tout ce feu illumine sa jeunesse; quelle fantastique flambée!

Un père prodigue, une mère capricieuse et plus étourdie qu'il n'était permis de l'être en cet imprévoyant dix-huitième siècle; une fortune dont son adolescence vit l'irrémédiable émiettement, une jolie figure, peu de scrupules et des ambitions, comment Stéphanie-Félicité du Crest n'eût-elle pas paru vouée à quelque préliminaire dissipation? Elle est, à Saint-Aubin-sur-Loire, dont le château ressemble à « ceux qu'a dépeints depuis Mme Radcliff », une enfant terrible, garçonnière, et qui annonce le plus furieux entrain; quelques séjours à Paris, chez des parentes, la transforment en demoiselle à la mode, bientôt pareille aux plus aimables poupées à paniers et à papillottes; elle joue la comédie avec ravissement, et fait figure d'étoile entre les paravents du château d'Étiolles, chez Guillaume Le Normand, où sa mère a l'imprudence de fréquenter. Les imprudences de cette mère ne se comptent pas; ruinée, elle quémande et accepte des hospitalités diverses, affectionne les financiers, se plaît chez La Popelinière.

Stéphanie-Félicité, dont l'enfance n'eut point d'autres lectures que la *Clélie* et le *Théâtre* de Mlle Barbier, complète au hasard son insuffisante éducation, au hasard, puisque les premiers livres dont ses nouveaux amis lui font présent sont les poésies sacrées de Jean-Baptiste Rousseau, les *Fables* de La Fontaine, et *Vert-Vert* de Gresset; elle s'instruit surtout en entendant causer les gens d'esprit; elle s'instruit en-

core en ne cessant de jouer la comédie; elle est bientôt une comédienne experte, et le demeurera toute sa vie. Elle joue de la harpe en professionnelle de l'invitation, et qui ne peut compter que sur ses talents; et déjà elle écrit : entre deux tirades enflammées ou mignardes, entre deux mélodies pimpantes ou sentimentales, elle écrit des volumes de lettres, compose des pantomimes et des lambeaux de tragédie. Elle s'aperçoit qu'elle est pauvre aux humiliations qu'on lui inflige pêle-mêle avec les compliments et les fadaises ; découverte essentielle, et qui achève son génie naissant; les rêves romanesques dont la *Clélie* avait nourri son enfance lui reviennent : « ils avaient, écrira-t-elle, donné à mes idées je ne sais quelle vigueur et quelle élévation qui les mettaient pour ainsi dire au-dessus des coups du sort. »

Les jeunesses humiliées font des maturités terribles : Stéphanie-Félicité prépare les futures revanches en quêtant un mari. A treize ans elle a voulu épouser La Popelinière qui en avait soixante-sept; elle ambitionne maintenant un cavalier plus sortable. Lasse de voir rétribuer sa harpe et son esprit « par quelques petits présents, selon Garat, par vingt-cinq louis lorsqu'on ne passait pas minuit, selon les principaux biographes », elle escompte les solides avantages d'un établissement confortable : « étant jeune, jolie, isolée, a écrit Talleyrand, c'est en hasardant le matin chez les hommes quelques visites, qu'elle a trouvé un mari. » Talleyrand est une mauvaise langue, mais nous sommes contraints de déclarer bien obscur l'étrange roman qui conduit Charles-Alexis, comte de Genlis, à épouser cette fille de petite noblesse, à demi abandonnée et sans fortune.

Après une lune de miel qui a tout l'air d'une retraite, puisqu'il faut fuir en une lointaine gentilhommière picarde les condamnations du grand monde irrité par le scandale d'une pareille union, la jeune comtesse de Genlis regagne Paris : présentation à la cour ; Stéphanie-Félicité, enfin tolérée, et bientôt fêtée, continue de s'instruire ; les loisirs de Genlis furent favorables à ses fringales de savoir, mais Paris la satisfait davantage ; elle continue de s'instruire et de jouer la comédie. Elle étudie l'*Histoire ancienne* et celle du *Bas-Empire*, l'*Histoire romaine* et la *Mythologie* ; elle approfondit les *Pensées* de Pascal, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, le *Petit Carême* de Massillon, l'*Histoire naturelle* de Buffon ; elle recopie les mémoires sur la guerre et la marine de M. de Genlis, et parfois les rature et les récrit entièrement ; tels sont ses exercices de style, et qui la rendent apte à rédiger un roman historique, *Parysatis ou la Nouvelle Médée*, des *Dialogues des Morts*, imités de Fontenelle, mais d'une exubérante moralité... Sa vie est un tourbillon. Elle étudie, elle joue la comédie ; la comédie s'achève au Palais Royal, où une mission officielle la fixe auprès de la duchesse de Chartres.

Jusqu'à ces dernières années on put soutenir que le duc de Chartres honora Mme de Genlis d'une vénération honnête et d'une camaraderie vertueuse ; camaraderie durable puisque toute la carrière politique de Philippe-Égalité sera dominée par cette astucieuse Égérie ; nous savons depuis 1904 qu'un lien plus banal unit à cette fine-mouche cet épais butor : leur correspondance amoureuse fut, en effet,

retrouvée par M. Gaston Maugras, retrouvée en austère compagnie, parmi le fatras diplomatique de nos Archives des Affaires étrangères. La surprenante cachette à billets doux! Mais déjà l'on savait que Louis XV se divertissait à surprendre les aventures galantes, et se gaussait des lettres confisquées et copiées par son cabinet noir : le manège de Genlis et de Philippe éclaira d'un sourire son incurable ennui; mince événement que ses commis haussèrent à la dignité de l'histoire.

Maîtresse de Chartres, quelles ambitions sont interdites à une Genlis ? Elle devient gouvernante des deux jumelles que la duchesse de Chartres mit au monde en 1777. A trente et un ans, elle renonce au monde, à la danse, abandonne le Palais Royal, se cloître en ce pavillon de Bellechasse où elle inaugure un régime de couvent ou de collège. Elle est la maîtresse et la gouvernante : qu'importe qu'on la chansonne !

Être prude, être galante,
Mêler la gloire à l'erreur,
Fut l'art de la gouvernante.
Pourquoi pas du gouverneur ?
De cette femme charmante
Ne plaignons pas le Destin,
On peut bien être pédante,
Sans pour cela cesser d'aimer le genre humain.

Elle triomphe, elle est forte, elle est très forte ; le 6 janvier, Paris, estomaqué, apprend que le duc de Chartres « venait de congédier les gouverneurs et sous-gouverneurs donnés depuis environ dix ans au duc de Valois et au duc de Montpensier, ses deux

enfants mâles, pour s'en rapporter entièrement à l'avenir du soin de leur éducation sur la douce comtesse de Genlis, déjà institutrice des deux princesses, ses filles. » Et Paris chante :

Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient folle le soir.
Je suis Monsieur dans le lycée,
Et Madame dans le boudoir.

Qu'importe ! Genlis est sûre d'elle-même, elle est sûre de sa vocation ; elle régente, elle administre, elle écrivaille ; elle est infiniment respectable ; elle est une Maintenon au petit pied, et dont la Révolution paraîtra un instant favoriser la suprême ambition.

La Genlis de la légende et de l'histoire est née, celle dont la statue menteuse se dresse sur un piédestal de vertu équivoque et de perfection haïssable.

LA DUCHESSE DE DURAS ET CHATEAUBRIAND

C'est en somme une vie de Mme de Duras que vient de publier M. G. Pailhès sous ce titre : *La duchesse de Duras et Chateaubriand*, une biographie psychologique dirais-je, si la redondance de ces deux termes accouplés ne devait paraître haïssable, une biographie fouillée, aiguë, lourde de ces documents inédits qui encombrent vainement tant de livres d'aujourd'hui, mais confèrent à celui-ci une autorité et un charme de plus, une biographie érudite et fine...

Pourtant M. G. Pailhès n'intitule point son livre *Vie* ou *Biographie de Mme de Duras*, mais *La duchesse de Duras et Chateaubriand*. Méditez la signification d'un tel fait : Chateaubriand est entré si fortement dans l'existence de Mme de Duras, le souvenir de leur amitié passionnée est si présent à toutes les mémoires que ces deux noms nous apparaissent indissolublement liés ; on n'évoquera jamais la longue carrière de René sans faire surgir l'ombre gracieuse de sa fidèle amie ; si d'autres furent ar-

demment aimées, nulle ne fut plus bienfaisante, plus maternellement bonne à l'écrivain amer, à l'ambitieux déçu; nulle ne mérita une aussi constante confiance, un tel culte supérieur à tous les caprices et à tous les orages ; mais s'il est impossible de ne point introduire Mme de Duras dans le récit de la vie de Chateaubriand, combien une omission inverse ne serait-elle point encore plus inconcevable ? Chateaubriand apparaît au premier plan dans les biographies de la duchesse de Duras; il s'y étale ; nous n'avons d'yeux que pour ce triomphateur : derrière lui, Mme de Duras se hausse timidement à la gloire parmi l'apothéose d'un abondant cortège ; elle n'existe à nos yeux qu'en raison d'une splendeur empruntée ; elle n'est qu'une des facettes du miroir où nous cherchons un reflet de l'éblouissant soleil.

M. G. Pailhès lui-même, si préoccupé de restituer à cette physionomie féminine une attachante originalité, redouterait de rompre d'abord avec une habitude d'esprit aussi générale et aussi impérieuse : « Si, écrit-il, Mme de Duras a dit vrai, — on connaît mieux quelqu'un par les sentiments qu'il inspire, presque, que par lui-même, — Chateaubriand ne saurait être pénétré à fond et bien démêlé dans la complexité de sa vie par une étude strictement personnelle et directe. Il le faut rechercher et retrouver dans les confidences de ceux qui le connurent et le pratiquèrent d'intimité. » Autrement dit, l'auteur de ce gros livre se présenterait sans assurance devant le public, s'il n'affirmait à son tour qu'à travers Mme de Duras nous découvrirons Chateaubriand ; la meilleure des recommandations, ou des circonstances atténuantes, est assurément que ce

livre, inspiré par le pieux souvenir d'une admirable amie, soit consacré surtout à célébrer la plus grande gloire de l'ami.

Et ce n'est point trahir les intentions secrètes ni le souhait avoué de René et de la « chère sœur », que d'envisager sous cet angle l'histoire de leurs relations ; lui d'abord n'ambitionna la survie de son nom qu'auréolé et magnifié par le témoignage d'un dévot entourage : l'un des premiers, il devina les curiosités de son temps, et spécula sur la passion d'indiscrétion de la postérité ; il ne lui suffit point de faire du récit de sa vie le centre du livre le plus étonnant du siècle ; quand il devance nos recherches, et fixe à jamais, avec un mélange singulier de sincérité et de pharisaïsme, ses belles attitudes, il entend prolonger parmi nous le retentissement de ses amitiés et de ses amours, il fait appel à tous ceux et surtout à toutes celles qu'il affectionna, il apparaît traînant après soi une cour brillante et adorante : « Rien de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié. — Si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom beau et respectable. — Si je devais vivre, et si je pouvais faire vivre dans mes ouvrages les personnes qui me sont chères, avec quel plaisir j'emmènerais avec moi tous mes amis ! — Oui... vous prendrez place parmi les ombres de femmes qui naissent autour du poète, lorsqu'il rêve au son de sa lyre. Ces ombres délicates, orphelines d'une harmonie expirée et d'un songe évanoui, restent vivantes entre le ciel et la terre, et habitent à la fois leur double patrie ! » Éternel rêve du poète dispensateur

d'immortalité ; rêve sublime, où l'on ne se hasarde pas à faire la part de l'élan généreux et de l'aveugle égoïsme ; rêve humain, rêve de l'homme qui sent confusément battre en ses artères le pouls d'une vie collective, et qui ne se survivra qu'autant que son « milieu » ne sera pas tout entier voué au néant.

Chateaubriand revit en ses amis, qui vivent par lui ; association contre l'oubli et la mort, où les faibles pâtissent, mais se donnent tout entiers, avec bonheur, contre l'aumône d'une précaire renommée : un tacite contrat d'utilité réglemente l'inégal dividende de la gloire commune ; chacun est empêché de récriminer par l'imminence du terrifiant engloutissement.

Quel n'est point, toutefois, le désintéressement de certaines amies ! Clairvoyante, indépendante d'esprit, une Duras a, une fois pour toutes, fait largesse de son cœur ; elle juge son grand ami et le pénètre avec une sûreté dont il s'irrite parfois ; elle le juge ; elle ne retire rien de ce qu'elle lui a donné : l'intérêt, le bonheur de Chateaubriand la préoccupent plus constamment que son intérêt, son bonheur propre ; elle s'écrie : « Quand je sens tant de sincérité, tant de dévouement dans mon cœur pour vous, que je pense que, depuis quinze ans, je préfère ce qui est vous à ce qui est moi, que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes, et cela tout naturellement, sans que j'y aie le moindre mérite, et que je pense que vous ne feriez pas le plus léger sacrifice pour moi, je m'indigne contre moi-même de ma folie. » Elle s'indigne sans se guérir de sa folie, elle s'indigne sans jamais souhaiter d'en guérir ; elle pratique naturellement cette absolue abnégation qui,

chez l'homme, suppose le concours d'une foi et presque la sainteté, et qui ne s'épanouit guère avec la spontanéité irrésistible et merveilleuse de l'instinct que dans certains cœurs de femmes.

Nul doute qu'une telle amie, s'il nous était donné de la consulter, ne se résignât au rôle où semble la confiner une oublieuse postérité ; nul doute que non seulement elle ne s'en contentât, mais n'y reconnut son unique raison d'être ; éternelle servante du grand-prêtre, elle ne rêverait point d'affranchissement, mais se réjouirait du perpétuel sacrifice d'elle-même où la condamne notre complicité.

*
* *

Complices, nous sommes complices d'un pieux calcul, mais aussi d'un prodigieux égoïsme, et surtout de la sournoise hostilité du temps.

Nous y perdons trop, pour qu'il ne soit point nécessaire de réagir : interrogez tant qu'il vous plaira Mme de Duras sur Chateaubriand ; n'omettez point toutefois d'interroger Mme de Duras sur elle-même : nous n'avons plus guère de révélations à attendre sur la psychologie du glorieux vicomte ; il est urgent d'exalter et de proposer à l'admirative émulation de nos contemporains et de nos contemporaines la perfection d'un cœur et d'une intelligence de femme, en qui s'harmonisent et s'équilibrent les dons les plus rares de notre race, et les vertus les plus précieuses de notre culture.

Car enfin la personnalité de Mme de Duras est

étrangement vigoureuse ; le nier sur certaines apparences serait une grossière méprise : n'oublions point que Sainte-Beuve apercevait dans ces gracieux romans, *Ourika*, *Edouard*, « des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie ». Ne soyons donc point dupes de cette politesse, de cette mesure, de ce goût, de cette élégance si parfaitement aisée, dont notre temps semble avoir perdu la tradition. Sainte-Beuve encore nous avertit : « Il y avait de puissants ressorts, de nobles tumultes dans cette nature, que toutes les affections vraies et toutes les questions sérieuses saisissaient vivement » ; indication rapide, trait léger, mais sûr, où se reconnaît la main du plus habile portraitiste.

Nous aimons un dessin plus appuyé ; le livre de M. G. Pailhès est comme un commentaire, avec preuves à l'appui, des paroles de Sainte-Beuve : les voilà en action, ces puissants ressorts ; ces nobles tumultes, nous en suivons à travers toute une existence le progrès désordonné et cependant discipliné. Mme de Duras n'est point de celles qui doivent à l'amitié d'un grand homme un simulacre de vie ; sa force est en elle-même ; elle donne infiniment plus qu'elle ne reçoit.

Notez d'ailleurs qu'elle a dépassé la trentaine lorsqu'elle rencontre Chateaubriand, et que ce difficile ami n'influe guère sur ses goûts ni sur ses idées : faites attention que, loin d'être guidée par lui, c'est elle qui souvent le détermine à agir, qu'elle demeure maîtresse de ses jugements, et ne ménage en aucune circonstance les critiques à l'écrivain et surtout au politique ; retenez enfin, — et je ne sais

guère de preuve plus convaincante et plus étonnante de sa force d'esprit — que son style n'imite ni ne rappelle celui de Chateaubriand ; style rapide, naturel, « un style à la façon de Voltaire », prononce Sainte-Beuve. Comparez sa correspondance aux lettres de Mme de Vichet [1]. Dites si jamais femme résista plus heureusement aux suggestions de l'admiration la plus passionnée.

M. G. Pailhès confirme Sainte-Beuve, il le confirme en le redressant ça et là ; Sainte-Beuve n'avait pu tout savoir de cette vie de femme ; plus heureux, M. G. Pailhès a pu disposer d'une abondante correspondance ; les grandes lignes du portrait de Sainte-Beuve demeurent ; quelques nuances ne sont plus tout à fait vraies ; il ne semble point vrai que Mme de Duras se soit abandonnée au désespoir d'une passion malheureuse, ou plutôt cette passion ne fut point celle que l'on a cru, puisque — on nous le démontre — Mme de Duras fut la tragique victime de l'amour maternel. M. G. Pailhès retrouve dans *Ourika*, dans *Edouard* et jusque dans les *Réflexions et Prières*, l'écho des souffrances de cette mère effrénée.

Et nul ne sera surpris qu'une romancière improvisée dissimule sous une fiction légère des souvenirs personnels, et comme une autobiographie transposée : peut-être la démonstration de M. G. Pailhès sera-t-elle jugée imprécise sur quelques points : à qui peut-on faire admettre sans résistance que le

(1) *Un dernier amour de René*. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de Vichet, publiée par T. de Wyzewa.

secret de cette âme douloureuse n'ai point été connu de ses intimes amies ? Ses filles elles-mêmes auraient été des lectrices aveugles des *Réflexions et Prières*, ses filles, dont l'une s'efforça toujours d'adoucir la blessure que l'autre avait portée ?

Dès que l'on entre dans le détail d'une vie, d'étranges obscurités surgissent ; M. G. Pailhès les dissipe avec une heureuse subtilité ; peut-être se trouvera-t-il des gens que cette subtilité inquiètera... Tel quel ce beau livre devient l'indispensable commentaire des pages délicieuses et si justes de ton, où Sainte-Beuve immortalisa l'une des plus hautes et des plus pures figures du passé français.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Serait-ce, par hasard, un livre définitif que nous devrions à l'élégante et très littéraire érudition de M. Jacques Boulenger[1] ? N'ignorons-nous plus rien de la vie de Marceline Desbordes-Valmore, plus rien des amours, des souffrances, des rares joies de cette géniale pleureuse ? L'avons-nous enfin, le nom de cet amant masqué, de l'homme « à qui nous devons les plus beaux cris d'amour que notre siècle ait entendus ? »

Je le constate avec résignation : il semble bien qu'après ce livre-ci, nous n'ayons plus guère de révélations à attendre, ni surtout d'énigmes à pénétrer. Car ce fut l'un des plus aimables passe-temps où s'attarda la frivole curiosité de nos contemporains : quel homme sut inspirer ce prodigieux amour ? Quel nom invoquait-elle, l'amante inspirée, dans les vers fameux ?

1. *Marceline Desbordes-Valmore*, d'après ses papiers inédits *Œuvres choisies de Marceline Desbordes-Valmore*; *études et notices*, par Frédéric Loliée.

Ton nom, partout console mon oreille,

. . . . . .

Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire;
On ne peut m'appeler sans t'annoncer à moi,
Car depuis mon baptême, il m'enlace avec toi.

Déchiffrer le sens de cette cryptographie, qui donc, depuis quinze ans, n'en eut la modeste ambition? Jules Lemaître lui-même mit quelque grâce à n'y point réussir; et l'on pensera qu'il nous doit un gage, si la démonstration de son erreur est faite; il nous doit un gage, et de même, tous ceux qui, d'une main moins légère, accablèrent l'infortunée Marceline, et sans scrupules lui prêtèrent d'humiliantes aventures...

Car voilà comme nous sommes, et le prix dont nous récompensons un scrupule de femme; méditez cet exemple, ô poétesses; pesez, si vous aimez, les risques d'une excessive discrétion; prenez garde qu'une passion anonyme n'attire à votre mémoire les pires imputations; redoutez la sottise ou la malignité des commentateurs... à moins que leur indifférence ne vous paraisse plus redoutable. — Mais alors, apprenez de Marceline comment il convient de provoquer le zèle ingénieux des chercheurs, et qu'un logogriphe n'y est point inutile. Le cas n'est pas moins probant parce que nulle préméditation ne saurait être reprochée à l'auteur des *Pleurs;* l'évidente ingénuité de Desbordes ne nous gâte point l'effet de sa ruse inconsciente. Sans doute elle eut quelque génie — de ce génie qu'il n'est point donné à toutes les femmes écrivains de manifester — et notre temps, s'il ne se fût épris de cette âme ardente, eût moins passionnément étudié la femme et l'œuvre; une belle ferveur littéraire détermina depuis 1895 ces publications de

correspondances, de poèmes et de documents qui ont si bien servi la gloire de Desbordes-Valmore. Nierait-on, toutefois, que moins mystérieuse, sa destinée eût suscité moins d'empressés biographes? D'avoir aimé un inconnu, Marceline parut plus touchante; parce qu'elle nous ménagea le délicat plaisir de l'indiscrétion, sa mémoire bénéficia d'un renouveau d'actualité...

Et ce serait fini?

Fini le jeu des déductions savantes et des subtiles argumentations? les prophètes de la psychologie se détourneraient d'elle? les médisants seraient désarmés? La réalité nous serait enfin révélée, le rêve interdit? M. Jacques Boulenger a-t-il calculé les suites de son entreprise? N'a-t-il point prévu qu'il trahissait une chère renommée si, grâce à lui, le dossier de Marceline était enfin classé? Il aime Marceline d'un amour singulier; il parle avec ferveur de cette dolente et vibrante héroïne; il ne s'interdit point quelque pieuse raillerie; cet érudit, qui goûte en dilettante une poésie inégale, vous a des façons cavalières et volontiers irrévérentes. Marceline lui eût pardonné sa rondeur et peut-être sa cordialité en faveur de sa délicate compréhension... Fallait-il donc qu'un si dévoué ami privât Marceline du bénéfice des commérages soi-disant littéraires? fallait-il qu'en nous découvrant l'immense influence des vaines curiosités, M. Jacques Boulenger nous prouvât l'importance d'une charade?

*
* *

Car, je le crains, M. Jacques Boulenger nous enlève tout prétexte de doute, et jusqu'à la ressource de

l'hésitation : cette énigme cesse d'être obscure ; ce rébus ne supporte plus de multiples interprétations ; le mot de cette charade est enfin trouvé. Ce n'était pas commode ; s'il fallait à M. Jacques Boulenger une excuse, la meilleure serait sans doute l'attrayante difficulté de la démonstration.

De la correspondance amoureuse de Marceline, qui dut être considérable, si l'on en juge par la facilité de cette infatigable écrivassière, nous ne possédons qu'un court billet :

« Ne viens pas demain, bien-aimé. J'ai mille corvées à faire... Adieu, mon Olivier.

« Et mes trois frères, mes trois amis ? Apporte-les-moi donc, je t'en prie, ne laisse pas écouler un jour sans travailler. Songe que tu t'occupes de mon bonheur. Je la veux, cette jambe de bois chérie, ce pauvre poète déchiré, et surtout ce barbier laid et intéressant ; que tu as bien fait de les mettre en Espagne ! Ils n'ont jamais froid. Viens-y, petit ami, viens nous chauffer au soleil le plus pur. En attendant, je te verrai samedi au coin du feu de mon amie. »

Ainsi ce mystérieux Olivier écrivait, vers 1809, un roman ou une pièce de théâtre dont l'intrigue se déroulait en Espagne et où paraissaient un « barbier laid et intéressant », un « pauvre poète déchiré » et une jambe de bois... Marceline nous apprend en outre qu'il était poète, et notoire :

J'ai lu ces vers charmants où son âme respire,
. . . . . .
Je le lisais partout, ce nom rempli de charmes,
. . . . . .
D'un éloge enchanteur toujours environné,
A mes yeux éblouis il s'offrait couronné,
. . . . . .

Rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis ;
Qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore,
Vers ces lauriers lointains que le bel âge adore !

Que voilà donc, dites-vous de précieux indices ! — Vous vous trompez : les enquêtes rétrospectives ont de ces surprises : des amants possibles de Marceline, un seul a laissé une nouvelle espagnole ; or, des raisons péremptoires nous contraignent d'écarter l'auteur de *Gavino* : M. Jacques Boulenger découvre dans Gavino deux frères, dont l'un est *barbier* et *laid*, et l'autre ancien soldat, retiré en Espagne, avec une *jambe de bois* ; il nous affirme, il est vrai, que Gavino, « manque cruellement de poète déchiré ; et c'est fort contrariant... » Enfin, l'auteur de *Gavino*, qui s'appelait Audibert, ne fut pas l'amant de Marceline, et je consens qu'on soit tenté de le regretter, puisque Audibert ne fut dénué ni d'élégance, ni d'esprit.

On se console tout aussitôt en apprenant que ni l'esprit, ni l'élégance ne firent défaut à H. de Latouche : le voilà, en effet, ce nom que nous eussions sans doute oublié depuis longtemps, si l'on eût pris moins de peine pour nous le laisser ignorer ; le doute, — l'ai-je dit ? — ne semble guère permis, si toutefois l'on admet que le témoignage de Sainte-Beuve ait ici quelque valeur ; en 1838, préparant l'article que l'on peut lire dans la *Revue des Deux Mondes* de janvier 1839, Sainte-Beuve reçut d'Ulric Guttinguer une lettre révélatrice :

« Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de Mme Valmore, bien jolis par doux éclairs, et comme des éclairs, étincelants dans l'obscurité. Vous y rencontrerez le *Loup de la Vallée*, dont elle ne s'est pas encore réveil-

lée, dit Mme Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous ces beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant au-dessus et au-dessous des autres femmes. C'est l'André Chénier femelle, et le malheur, fiction, hélas! et réalité! »

Le *Loup de la Vallée*, c'est H. de Latouche, hôte de la Vallée aux Loups, propriétaire, à Aulnay, d'une maison que possédèrent ou habitèrent à un siècle d'intervalle André Chénier et Sully Prudhomme. Sainte-Beuve ne garda pas pour lui la confidence, ainsi qu'en témoignent certaines lettres :

« ... Je ne savais pas que ce fût pour *le loup* que *la colombe* avait tant gémi. Je ne m'étonne plus que, l'autre jour, elle m'en ait parlé; « Il est bon », me disait-elle; « il n'aspire plus qu'au profond repos ». Elle veut me le faire connaître. En vérité, je ne le crains pas trop. Quel mal peut-il faire désormais, ou même vouloir? Nous sommes un peu tous des débris... »

Et comme Sainte-Beuve avait la mémoire méthodique, il inscrivit en toutes lettres dans un de ses cahiers le nom de l'homme qu'il ne redoutait plus :

« L'amant-poète, célébré dans les élégies de Mme Valmore, est Latouche, et celui des élégies de Mme Dufresnoy est Fontanes. »

Voilà qui est net, et je pense irrécusable.

Et peut-être serait-il superflu d'épiloguer sur la fortune de Latouche, si précisément cet oublié — et peut-être ce méconnu — n'en avait été digne à bien des égards : H. de Latouche ne fut certes point un médiocre esprit; s'il finit en neurasthénique aigri, comment oublier que sa jeunesse fut brillante et séduisante — caractère insupportable, causeur

charmant, assure M. Jacques Boulenger — comment oublier qu'il fut un juge singulièrement pénétrant de la littérature de son temps et, qu'en somme, nous lui devons le sauvetage de l'œuvre de Chénier ? M. Jacques Boulenger eut raison, certes, de tenter une esquisse de cette étrange et décevante figure : misanthrope, que l'on crut, et qui se crut, un méchant; homme de goût, dont le talent n'égala point l'esprit; amant, qui inspira la plus constante passion et se tortura d'incompréhensibles remords ; il se pourrait que ce chapitre fût le plus neuf du livre : je l'eusse souhaité, non point plus suggestif, mais plus étendu et plus nourri de faits : M. Jacques Boulenger nous doit un supplément d'informations, un médaillon à part que nous nous empresserons de placer auprès de son portrait de Marceline.

*
* *

La cause est entendue : qu'on ne nous parle plus de Jean-Eugène de Bonne, ni de Saint-Marcellin, ni du comte de Marcellus, non plus que du chevalier Dupuy des Islets, ni de Louis-François-Hilarion Audibert...

La cause est entendue ; nous voilà enfin bien à l'aise pour ne plus nous soucier que du touchant génie de Desbordes-Valmore. M. Jacques Boulenger l'apprécie avec un tact fin et un goût averti ; et certes quelques nuances sont ici bien utiles. Marceline eut une âme profondément poétique ; non seulement le don lyrique ne lui fut point refusé, mais elle le posséda — ou en fut possédée — au point que

toute émotion suscitait en elle un rythme ou un chant ; ajoutez que sa poésie, toute spontanée, ne doit à peu près rien à l'art, et que cette prodigieuse ignorante trouve d'instinct les images les plus neuves et les plus troublantes harmonies. Ce poète, n'en doutez pas, est l'un des plus rares phénomènes que connaisse l'histoire de nos Lettres au dix-neuvième siècle ; qui donc, ayant goûté quelques-uns de ses émouvants poèmes, ne lui vouerait un culte reconnaissant ? — Certes ! mais ceci n'est-il point évident ? Marceline n'a point de pire ennemie qu'elle-même ; nul ne sait mieux qu'elle dissuader de parcourir son œuvre ; une effrayante prolixité décourage quiconque entreprend d'un cœur irrésolu l'exploration de ces recueils monotones ; prolixité, monotonie ! audace tranquille du génie féminin !

Il convenait qu'un juge habile fît un choix dans cette œuvre surabondante : M. Frédéric Loliée accomplit ce travail en admirateur zélé de Marceline, en érudit instruit depuis longtemps des mérites d'une poétesse dont il fut l'un des premiers à annoncer et à préparer le succès renaissant ; voici donc des poèmes, et des fragments de correspondance ; ces lettres illustrent de traits inoubliables la douloureuse existence de Marceline ; ces poèmes... il est dans la nature d'un tel volume de ne point satisfaire toutes les préférences ; je regrette — regret n'est point reproche — de ne point retrouver dans les *Œuvres choisies* ces vers que judicieusement M. Jacques Boulenger propose à notre admiration (*la Jeune Fille et le Ramier*).

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir.
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée.
Et toi, qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux :
Sous l'orage qui passe, il renaît tant de choses !
Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses ?
Amants, vous attendez ! de quoi vous plaignez-vous ?

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 1

I

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Fénelon et Mme Guyon 1
L'Influence française en Angleterre au dix-septième siècle. 16
Port-Royal 28
Nicolas Pavillon 39
Charles Perrault 51

II

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

L'influence de Voltaire. 65
Jean-Jacques Rousseau :
I. La Légende de Jean-Jacques Rousseau 75
II. Le Procès de Jean-Jacques Rousseau 89

Pages
Les Mémoires de Casanova 102
Les Mémoires de Frénilly 112

Trois révolutionnaires

Saint-Just. 127
Un ami de Fouché, Gaillard 138
Cambacérès 148

III

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Un ami de Mme de Staël : Mathieu de Montmorency . . 163
Paul-Louis Courier et l'amour du grec 174
Stendhal 186
Balzac 196
Jules de Polignac 207
De Tocqueville. 212

Quelques aspects du romantisme

Les Origines du romantisme : Jules de Rességuier . . 223
Sénancour 231
Maurice de Guérin 243
La Jeunesse de Lamartine 254
Berlioz 264
Supercheries romantiques : Nodier et Mérimée 274
Un cas de romantisme allemand : Stieglitz 288

IV

SILHOUETTES FÉMININES

Pages
Mme de Tencin. 299
La duchesse du Maine 311
Mme de la Suze 318
Mme de Genlis. 330
La duchesse de Duras 340
Marceline Desbordes-Valmore 348

TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie

3231

E. ANGOT. — *Un neveu du Prince de Bénévent.* **Louis de Talleyrand-Périgord** (1784-1808), d'après de nouveaux documents. — 1 volume in-16..... 3 50

RAOUL ARNAUD. — **La Princesse de Lamballe** (1749-1792), d'après des documents inédits. — Turin. — L'Epouse. — L'Amie. — Dans la tourmente. — Septembre. 1 volume in-8° écu, orné de 7 gravures..... 5 »

ANDRÉ BELLESSORT. — **La Suède.** — La Nature. — L'Esprit et les Mœurs. — Deux représentants de la Suède littéraire. — La Suède religieuse. 1 vol. in-16..... 3 50

ALPHONSE BERTRAND. — **Les origines de la Troisième République** (1871-1876). — L'Assemblée Nationale. — La Réorganisation de la France. Les lois constitutionnelles. 1 vol. in-8° carré..... 7 50

LOUIS BOUTIÉ. — **Paris au temps de saint Louis.** 1 vol. in-8° écu..... 5 »

AUGUSTIN CABAT. — **Les Porteurs du Flambeau**, d'Homère à Victor Hugo. 1 vol. in-16..... 3 50

CHATEAUBRIAND. — *Un dernier amour de René.* **Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V.....** Avec une introduction et des Notes par T. DE WYZEWA. 1 vol. in-8°, écu, orné d'un portrait..... 3 50

Mme CRADOCK. — **La Vie française à la veille de la Révolution** (1783-1786). Journal inédit de Mme Cradock, traduit de l'anglais par Mme O. Delphin BALLEYGUIER. 1 volume in-16.. 3 50

ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant. A travers la France.* **Autour de Paris.** Maintenon. — La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. — Wideville. — Livry. 1 vol. in-8° écu, orné de gravures.... 5 »

— *En flânant.* **A travers l'Alsace.** — 1 vol. in-8° écu, orné de gravures. 5 »

VERNER VON HEIDENSTAM. — **Le Pèlerinage de sainte Brigitte**, traduction du suédois avec l'autorisation de l'auteur par S. GARLING-PALMÉR. vol. in-16..... 3 50

MARIUS-ARY LEBLOND. — **La Pologne Vivante.** — (Russie, Allemagne, Autriche). Une renaissance active sous l'horreur des persécutions. — Le Drame du Progrès national. — La Nationalité, La Religion, la Langue et la Littérature. — La Vie économique. 1 volume in-16..... 3 50

Dr LE DENTU. — **Visions d'Égypte.** 1 volume in-16..... 3 50

LUCIEN MAURY. — **Figures Littéraires.** — Écrivains français et étrangers. 1 volume in-16..... 3 50

GEORGES DE MOUSSAC. — **Dans la Mêlée.** — Journal d'un Cuirassier de 1870-1871. — De Reichshoffen à Sedan. — En Captivité à Ulm. — Contre la Commune. 1 vol. in-16..... 3 50

MARQUIS DE MOUSSAC. — **Un Prêtre d'Autrefois.** — L'Abbé de Moussac, vicaire général de Poitiers (1753-1827), d'après des documents inédits. 1 vol. in-8° écu, avec gravures..... 5 »

FERNAND NICOLAY. — *Aux « Classes dirigeantes ».* **Ce que les Pauvres pensent des Riches.** — Griefs contre les classes dirigeantes. 1 vol. in-16 (*couronné par l'Académie française*). 3 50

— **L'Esprit de taquinerie.** Étude de psychologie comparée. 1 volume in-16..... 3 50

G. PAILHÈS. — **La Duchesse de Duras et Chateaubriand**, d'après des documents inédits. Un volume in 8° avec gravures..... 7 50

GILBERT STENGER. — **Grandes Dames du XIXe siècle.** — *Chronique du temps de la Restauration.* — 1 beau vol. in-8° écu, orné de 9 portraits. 5 »

A. TORNEZY. — **La Légende des Philosophes.** Voltaire, Rousseau, Diderot, peints par eux-mêmes. 1 vol. in-8° carré..... 7 50

AMÉDÉE VIALAY. — **Les Cahiers de Doléances du Tiers-État aux États-Généraux de 1789.** Étude historique, économique et sociale. Préface de M. René STOURN, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° écu (*couronné par l'Académie des sciences morales*). 5 »

Paris. Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.